LA VIE SPIRITUELLE

N° 379 Décembre 1952

SOMMAIRE

★

LE MYSTÈRE DE NOËL

J. LÉCUYER, C. S. Sp. La pérennité des mystères du Christ.. 451

C. PASQUIER, S. J. La nuit de l'Exode et la nuit de Noël.... 464

S. J. D'A. La prostituée aïeule du Christ..... 471

SAINT GRÉGOIRE LE GRAND Homélie xii[e] : la Vigilance... 478

Chaque année, à Noël, nous adorons « l'enfantement de la Vierge qui nous donne le salut ». Chaque année aussi une pieuse imagerie, de belles crèches, de jolis santons entraînent notre esprit vers un passé lointain et plus souvent peut-être vers un pays de rêves enfantins aussi irréels que charmants. Notre Sauveur pourtant n'est pas un personnage du passé seulement. Il est vivant aujourd'hui comme hier et comme demain. Et le mystère que nous célébrons ne serait rien pour nous s'il n'était toujours en quelque manière actuel, et agissant en nous pour nous sauver. Si utiles que soient les images pour nous rappeler « le fait » qui est le fondement de notre croyance, n'en abusons pas. Ne transformons pas notre religion en romantisme sentimental. C'est dans la foi qu'en toute vérité nous rejoignons aujourd'hui Jésus-Christ. La leçon du P. Lécuyer est fondamentale.

Suivent deux considérations particulières sur l'office de Noël, puis une homélie. L'article du P. Pasquier, S. J., montre la vraie signification de la nuit de Noël : celle-ci, que la liturgie compare à l'angoissante nuit de l'Exode, doit-elle être aussi une nuit de bouleversement ou une nuit de réconfortante intimité ? L'étude de sœur Jeanne d'Arc s'attache à cette mystérieuse figure dont nous chantons solennellement le nom, avant la messe de minuit, dans la généalogie du Christ : Rahab, ni Sara, ni Rébecca, ni Lia ne sont nommées; pourquoi elle ? — Enfin, si le temps de l'Avent est un temps d'attente et d'espérance, rien n'est plus nécessaire que la vigilance. Saint Grégoire, dans une belle homélie, nous en explique le sens.

LES SAINTS ET NOUS

X. LÉON-DUFOUR, S. J. François Xavier et ses frères.... 487

H.-C. GRAEF. Édith Stein et les dons du Saint-Esprit..... 504

En 1552 mourait à l'île de Sancian, au Japon, l'admirable apôtre, père des missions modernes, que fut saint François Xavier. Pour nous associer à son esprit, en ce quatrième centenaire de sa naissance au ciel, le P. Léon-Dufour a bien voulu nous communiquer quelques pages de son Itinéraire mystique *de François Xavier.*

Comment Édith Stein, dont l'immense érudition, la culture et les qualités assez extraordinaires de philosophe font penser à Simone Weil, fut gratifiée dès son baptême des dons débordants de l'Esprit-Saint.

CHRONIQUES

LE BILLET D'APOSTOLUS. Surmenage..... 516

P. PHILIPPE, O. P. Le P. Marcel Viller, S. J..... 520

M.-R. LOEW, O. P. Dieu existe..... 522

A TRAVERS LES REVUES

La Vie Intellectuelle. — Bulletin des Missions. — Lumière et Vie. — Courrier de Mondaye, p. 526.

COURRIER DES LECTEURS

La Vie religieuse et la « Grande Presse »..... 533

LES LIVRES

Voir en page 3 de la couverture la liste des livres recensés p. 535.

LA PÉRENNITÉ DES MYSTÈRES DU CHRIST

« Célébrons *donc, mes bien-aimés, le jour de la nativité du Seigneur, jour choisi entre tous les jours qui s'écoulèrent jamais. Sans doute, le déroulement des faits matériels qu'avait prévus la sagesse divine appartient au passé; d'autre part, l'humble condition du Rédempteur est maintenant tout entière élevée jusqu'à la gloire et à la majesté du Père, en sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue reconnaisse que le Seigneur Jésus est dans la gloire de Dieu le Père* (Phil., 2, 10-11). Pourtant nous ne cessons pas d'adorer l'enfantement de la Vierge qui nous donne le salut; et l'Être qui unit en lui, indissolublement, et le Verbe et la chair, nous le contemplons aussi bien couché dans une crèche que siégeant sur le trône de majesté du Père[1]. »

Ces quelques lignes de saint Léon posent très clairement le problème que nous voulons examiner et qui n'est pas propre à la fête de Noël, mais commun à tous les mystères du Sauveur : la liturgie et la spiritualité traditionnelle présentent à notre méditation l'Annonciation, Noël, l'Épiphanie, et tous les autres mystères de la vie de Jésus, nous invitent à nous unir, à y prendre part, à y puiser des motifs sans

1. Saint Léon le Grand, *Neuvième sermon pour Noël*, 2 (Serm. XXIX de l'éd. de Migne), trad. R. Dolle, « Sources Chrétiennes », p. 163.

cesse renouvelés de joie, de force et d'espoir. Et cela, non pas comme on aime à se rappeler un fait passé, une date chère, pour en savourer à nouveau le souvenir, ou comme on se reporte à de grands exemples d'autrefois pour éclairer notre route d'aujourd'hui, mais comme on revient à une source toujours actuellement jaillissante, comme on redit une mélodie aimée, toujours la même, toujours pourtant nouvelle. Ce ne sont pas seulement les bergers qui ont vu et adoré, en la lointaine nuit, l'Enfant divin; c'est nous, c'est chacun d'entre nous qui est convié par l'Église à s'agenouiller devant la crèche : l'*Adeste Fideles* est, depuis la fin du XVIII[e] siècle, la plus populaire de ces invitations :

Natum videte regem angelorum,
Venite, venite, adoremus.

Mais on pourrait multiplier ces exemples : ainsi la séquence *Orto lucis* (ou : *crucis*) *sidere*, du Missel de Paris de 1584, qui engage les fidèles à suivre l'étoile des Mages et à s'unir à ces derniers :

Orto lucis sidere	L'astre de lumière s'est levé;
Quaeramus summopere	Cherchons avec la plus grande ardeur
Regem regum omnium.	Le Roi des rois.
Herode postposito	Abandonnons Hérode,
Magos cultu debito	Imitons la dévotion des Mages,
Sequamur celeriter.	Suivons-les en hâte[2].

C'est la même conviction qui se reflète dans la pratique de la méditation des Mystères; Dominique, en diffusant le rosaire, Bonaventure en écrivant ses méditations sur l'Enfant-Jésus, Ignace en enseignant sa méthode de composition du lieu, ou d'application des cinq sens, l'École bérullienne, attentive aux mystères de l'enfance de Jésus, et, plus près

2. Cité par Dom Guéranger, *Le Temps de Noël*, II (éd. de 1912), p. 171.

de nous, pour ne citer que ces deux noms, le P. Faber et Dom Marmion, tous regardent l'Incarnation, la naissance virginale, l'Épiphanie, comme on regarde un événement présent devant les yeux; ils voient, ils entendent, ils vont jusqu'à toucher l'Enfant-Dieu, jusqu'à lui parler...

Faut-il condamner tout cela comme pure fantaisie, pur excès de sensibilité et d'imagination, sous prétexte que le Sauveur n'est plus enfant, que tout cela est passé définitivement et complètement, et que seul le Christ glorifié peut recevoir l'hommage de notre foi? Ou, au contraire, faut-il, comme semble le vouloir parfois Dom Casel, admettre une sorte de pérennité du fait historique des mystères passés, qui demeureraient présents dans la liturgie de l'Église?

Si l'on entend par là une véritable résurrection du passé, saint Léon nous le disait déjà plus haut, il ne saurait en être question :

> L'état d'enfance que le Fils de Dieu n'a pas jugé indigne de sa majesté, écrit-il encore, s'est ensuite développé, ... il a consommé le triomphe de sa passion et sa résurrection, et toutes les actions qu'il a accomplies pour nous dans son abaissement appartiennent au passé[3].

L'Épître aux Hébreux l'affirmait déjà, pour ce qui concerne la Passion : Jésus s'est offert *une fois pour toutes*, ἐφάπαξ (Heb., 7, 27; 10, 10); et plus clairement encore l'Épître aux Romains : *Le Christ ressuscité des morts ne meurt plus, la Mort sur lui n'a plus d'empire. Sa mort fut une mort au péché, une fois pour toutes, sa vie est une vie pour Dieu* (Rom., 6, 9-10). Et cela vaut pour tous les autres mystères de la vie de Jésus : en se faisant homme, il s'est soumis aux lois du temps, de la durée toujours fluente où le passé, comme dit Claudel, est « ce qui a reçu une fois l'existence[4] ». Une fois; une fois pour toutes.

Et pourtant il est vrai de dire que les mystères de la vie de

3. *Serm. VI in Nativitate Dni*, 2 (Serm. XXVI de Migne), trad. Dolle, p. 127.
4. *Art poétique, Connaissance du temps*, II, p. 44.

Jésus se continuent, qu'ils n'ont pas totalement cessé d'exister. Et cela est vrai, croyons-nous, de deux façons. Expliquons-nous.

I. — Les mystères du Christ se continuent en lui

« Ils sont passés en certaines circonstances, écrit M. de Bérulle, et ils durent et sont présents et perpétuels en certaine autre manière. Ils sont passés quant à l'exécution, mais ils sont présents quant à leur vertu, et leur vertu ne passe jamais, ni l'amour ne passera jamais avec lequel ils ont été accomplis. L'esprit donc, l'état, la vertu, le mérite du mystère est toujours présent. L'esprit de Dieu par lequel ce mystère a été opéré, l'état intérieur du mystère extérieur, l'efficace et la vertu qui rend ce mystère vif et opérant en nous, cet état et disposition vertueuse, le mérite par lequel il nous a acquis à son Père et mérité le ciel, la vie et soi-même; même le goût actuel, la disposition vive par laquelle Jésus a opéré ce mystère, est toujours vif, actuel et présent à Jésus. Tellement que, s'il nous était nécessaire, ou s'il était agréable à Dieu son Père, il serait tout prêt et à partir et à accomplir de nouveau cette œuvre, cette action, ce mystère... L'enfance du Fils de Dieu est un état passager, les circonstances de cette enfance sont passées, et il n'est plus enfant, mais il y a quelque chose de divin de ce mystère qui persévère dans le ciel[5] ... »

Nous devrions donc, selon cet enseignement cher à toute l'École bérullienne, retrouver tous les mystères de la vie terrestre de Jésus conservés en quelque manière dans le Sau-

5. *Opuscule de piété*, 77, 1-2 (éd. Migne, col. 1052-1053). Cet opuscule porte le n° LIV dans la nouvelle édition des *Opuscules de piété* faite par le P. G. Rotureau, Paris, Aubier, 1944, pp. 201-203. — Comparer Monsieur Olier : « Vous me direz aussi peut-être que vous ne sauriez avoir de dévotion à ce mystère, parce qu'il est passé. Il est vrai qu'il est passé en son état extérieur; mais pour l'intérieur, il est toujours vivant et subsistant en sa grâce, en sa vertu et en ses perfections divines. » *Lettres spirituelles*, lettre 88 (dans l'édit. de 1673, p. 360).

veur ressuscité et glorifié. N'est-ce là qu'une vue de l'esprit, ou peut-on en indiquer les fondements dans l'Écriture et la Tradition ?

L'Épître aux Hébreux nous donnera un premier repère : nous y lisons que Dieu *a rendu parfait par la souffrance le chef qui devait nous conduire au salut* (Heb., 2, 10); que Jésus, *tout fils qu'il était, apprit par ce qu'il souffrit, ce que c'est que d'obéir; et ainsi rendu parfait, il devint pour tous ceux qui lui obéissent un principe de salut éternel* (Heb., 5, 9). Il est donc certain que la Passion a apporté au Sauveur un perfectionnement, un complément de perfection humaine : cette *teleiôsis*, d'autre part, l'a fait principe ou cause de salut éternel pour nous tous.

Le chapitre 4 de la même épître nous apporte une nouvelle précision : *Nous n'avons pas un grand-prêtre incapable de compatir à nos faiblesses; il a connu absolument les mêmes épreuves que nous, hormis le péché* (Heb., 4, 15). Ainsi la connaissance expérimentale de Jésus a eue de notre vie humaine dans les diverses circonstances de sa vie lui a donné une aptitude plus grande à compatir à nos misères.

Cela peut sembler étrange, si l'on songe que Jésus est Dieu. Mais l'Évangile lui-même nous invite à ne pas minimiser l'Incarnation : si l'Enfant-Dieu a pu croître *en sagesse, en taille et en grâce, devant Dieu et devant les hommes* (Lc, 2, 52), nous ne saurions nous étonner de le voir aussi croître dans la connaissance expérimentale de nos misères et nos besoins humains, de nos souffrances et de nos luttes. Dès lors, tous les mystères de sa vie lui ont apporté quelque chose de durable; chacun d'entre eux, avec l'apport original qu'il donnait, s'inscrivait dans l'humanité sainte en traits indélébiles. Car, en Jésus, il n'y avait pas de faux pas, de reculs, de ces ratures que nous sommes obligés de faire, nous qui nous trompons si souvent, et qui, si souvent, tombons dans l'inutile ou le péché. En lui, au contraire, tout s'inscrivait en traits définitifs, en un progrès constant, jusqu'à cette ultime *teleiôsis* dont parlait l'Épître aux Hébreux qui lui fut conférée, après la Passion, par la Résurrection et l'Ascension.

Par là même, les mystères de Jésus opèrent toujours notre salut; on ne peut échapper à cette conclusion des enseignements de saint Paul et de la Tradition. S'il est vrai que *nous sommes sanctifiés par l'offrande que Jésus a faite, une fois pour toutes, de son Corps* (Heb., 10, 10), cette offrande faite au moment de l'Incarnation (*ibid.*, 10, 5-9) continue d'agir sur nous et donc d'exister en quelque façon en Jésus. S'il est ressuscité *en vue de notre justification* (Rom., 4, 25), cette dernière s'opère, encore aujourd'hui, en vertu de la résurrection passée. Si le baptême nous fait participants de la vie divine dont Jésus, en son Humanité, a été rempli au moment de l'Incarnation, l'Incarnation continue d'agir efficacement en chacun de nous.

Nul ne s'est mieux rendu compte de cette exigence que saint Thomas lui-même, et son enseignement sur ce point se fait de plus en plus précis dans les dernières années de sa vie[6]. Les actions de la vie du Sauveur sont causes, non seulement exemplaires ou méritoires[7], mais causes efficientes de notre salut. Et ce ne sont pas les événements historiques, les faits passés eux-mêmes, qui agissent en nous et nous donnent la grâce, mais c'est l'Humanité sainte de Jésus, en laquelle ces mystères se sont inscrits et demeurent à tout jamais : *Par sa Passion* (et il faut en dire autant de tous les autres mystères), *le Christ nous a libérés par mode de causalité, c'est-à-dire en instituant une cause de notre délivrance... comme si un médecin faisait un remède,*

6. Le *Commentaire à l'Épître aux Romains*, cap. 4, lect. III, *in fine*, met encore le verbe au passé : « Omnes passiones et actiones humanitatis Christi, *fuerunt* nobis salutiferae. » Le *Commentaire à la Ire aux Cor.*, 15, lect. II, et le *Commentaire à la Ire aux Thes.*, 4, lect. II, affirment l'efficience *actuelle* de la Résurrection, mais l'expliquent *secundum conditionem causae principalis*. Au contraire, à partir de la question 48 de la IIIa Pars, c'est du côté de l'*instrument* assumé lui-même que saint Thomas cherche une explication, et celle-ci va se précisant de mystère en mystère : cf. 3, q. 48, a. 6, c; q. 49, a. 3, 3m; q. 56, a. 1, 3m.

7. La Résurrection ne peut, d'ailleurs, être cause méritoire, dit saint Thomas, car le Christ n'était plus *viator* : 3, q. 56, a. 1, 3m; *Comp. theol.*, c. 239. Ce qui est commun à tous les mystères de Jésus, c'est donc d'être causes exemplaires et causes efficientes de notre salut.

qui pourrait guérir tous les malades, même dans l'avenir[8]. Cette cause permanente de notre salut, c'est l'humanité même de Jésus, en tant qu'elle a souffert la Passion et qu'elle a acquis par là l'aptitude à être l'instrument de la divinité pour la rémission du péché. On le voit, c'est toute l'Humanité sainte, actuellement glorifiée, qui est l'instrument des dons divins, mais, dit encore saint Thomas, on peut approprier tel effet à tel mystère vécu par cette Humanité[9]. Ne serait-ce donc qu'une simple appropriation ? La pensée de saint Thomas nous semble aller plus loin : par chaque mystère qu'il a vécu, Jésus a reçu dans son humanité une disposition positive, qui le rend immédiatement apte à être l'instrument de Dieu pour la production des effets de grâce proportionnés à ce mystère déterminé; sans doute, pour agir, Dieu n'a pas besoin d'instrument, et n'est pas lié à tel ou tel instrument particulier, mais, puisqu'il avait décidé de nous sauver par l'Incarnation, il était dans la logique providentielle de faire de l'Humanité sainte l'instrument parfaitement adapté à toutes les exigences de notre salut. Chaque mystère avait ainsi sa raison d'être miséricordieusement préétablie; chacun d'entre eux donnait à Jésus dans son Humanité une sorte de nouvelle connaturalité à tel ou tel de nos besoins. On sait l'importance que saint Irénée donnait au passage du Sauveur dans les différents états de la vie de l'homme, pour pouvoir y apporter le remède proportionné :

> Il est passé par tous les âges; il s'est fait nouveau-né pour les nouveau-nés, et il sanctifie les nouveau-nés; enfant parmi les enfants, et il sanctifie ceux qui ont cet âge, tout en devenant leur modèle de piété, de sagesse, de soumis-

8. 3, q. 49, a. 1, ad 3m. — On voit très nettement dans ce texte le double aspect sous lequel on peut considérer le même mystère : soit comme fait passé, vécu une fois pour toutes, et qui ne demeure pas; soit comme perfection acquise et demeurant définitivement en celui qui a vécu le fait historique. Nous retrouvons ici la distinction faite plus haut par M. de Bérulle et Monsieur Olier.

9. *De Veritate*, q. 29, a. 4, ad 1m.

sion; il s'est fait jeune homme parmi les jeunes gens, devenant le modèle des jeunes gens et les sanctifiant dans le Seigneur [10].

C'est le même principe qui guide saint Thomas lorsqu'il affirme : « Ce n'est pas le Verbe fait chair qui est la disposition prochaine à notre résurrection, mais c'est le Verbe fait chair et ressuscitant de la mort [11]. » Et Jean de Saint Thomas n'en est que l'écho fidèle, lorsqu'il affirme que les mystères de Jésus demeurent « virtuellement dans l'Humanité du Christ avec laquelle ils s'identifient, et qu'ils ont déterminée à être cause de tel ou tel effet particulier [12] ». Ils sont, précisent les *Salmanticenses*, « les conditions et les déterminations de l'Instrument assumé [13] ».

Ainsi, pour revenir aux mystères de l'enfance de Jésus, ceux-ci demeurent donc en lui, et par eux il agit encore en nous, opérant en nous les grâces correspondant à chacun d'eux, nous assimilant ainsi toujours plus à lui, aux sentiments, aux intentions, qu'il a eus dans ces mystères et qu'il n'a jamais répudiés. S'il nous a dit qu'on ne saurait entrer dans le Royaume des Cieux sans devenir comme de petits enfants (Mt., 8, 1-6), c'est précisément qu'on ne saurait y entrer sans devenir semblable à lui; Jésus demeure donc, d'une façon mystérieuse, enfant; le même enfant que Marie porta dans son sein, qu'elle adora dans la crèche, et qu'elle présenta aux bergers et aux mages... En lui demeure tout le contenu positif de l'état d'enfance, toute la merveilleuse fraîcheur et disponibilité devant la vie, qui, chez nous, s'estompent ou disparaissent avec l'âge, avec le péché, mais

10. *Haer.*, II, 22, 4 (P. G., 7, 783-784). Irénée, en vertu de ce principe, dit que Jésus a connu aussi la vieillesse, et le fait vivre jusqu'à quarante ans. Noter que le texte ne parle pas de causalité exemplaire pour les nouveaunés, ceux-ci étant incapables de suivre librement un modèle qui leur serait proposé.

11. *In III Sent.*, dist. 21, a. 1, ad 2^m.

12. Jean de Saint-Thomas, *De Incarnatione*, disp. 15, a. 2, ad 2^m, ad 2^m conf.

13. Salmanticenses, *De Incarnatione*, disp. 23, dub. IV, 1v, ad 7^m, resp. 2.

qui en Jésus demeurent à jamais, reflets de l'éternelle jeunesse de Dieu.

II. — Les mystères du Christ se continuent en nous

Le principe paulinien selon lequel Dieu nous a *prédestinés à reproduire l'image de son Fils* (Rom., 8, 29), va nous conduire à une nouvelle conclusion; puisque Jésus n'est devenu *un Fils consommé en perfection*, qu'en passant par tous les événements de sa vie terrestre depuis l'Incarnation jusqu'à l'Ascension, et en conservant en lui de quelque façon ces mystères, il faudra que nous passions nous-mêmes par les mêmes mystères. La tradition patristique et liturgique a abondamment illustré ce principe, non seulement en l'appliquant, après saint Paul, à la Passion et à la Résurrection (Rom., 6, 4), mais encore en l'étendant à tous les autres mystères, notamment à ceux de l'enfance. Et cela de multiples façons.

Tantôt on affirmera que nous « naissons avec le Christ[14] », que nous passons avec lui par tous ses mystères : « Avance sans reproche par tous les âges et toutes les œuvres du Christ, conseille Grégoire de Nazianze, comme un disciple du Christ. Soumets-toi à la purification, à la circoncision, enseigne dans le Temple, chasse les vendeurs sacrilèges, etc.[15]. » Mais nul, peut-être, n'a mieux exprimé cette participation que saint Léon le Grand : « On participe à son origine spirituelle quand on est régénéré : pour tout homme qui renaît à la vie, l'eau du baptême est comme le sein virginal, et le même Esprit qui féconda la Vierge féconde la fontaine baptismale; sa sainte conception lui a évité le péché, la mystique ablution nous l'enlève[16]. »

Ces derniers mots nous conduisent à une nouvelle pers-

14. Grégoire de Nazianze, *Orat.* 38, *In Theophania*, 4 (P. G., 36, 316 *a*).
15. *Ibid.*, 18 (P. G., 36, 332).
16. *Quatrième sermon pour Noël*, 3 (Serm. XXIV dans Migne), trad. Dolle, p. 105.

pective; non seulement nous participons aux mystères du Christ, mais il y a une causalité actuelle de ces mystères sur nous : causalité exemplaire et causalité efficiente. Ce n'est pas seulement avec Jésus que nous renaissons, que nous croissons, c'est aussi par sa naissance, par son enfance. Les moindres détails du récit évangélique ont ici leur importance, aux yeux du chrétien qui les médite : « Révère ce recensement grâce auquel tu es recensé pour les cieux; honore la naissance par laquelle tu as été délivré des chaînes de ta (première) naissance... [17] » Grégoire de Nazianze ira encore plus loin : à la suite de saint Basile [18], il verra dans la mangeoire de Bethléem l'instrument dont le Verbe s'est servi pour nourrir les pauvres êtres — il faudrait dire : les pauvres bêtes — que nous sommes :

> Prosterne-toi devant la crèche, grâce à laquelle, dénué de raison (ἄλογος) que tu étais, tu as été nourri par le Verbe [19]. Comme le bœuf, Isaïe t'y invite, connais ton possesseur; et comme l'âne connais la crèche de ton maître [20].

De même, l'Épiphanie continue d'agir en nous, et saint Léon nous en avertit :

> Sans doute, ce jour appartient au passé, mais non au point que l'efficace du mystère dont il vit la révélation soit absolument périmé, non au point qu'il n'en soit parvenu jusqu'à nous qu'un souvenir que garde la foi et qu'honorent les mémoires. Le don de Dieu se renouvelle, et aujourd'hui encore notre temps fait l'expérience des merveilles dont le passé a reçu les prémices [21].

17. Grégoire de Nazianze, *Orat.* 38, *In Theophania*, 17 (P. G., 36, 330 D).
18. *Epist.*, VIII, 5 (P. G., 32, 253-256).
19. Il y a ici un jeu de mots proprement intraduisible : c'est le Verbe, le Logos, qui nourrit dans la crèche, les êtres dénués de raison (= de Logos) que nous étions : ἄλογος signifie à la fois privé de raison (= animal) et privé du Logos (= pécheur).
20. *Orat.*, 38, 17 (P. G., 36, 332 A B).
21. *Sixième sermon pour l'Épiphanie* (Serm. XXXVI), 1; trad. Dolle, p. 237.

L'Épiphanie se continue au milieu de nous par la vocation oujours actuelle des hommes à la vraie lumière. Ainsi le nystère passé agit encore, par son exemple sans doute, mais ussi par sa vertu qui demeure : *sacramento et exemplo*, ime à dire saint Léon pour caractériser ces deux modes l'influence : « Ces gestes de notre-Seigneur, écrit-il encore, ıe nous sont pas seulement utiles par la grâce qu'ils con-èrent (*sacramento*), il le sont aussi par les exemples qu'ils enferment (*exemplo*)[22]. »

Cette efficacité des mystères est à comprendre en un sens i réaliste, qu'on peut dire en toute vérité que le Christ, en es vivant sur terre, nous contenait vraiment en lui, et que onc nous les vivions déjà en même temps que lui : ainsi la ause proportionnée à tel effet contient déjà l'effet qui doit n sortir. Nous touchons ici au problème de notre inclu-ion dans le Christ, si fondamental dans la pensée chré-enne, depuis saint Paul jusqu'à l'encyclique *Mystici Cor-oris Christi*. Saint Léon, ici encore, nous sera le témoin de ı tradition :

> Si chacun est appelé à son tour, si tous les fils de l'Église sont répartis dans la succession des temps, pourtant l'ensemble des fidèles sortis des fonts baptismaux, de même qu'ils sont crucifiés avec le Christ dans sa passion, ressuscités en sa résurrection, placés à la droite du Père en son Ascension, ainsi ils naissent aujourd'hui avec Lui[23].

Et nous pouvons légitimement avec Pie X faire l'applica-on du principe au mystère de la conception de Jésus en aric :

> Dans le chaste sein de la Vierge où Jésus a pris une chair

22. *Cinquième sermon pour Noël* (Serm. XXV), 6; trad. Dolle, p. 123. Sur le uple *sacramentum-exemplum*, voir aussi : Serm. LXVII, 5; LXX, 4; LXV, 2; XIII, 4.

23. *Sixième sermon pour Noël* (Serm. XXVI), 2; éd. Dolle, p. 126. Nous ons un peu modifié ici la traduction de Dom Dolle.

> mortelle, là même il s'est adjoint un corps spirituel formé de tous ceux qui devaient croire en Lui, et l'on peut dire que, tenant Jésus dans son sein, Marie y portait encore tous ceux dont la vie du Sauveur renfermait la vie[24].

Mais la même vérité peut s'exprimer d'une autre façon : si les mystères de Jésus sont nôtres, si c'est lui qui les opère en nous, et si, par eux, il nous assimile toujours plus à lui, il faut en conclure que c'est encore Jésus qui vit ses mystères en nous : *Ce n'est plus moi qui vis*, avait dit saint Paul, *c'est le Christ qui vit en moi* (Gal., 2, 20). Le chrétien, en s'assimilant toujours plus au Sauveur, devient ainsi toujours plus un prolongement de l'Incarnation rédemptrice.

Pour nous limiter aux mystères de l'enfance, Jésus continue donc à naître en nous par la grâce, par la foi, et par la pratique de toutes les vertus[25]; il croît en nous spirituellement par tous les degrés de l'enfance et de la croissance humaine[26]. Ecoutons saint Augustin :

> Le Christ est la Vérité, la Paix, la Justice; concevez-le par la foi, donnez-lui le jour par vos œuvres; ce qu'a fait le sein de Marie pour la chair du Christ, que votre cœur le fasse pour la Loi du Christ[27].

Ainsi ce qu'aucun autre homme ne put jamais réaliser, Jésus le fait; il continue indéfiniment à naître, à croître, à grandir : « Aujourd'hui encore le Verbe de Dieu s'avance, est glorifié, croît, se multiplie dans l'Église des saints[28]. »

24. Encyclique *Ad diem illum*, du 2 février 1904; éd. Bonne Presse, p. 77.

25. Cf. Origène, *In Cantic. cantic.*, Hom. 2, 4 (P. G., 13, 50-51); saint Ambroise, *De Caïn et Abel* II, 1-2 (*CSEL*, 32, 1, p. 378); *In Luc.*, 10, 24-26 : « Quae parit justitiam Christum parit, quae parit sapientiam Christum parit, quae parturit verbum Christum parturit » (*CSEL*, 32, 4, p. 465).

26. Paulin de Nole, *Epist.* 23, 2 (P. L., 61, 257) : « In nostris mentibus gradus quosdam corporeae aetatis exsequitur, nascitur, crescit, roboratur, senescit. »

27. *Serm.* 192, 2, 2 (P. L., 38, 1012).

28. *Lettre contre Paul de Samosate*, attribuée à Denys d'Alexandrie et publiée à la suite des *Actes* du Concile d'Antioche de 266 (Mansi, I, 1061).

Citons en terminant une belle page du Vénérable Bède, où, sous la multiplicité des symboles, l'auteur essaie d'exprimer la complexité et l'inépuisable richesse du mystère :

> Aujourd'hui encore et jusqu'à la fin des temps, le Seigneur ne cesse pas d'être conçu à Nazareth et de naître à Bethléem, puisque quiconque l'écoute accueille *la fleur* (= Nazareth) du Verbe[29], et devient *la maison du pain* (= Bethléem) éternel. Chaque jour l'Église mère de Dieu, accompagnant son maître, quitte *le cercle* des préoccupations mondaines — c'est-à-dire la Galilée, dont le nom signifie : le cercle —, pour monter à la cité de Juda, c'est-à-dire à la cité de l'*action de grâces* et de *la louange*, pour s'acquitter envers le roi éternel du cens de sa dévotion. Et, à l'exemple de la bienheureuse Marie toujours vierge, à la fois épouse et immaculée, elle nous conçoit, vierge, de l'Esprit-Saint, elle nous met au monde, vierge, sans douleurs[30]...

Ne nous offensons pas de la subtilité de l'exégèse spirituelle de Bède. Admirons plutôt le principe qui sous-tend tout ce développement et qui n'est autre que celui que nous avons essayé d'exprimer : les mystères de Jésus ne sont pas passés, ils continuent dans l'Église et en chacun de nous, et sont à la fois, jusqu'à la fin des temps, Ses mystères et les nôtres.

J. Lécuyer, C. S. Sp.

29. Cette dernière phrase semble inspirée de saint Jérôme : « ... Licet... cotidie de anima virginali nascatur sermo divinus. » *Com. au Livre d'Amos*, 6, lib. III (P. L., 25, 1090).

30. *Exposit. in Ev. Luc.*, lib. I, cap. 2 (P. L., 92, 330 D).

LA NUIT DE L'EXODE ET LA NUIT DE NOËL

La messe du dimanche dans l'octave de Noël s'ouvre par un texte tout à la fois étrange et très beau, tiré du Livre de la Sagesse :

> Pendant qu'un profond silence enveloppait tout le pays, et que la nuit était arrivée au milieu de sa course rapide votre Parole toute-puissante s'élança du haut du ciel, de son trône royal.

On voit bien comment l'atmosphère de la fête de Noël (silence de la crèche, la nuit au milieu de sa course, le Verbe, Parole de Dieu, descendu au milieu des hommes) a pu guider l'Église dans le choix d'un tel texte. Mais, si nous nous reportons au Livre de la Sagesse pour remettre ces lignes dans leur contexte, quelle n'est pas notre surprise d'y découvrir une atmosphère très différente, pour ne pas dire très contrastée, avec celle de Noël. Le contexte est ici de terreur, d'extermination et de mort (Sag., 18, 14-20).

Guerrier impitoyable, extermination, glaive aigu, songes terrifiants, mort... Que nous voilà, semble-t-il, loin de Noël! Cette citation tronquée de son contexte et utilisée pour évoquer le mystère de Noël, où dominent l'humilité, la douceur, et, comme le dit une des épîtres des messes de Noël, « la bienveillance de Dieu notre Sauveur et son amour pour les hommes », nous ferait facilement crier au contresens. En tout cas, cela pose pour le moins

une question. Y aurait-il un rapport secret entre ces deux événements : entre Noël et la délivrance des Hébreux par l'exterminateur ?

Le rapprochement semble d'abord assez artificiel entre les deux nuits, celle de la Nativité et celle de la sortie d'Égypte, et cela pour la simple raison que rien dans l'Écriture (ni les Évangiles canoniques, ni les apocryphes) ne nous autorise à situer dans la nuit du 25 décembre, la naissance du Sauveur. Si les chrétiens des premières générations ont fait choix pour Noël du solstice d'hiver et du milieu de la nuit la plus longue de l'année, ils obéissaient évidemment à une intention symbolique. Peut-être, comme on l'a remarqué, avons-nous là un cas remarquable d'éviction chrétienne d'un culte à mystère : le *dies natalis* du Christ évince le *dies natalis* de Mithra. C'est au moment où la terre est plongée dans le profond sommeil du paganisme que celui que l'Église appelle le vrai « Soleil de Justice » prend le départ de sa course, pour réchauffer et illuminer le monde engourdi dans les froides ténèbres du péché :

> Dieu a surgi du sein des ténèbres comme une lumière pour ceux dont le cœur est droit [1].
>
> Le soleil, semblable à un époux qui sort de sa chambre, s'élance dans la carrière avec la joie d'un héros; il se lève à une extrémité des cieux et achève sa course à l'autre extrémité. Rien ne se dérobe à sa chaleur [2].

Nous sommes dans le registre du symbolisme religieux des nuits. C'est à la même intention symbolique qu'on doit attribuer le rapprochement que fait l'Église entre le profond silence du Livre de la Sagesse et le silence du Verbe venu au monde sous les voiles du silence de l'enfance (*in-fans*). Le Verbe fait chair est le *Verbum silens*, soumis à toutes les limitations psychiques de l'enfance. Plus profondément encore : le silence de la nuit au sein de laquelle l'Éternel entre dans l'espace et le temps suggère le caractère mystérieux et secret de cet avènement (il vient

1. Ps. 3, 2e vêpres de Noël.
2. Ps. 19, 1er nocturne.

au milieu de la nuit comme l'Époux de la parabole). Dieu opère dans le monde sous le voile du silence :

> Vraiment tu es un Dieu caché,
> Dieu d'Israël, ô Sauveur (Is., 45, 15).

> Ainsi, pendant que les guerriers font la guerre et que les méchants taquins tracassent alliance et politique.
> La Nature au revers d'une colline toute seule recopie un lis magnifique [3].

C'est donc en recourant au symbolisme religieux des nuits que nous comprenons à quelle intention obéit l'Église lorsqu'elle met en parallèle le mystère de Noël et celui de l'Exode. Cependant il faut bien avouer que, plus que tout ce qui semble rapprocher les deux événements, est évident tout ce qui les oppose.

D'un côté, comme nous l'avons déjà dit, c'est un climat de terreur et de mort. Dieu intervient en frappant de mort les ennemis d'Israël. Il ne semble pouvoir délivrer son peuple prédestiné qu'en exterminant ses ennemis. De l'autre, c'est un climat de douceur et d'humilité. Dieu intervient maintenant pour délivrer les siens sous la figure humiliée d'un enfant, exposé à l'abandon et au mépris : *Ils ne trouvèrent pas de place à l'hôtellerie.*

D'un côté puissance éclatante des moyens de salut mis en œuvre, mais puissance terrifiante et accablante. De l'autre humilité déconcertante des moyens : *Exinanivit semetipsum* (Ph., 2, 7). De part et d'autre Dieu intervient dans l'histoire pour délivrer, mais son intervention dans l'Exode est surtout d'ordre extérieur et physique dans ses effets, annonçant et préfigurant une autre intervention, mais intime, celle-là, et essentiellement spirituelle dans ses effets.

L'opposition est donc assez évidente pour qu'il n'y ait pas lieu d'insister. Cependant nous resterions encore à la surface des choses, me semble-t-il, ne touchant qu'à la pellicule des événements, si nous nous en tenions à ces oppositions et à ces ressemblances, qui, pour frappantes qu'elles soient, ne sont pas essentielles. Commentant ce texte, il est bon de nous rappeler une loi fonda-

3. Claudel, *Feuilles de saints*, p. 44.

ıentale de l'exégèse biblique : à savoir que la Bible se commente ar elle-même. La Bible tout entière, Ancien et Nouveau Tes- ament, constitue un développement d'une continuité et d'une ohérence extrême. L'Ancien Testament par rapport au Nouveau st non seulement esquisse mais préparation. Ce qui n'était qu'es- uisse et préparation devient réalité lorsque le Christ paraît, en ui toutes les promesses de Dieu sont *oui*, selon le mot bien connu e saint Paul (2 Cor., I, 20).

Il y a un lien étroit, organique, entre les deux interventions bératrices de Dieu, et c'est ce lien que l'Église, me semble-t-il, ous invite à remarquer. Ou plutôt, il faut dire que ces deux nterventions constituent deux étapes dans la réalisation d'un eul et unique mystère de salut. Le dessein de Dieu sur l'huma- ité que saint Paul appelle *le mystère de sa volonté*, est d'un seul enant, mais il ne peut se réaliser que progressivement. Car la édagogie divine doit tenir compte de la faiblesse et de la gros- ièreté spirituelle des hommes.

Pour les Israélites, sortir d'Égypte c'était sortir d'une terre de ervitude, mais aussi d'une terre d'idolâtrie et de péché. C'était passage de la mort à la vie. Mais il faut bien remarquer que le ésultat de cette libération demeurait terriblement aléatoire et roblématique : délivré des idolâtres, le peuple de Dieu n'est pas our autant délivré de l'idolâtrie. Combien de fois dans le désert murmureront-ils et se révolteront-ils ! Pourquoi nous avoir menés ans ce désert ? C'est le regret d'une servitude dorée (ainsi leur pparaît-elle dans l'épreuve). *Que ne sommes-nous morts dans e désert quand nous étions assis près des pots de viande et man- ions du pain à satiété!* C'est également, et plus grave, la sombre ffaire du veau d'or. Le peuple est redevenu idolâtre. Il n'en reste as moins qu'il fallait commencer par là, car il fallait faire *rogressivement* comprendre à ce peuple *à la nuque raide* que misère était moins dans une aliénation de sa liberté physique ue dans une aliénation plus grave de sa liberté spirituelle. Il evait prendre conscience de sa misère spirituelle devant Dieu, in qu'il fût capable d'appeler le vrai, le seul Libérateur, dont oïse n'était qu'une préfiguration. Cela prendra du temps : les ille ans de l'histoire d'Israël, où alterneront la révolte et la mi- corde de Dieu. Et seul *un petit reste* sera sauvé, le petit reste

constitué par ceux que les prophètes appellent les pauvres, et qui au moment de Noël vont être les seuls à recevoir le Christ : Marie, Joseph, les bergers, Siméon, Anne, et ces savants qui ont des âmes de pauvres, et qui préfigurent le nouvel Israël, les mages. Les pauvres d'Israël annoncent les âmes religieuses qui dans la prière et le dépouillement ont maintenu dans leur cœur le sens du mystère : à savoir que la libération de l'homme n'est pas en définitive une œuvre de l'homme, mais l'œuvre de Dieu. Noël, c'est la réalisation dans le silence et l'obscurité, et par des moyens paradoxaux au regard de la sagesse humaine, de la délivrance de l'homme préfigurée dans la nuit de la sortie d'Égypte (1 Cor., 1, 17).

Dieu, cette fois, n'intervient plus du dehors, si l'on peut s'exprimer ainsi, et d'une manière éclatante, mais du dedans et dans l'humilité et le dépouillement. C'est la même Sagesse de Dieu ici et là, cette Sagesse, qui déjà dans le Livre de la Sagesse s'appelle la Parole de Dieu, et qui dans l'Évangile est encore la Parole de Dieu, mais qui cette fois n'agit plus du dehors, mais se fait chair pour opérer du dedans une transformation spirituelle depuis longtemps amorcée, mais toujours remise en question par la mauvaise volonté de l'Israël charnel.

Ainsi saint Jean nous montre-t-il dans un diptyque saisissant la Parole de Dieu, le Logos, depuis toujours à l'œuvre dans la création (et il ne peut pas ne pas penser à son œuvre dans cette partie de sa création qu'il s'est réservée : Israël), mais agissant d'une manière où s'affirme plus, si l'on peut dire, sa transcendance que son immanence, — puis cette même parole *par qui tout a été fait*, se faisant finalement chair, pour habiter au milieu de nous *pleine de grâce et de vérité*.

Avec Noël aboutit donc le dessein mystérieux du Salut : la délivrance de l'Égypte, c'est la mise à part d'un peuple charnel, d'où sortira un jour le Sauveur dans la réalité de la chair humaine; plus profondément encore c'est la mise à part d'un peuple encore grossier, spirituellement parlant, mais que Dieu travaillera et purifiera jusqu'à ce qu'il soit capable d'accueillir dans la chair de la plus pure de ses enfants, la Vierge Marie, qui est de la race de David, son Libérateur.

Nous atteignons à la plénitude des Temps : l'humanité mûrie

ar une longue attente donne enfin son fruit parfait : elle germe ous l'action du Saint-Esprit son propre Sauveur. Le temps de aliénation est achevé. Nous sommes devenus enfin un peuple bre dans la liberté que le Christ nous a apportée par son obéis-ance et sa pauvreté. Et c'est cela même que l'Église nous enseine dans l'épître de la même messe (Gal., 4, 1-7).

Essentiellement, substantiellement, nous sommes libres; à la ifférence des Israélites qui n'étaient délivrés qu'en figure et en romesse, et qui restaient asservis à la discipline d'une Loi qui ne eur inculquait que du dehors le sens de leur liberté.

Ce n'est pas à dire cependant que l'Exode n'est plus qu'un évéement du passé. Substantiellement délivrés dans le Christ de idolâtrie, du péché et de la mort, nous devons, comme le Peuple e Dieu,

> quitter sans cesse la servitude de l'Égypte idolâtre, marcher sans cesse dans l'austérité du désert, faire sans cesse effort pour entrer dans la Terre promise. Jusqu'à la Parousie l'Église est toujours au désert. Elle ne cesse de regretter les facilités égyptiennes, voire de murmurer en sa masse ou de pécher en ses chefs; mais Dieu qui, lui, est fidèle la pousse infailliblement en avant par le châtiment ou le pardon, jusqu'aux nouveaux cieux et à la terre nouvelle que Jésus inaugurera au jour de sa Parousie. Cet itinéraire de l'Église est aussi l'itinéraire de chaque membre de l'Église [4].

Si nous poursuivons la lecture des textes de cette même messe ı dimanche dans l'octave de Noël, nous lisons dans l'évangile de int Luc cette révélation faite par Siméon à Marie : *Cet enfant est ı monde pour la ruine et le salut d'un grand nombre en Israël, pour être un signe en butte à la contradiction; vous-même un aive transpercera votre âme; et ainsi seront révélées les pensées ıns le cœur d'un grand nombre.* Or, dans le texte de la Sagesse ıe nous avons cité tout à l'heure, la parole qui s'élance du haut ı ciel était comparée à un glaive aigu, portant l'irrévocable écret de Dieu. Ce mot de glaive reviendra sous la plume de saint aul parlant de la parole de Dieu, *plus efficace et plus acérée ı'une épée à deux tranchants, si pénétrante qu'elle va jusqu'à*

4. R. Hasseveldt, *Le Mystère de l'Église « in Christo et in Ecclesia »*, p. 91.

séparer l'âme de l'esprit, les jointures et les moelles, et qu'elle démêle les sentiments et les pensées du cœur (Héb., 4, 12).

Cette page de l'Évangile ne nous fait pas sortir du contexte de l'Exode. Devant les interventions de Dieu en faveur de son peuple, se dresse la malice et la fourberie de Pharaon. Ainsi en est-il lorsque le Verbe de Dieu paraît dans la chair : Hérode comme le Pharaon met tout en jeu pour s'opposer aux signes de la Toute-Puissance de Dieu qui éclate dans la faiblesse de cet enfant, dont lui parlent les Mages... « Le Pharaon et Hérode incarnent ici toutes les forces du mal et du monde qui se lèvent pour étouffer dans son germe le dessein du salut de Dieu[5]. »

Mais avec l'apparition du Christ, l'opposition entre le monde et Dieu, entre le monde de Dieu et le monde du péché se dessine plus crûment et plus violemment. S'il y a continuité et progression dans la réalisation du dessein salvifique de Dieu, il y a continuité aussi et progression dans la résistance qui lui est opposée par le démon. La contradiction est d'autant plus accusée entre les deux mondes, entre les deux antagonistes, que l'intervention de Dieu dans l'Histoire est plus intime, plus mystérieuse, plus spirituelle aussi.

C'est le même Dieu qui opère dans la nuit d'Égypte et dans la nuit de Bethléem. C'est l'accomplissement du même mystère de délivrance qui se poursuit sous les deux Alliances; mais c'est aussi la mise en évidence du même mystère d'inquité, qui est sa contre-partie dans le cœur de chaque homme.

Continuité et progression dans l'accomplissement d'un même mystère de salut : voilà ce que nous suggère le texte de la Sagesse dont nous sommes partis et dont les deux passages du Nouveau Testament appartenant à la même messe sont le meilleur commentaire. Mais alors qu'autrefois tout se passait pour le bien comme pour le mal dans le bouleversement des conditions naturelles, n'atteignant les cœurs que par contre-coup, tout se passe aujourd'hui dans l'intime, dans le bouleversement des cœurs pour leur salut ou pour leur perte, ne se traduisant que par contre-coup dans le monde visible.

C. Pasquier, S. J.

5. S. de Dietrich, *Le dessein de Dieu*, 2e éd., p. 48.

LA PROSTITUÉE AÏEULE DU CHRIST

Salmon autem genuit Booz de Rahab (Mt., 1, 5).

Voici la nuit de Noël. Avant la messe, on chante la généalogie. Tous les ancêtres sont convoqués pour recevoir le Christ et nous amener à lui. Après Thamar, la première femme qui ous accueille au seuil du Nouveau Testament et de la messe de ninuit, est Rahab. Ni Sara, ni Rebecca, ni Lia ne sont conviées, nais la païenne, une fille du peuple maudit[1], et du plus bas egré de l'échelle sociale : une prostituée.

Relisons l'épisode au livre de Josué (ch. 2, 6, 7). Le peuple a entreprendre la conquête de la Terre promise. Une place nprenable en barre l'entrée, devant les gués du Jourdain : Jéri-no.

> Ce ne fut pas leur glaive qui conquit le pays,
> Ni leur bras qui en fit des vainqueurs,
> Mais ce furent ta droite et ton bras,
> Et la lumière de ta face, parce que tu les aimais (Ps. 44, 4).

La ville prise est vouée par anathème à la destruction totale. eule échappe Rahab, la prostituée, qui avait reçu et sauvé les pions de Josué. Un cordon rouge à sa fenêtre servait (peut-être

1. « Maudit soit Canaan. Qu'il soit pour ses frères l'esclave des esclaves ! » n., 9, 25).

d'abord de signal pour une trahison ? — en tous cas ensuite) de marque et de signe de protection pour elle et les siens.

Un Israëlite viole l'anathème, dérobe des objets précieux. C'est Akan, de la tribu de Juda. Il a contracté la contagion maudite, il est anathème à son tour, le voici lapidé, et tous ses biens brûlés.

Le diptyque est frappant : la païenne qui a cru est sauvée, agrégée au peuple de Dieu, tant et si bien que saint Matthieu nous la montre parmi les ancêtres du Messie, — et l'Israélite récemment circoncis, qui porte avec orgueil cette marque indélébile de l'alliance, est, pour son infidélité, retranché du peuple, rejeté au rang de ces païens voués à la destruction.

La circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien (Gal., 6, 15). *Beaucoup arrivent de l'Orient et de l'Occident, tandis que les fils du Royaume sont jetés dehors* (Mt., 8, 12).

Cet épisode a une importance capitale, à cause de la lumière d'universalisme qui y brille : il nous montre que la foi seule a valeur pour faire partie du peuple de Dieu. Ainsi, déjà, à cette haute époque, où les valeurs spirituelles sont encore si profondément immergées dans une épaisseur matérielle et temporelle, nous voyons brusquement apparaître à travers l'Israël charnel comme une préfiguration de l'Église, du *verus Israël*, pour qui seule compte la foi : les sacrements n'ont de sens que s'ils sont les « sacrements de la foi », selon l'expression habituelle à saint Thomas. Ce « ramassis » (Nb., 11, 4; cf. Ex., 12, 38) était à peine constitué en peuple : à l'entrée dans la Terre promise, Josué inscrit dans leur chair leur consécration au Dieu vivant, par le rite antique de la circoncision aux couteaux de silex (Jos., 5, 2-9). Il faudra encore des réunions solennelles, une rénovation de l'alliance (ch. 8 et 24), pour affermir cette conscience commune de former un seul peuple, et un peuple séparé, jalousement distinct de tous les autres.

L'histoire de Rahab est d'autant plus remarquable qu'elle s'insère précisément à ce moment où l'on s'efforce de préserver les conquérants de tout contact, pour les prémunir contre toutes les séductions du bas paganisme cananéen. Cette religion facile et charnelle, avec ses hauts lieux, ses hiérodules, ses fêtes sensuelles qui étaient souvent des ripailles, offrait une tentation

permanente aux rudes nomades qui allaient s'établir dans cette ambiance. Et c'est la raison de ces anathèmes qui nous choquent, de toutes ces prohibitions : pas d'accord avec les peuples du pays, pas de traités avec eux, pas de mariages avec leurs filles, etc. La haine et le mépris des voisins font partie d'une pédagogie indispensable pour cette horde de barbares dont Dieu veut faire son peuple saint. Il y a une xénophobie nécessaire, à ce plan, historiquement, car il faut qu'Israël maintienne à tout prix son intégrité ethnique et sociale, pour pouvoir sauvegarder au plan religieux l'intégrité de la révélation dont il est porteur, — en quel vase de terre!

Mais en même temps, et pour nous montrer à l'évidence qu'il s'agit uniquement d'une mesure prophylactique, préventive et provisoire, voici que, dès le début de la conquête, l'anathème de Jéricho est encadré de ces deux volets : Rahab — Akan. Ainsi aucun doute n'est possible. La complaisance avec laquelle l'hagiographe inspiré s'étend sur la mince figure de Rahab nous montre bien son importance de signe dans l'histoire du salut.

Ils appartiennent invisiblement à l'Église, tous ceux qui sont en état de *oui* avec Dieu, même s'ils ne le savent pas et même s'ils n'ont jamais eu l'occasion d'en prendre conscience. Qu'un jour naisse l'occasion, que « Dieu leur envoie un ange », comme dit saint Thomas, ou Josué des messagers, et voici que de la droiture de leur cœur, d'un fond parfois insoupçonné d'eux-mêmes, jaillit l'acte de foi, d'une résonance qui étonne en une telle bouche :

> Je sais que Yahwé vous a donné ce pays... Yahwé, votre Dieu, est Dieu aussi bien dans les cieux que sur la terre ici-bas (Jos., 2, 9, 11).

En Israël même on ne trouverait pas une pareille foi (Mt., 8, 10)... *Heureuse es-tu*, Rahab, fille de Canaan, *car ce n'est pas la chair et le sang qui t'ont révélé cela, mais le Père qui est dans les cieux !* (Mt., 16, 12).

Et Rahab demeure ainsi à travers les âges comme le signe de la miséricorde insondable et de la liberté des choix divins.

Et elle éclaire toute l'espérance du monde, et c'est vers elle que se tourneront les prophètes au temps de la détresse.

Quelques siècles ont passé, le temps obscur des Juges, déliquescence religieuse et nationale, qui permet d'ailleurs de mesurer l'opportunité et la sagesse des mesures de défense. *Si Israël m'avait écouté!* (Ps. 81, 9). Puis après l'éclair de la royauté glorieuse, le schisme, et déjà voici le royaume du Nord sur la pente de son déclin. Encore quelques années, et Samarie l'infidèle sera dévastée, brûlée, il n'en restera pas pierre sur pierre, — comme Akan, jadis, pour son infidélité, avait été lapidé, brûlé, anéanti, dans la vallée d'Akor au nom de malheur (Jos., 7, 26).

Osée entrevoit la chute définitive, le châtiment sans remède. Il a été suscité pour offrir le pardon et l'amour. Dans la tendresse de son cœur, il met le royaume coupable devant la possibilité d'une rénovation : *Je ferai de la vallée d'Akor une porte d'espérance* (Os., 2, 17).

Ce vers a été entendu souvent au simple sens géographique : la vallée d'Akor est une voie normale d'accès en Palestine; avec parfois l'exemple historique à l'appui : « C'est par là que Josué pénétra en Canaan[2]. » Vu de cette façon, ce texte signifierait seulement le retour : Dieu parle de conduire son peuple au désert (v. 16), ce qui, dans cette hypothèse, indiquerait l'exil, puis il lui promet la rentrée au pays, par la voie même où s'est faite la première rentrée conquérante : cette vallée d'Akor, le chemin par où l'on reviendra au pays, devient l'espérance des exilés.

On peut essayer de creuser un peu plus[3]. En hébreu, « espérance », *tiqwah*, est formé sur une racine *Q.W.H.*, qui dit tordre, tendre : l'espérance est ce qui vous tend vers les vrais biens, ce à quoi on s'accroche, la corde de sauvetage dans la mer de ce monde. C'est la même racine qui fournit corde, *tiqwah* : le cordon de Rahab.

Et ainsi on peut découvrir dans ce verset d'Osée, par la voie du jeu de mots, une allusion directe à notre histoire : la *porte d'espérance*, porte de *tiqwah*, mais c'est identique au cordon, au *tiqwah* de Rahab. Dans cette perspective, le désert des versets

2. Ainsi van Hoonacker, Maredsous, la Bible de la L.C.E.
3. Cf. Vischer.

précédents n'est plus une menace d'exil, — ce qui, d'ailleurs, cadre mal, semble-t-il, avec la mentalité d'Osée, pour qui le désert a une tout autre résonance, — mais au contraire l'évocation idyllique de la lune de miel, où Yahweh habitait sous la tente tout près de son peuple. Et le rapprochement avec la vallée d'Akor devient tout à fait satisfaisant. Il ne s'agit plus d'une considération géographique : « une vallée d'accès en Palestine », ni de la simple référence historique à la conquête : « la vallée par laquelle Josué pénétra en Canaan »; mais c'est directement l'allusion au lieu de sinistre mémoire qui vit le châtiment d'Akan[4], et où le grand tas de pierres subsistait jusqu'à ce jour. Israël, tout entier infidèle comme Akan, va être tout entier châtié comme lui, va passer par le fer et le feu, être écrasé sous les pierres. Il ne lui reste plus qu'à espérer la miséricorde qui a été faite aux païens du clan de Rahab, une « porte de *tiqwah* ». Ce cordon avait protégé la courtisane parce qu'il était le signe de sa foi et de la promesse qui lui avait été faite de la part de Yahweh[5]. Eh bien! que ce même cordon vienne protéger Ephraïm à son tour! Que le royaume pécheur obtienne cette fidélité qui sauve, cette foi qui transporte les montagnes, et le monticule témoin de la lapidation deviendra pour eux la porte d'espérance.

Ainsi, ce maximum d'espérance que le prophète souhaite à son peuple, c'est d'arriver seulement à ce niveau de foi que la païenne et la prostituée avait atteint d'emblée, au premier bruit des hauts faits de Yahweh... *Les petits chiens viennent sous la table manger les miettes* (Mc, 7, 28), et sont rassasiés même avant que les enfants aient touché au pain qui était préparé pour eux...

C'est tout le thème des *infirma mundi* (1 Cor., 1, 27). Il a plu à Dieu de choisir ce qui était faible, de manifester sa miséricorde aux plus lointains, aux plus perdus, à ceux auxquels personne

4. Crampon fait bien allusion au châtiment d'Akan, mais sans signaler le parallélisme avec Rahab.

5. On voit combien la couleur du cordon importe peu. Il est rouge pour être bien visible. Mais ce n'est pas sur ce détail qu'on peut appuyer une typologie valable.

n'aurait jamais pensé. La veuve de Sarepta, le Syrien lépreux, et tant d'autres.

Dans cette Jéricho propère de la fin de l'âge du bronze, telle que les fouilles nous l'ont révélée, il y avait sans doute beaucoup de dames honorables. Toutes resteront anonymement païennes, vouées en bloc à l'anathème. Une seule femme va entrer dans l'histoire, et dans l'histoire sainte : cette fille dont la maison donne sur le rempart, près de la porte. La voilà, la bien nommée : son nom même évoque une « maison de prostitution ». Et c'est elle qui a été choisie. Elle a cru au Tout-Puissant, elle a misé sur sa puissance et sa fidélité : *C'est par la foi que Rahab la courtisane... ne périt pas avec les rebelles. Et c'est par les œuvres qu'elle fut justifiée, pour avoir accueilli les messagers et les avoir fait partir par un autre chemin* (Heb., 11, 31; Jac., 2, 25).

Il se peut que tout n'ait pas été pur dans son choix. Elle n'avait rien à perdre, ni fortune, ni réputation, elle n'avait aucune raison de tenir à l'ordre établi; il lui était donc plus facile qu'à d'autres d'opter pour les arrivants. La peur de ces vainqueurs irrésistibles, et peut-être même l'impression toute proche de sa brève rencontre avec ces deux hommes, tout cela a pu jouer dans son option. Peu importe. Elle n'en est que plus proche de nous, avec nos demi-actes de vertu, si souvent chargés de motivations inconscientes. Peu importent nos mobiles inavouables, nos péchés et nos hontes. Le Christ est venu assumer tout cela. Il ne rougit pas de descendre d'une païenne et d'une prostituée. *S'il savait de quelle espèce est cette femme!* ricane le Pharisien (Lc, 7, 39). Mais il sait. Il la connaît bien « cette espèce ». Précisément, il en a dans sa famille. En ligne directe. Et il l'affiche dans sa généalogie...

Et c'est pourquoi il a voulu qu'en cette fête de la Nativité, juste avant la messe de minuit, ce soit son aïeule Rahab qui nous accueille dès l'abord, elle qui la première a ouvert au Peuple de Dieu la porte de sa Terre. Aujourd'hui que le Roi arrive parmi les siens, elle vient nous mener à lui, et selon l'étiquette propre à son royaume, fille de joie, elle nous précède et nous redit, dans l'allégresse de Noël, la merveilleuse gratuité du choix de Dieu.

Canaan le maudit, qui devait être pour les autres peuples *le dernier des esclaves* (Gn., 9, 25), c'est lui qui arrive, sous les espèces de la dernière des filles de sa race, parmi les prémices des élus. Car *Dieu a choisi ce qui était faible pour confondre ce qui était fort; et ce qui dans le monde est sans naissance, et ce que l'on méprise, voilà ce que Dieu choisit* (1 Cor., 1, 27-28). Il a pris sur lui toutes les humiliations et les souillures du lignage de la femme, pour venir nous refaire tous dans la nouveauté de sa grâce, *où il n'y a plus ni esclave, ni libre, ni homme, ni femme, mais tous un dans le Christ Jésus* (Gal., 3, 28).

S. J. D'A.

HOMÉLIE XII[e] DE SAINT GRÉGOIRE LE GRAND[1]

LA VIGILANCE

Tout un « traité de la vigilance » pourrait être composé avec des textes émanant de saint Grégoire, dont l'époque si troublée paraissait réunir tous les signes avant-coureurs de la fin des temps Nombreux sont parmi nous les chrétiens qui croient reconnaître, et sans doute à bon droit, de semblables manifestations dans les événements que nous traversons, et qui se soucient davantage de les identifier, que de travailler à l'amendement de leur vie.

L'homélie que nous présentons ici insiste aussi sur un travers assez fréquent à toutes les époques, parmi les candidats à la vie parfaite (il suffit d'ouvrir, de Cassien à saint Bernard et à « l'auteur de l'*Imitation* », ceux qui en ont parlé *ex professo*). C'est la vaine gloire, ou complaisance en soi-même et en ses œuvres. Saint Grégoire qualifie ironiquement de « marchands d'huile » le faux ami qui nous complimente dès ici-bas de nos bonnes œuvres ou de notre bonne observance[2].

1. Prêchée au peuple en la basilique de Sainte-Agnès, vierge et martyre, le jour de sa fête. L'homélie XII[e] commente le texte si poétique de saint Matthieu, 25, 1-13, qui rapporte la Parabole des dix vierges. Le bréviaire, au commun des vierges, nous en donne le début. Une fois de plus, saint Grégoire a lu le sermon 93 de saint Augustin : *De Verbis Domini* que nous trouvons aussi au bréviaire, et il l'utilise avec son à-propos coutumier. Nous signalerons chemin faisant les passages où la dépendance est plus marquée.

2. Sci. Benedicti. *Prol. in Regulam* : « Qui, timentes Dominum, de *bona observantia sua* non se reddunt elatos... » Qui, dans leur crainte du Seigneur, ne s'exaltent point d'une observance fidèle (*La Règle de saint Benoît*, traduite et annotée. Dom Savaton, Abbé de Saint-Paul de Wisques).

Ces marchands-là ferment boutique à l'heure où se présente le Christ, et n'ont plus rien à vendre au jour du jugement. Une seule huile, la vraie : celle qu'emploient les vierges sages; celle-là est « garantie d'origine »; elle sourd, sans bruits de paroles, des profondeurs de la conscience; et elle a Dieu même pour unique distributeur, lui qui doit un jour faire l'éloge de chacun, et le récompenser selon ses œuvres [3]. Cette huile-là porte la bonne estampille; une ménagère avertie ne saurait s'y tromper.

Puis l'horizon s'élargit. *L'Époux tardant à venir...* Puisque Dieu consent à attendre, notre vie d'ici-bas a le caractère d'une trêve, d'un délai; la durée de nos jours n'est pour nous que le loisir ménagé par Dieu, de nous corriger enfin.

C'est l'enseignement de l'Apôtre [4].

Pour saint Thomas [5], la vigilance est la même chose que la sollicitude, et comme saint Pierre recommande à la fois d'être prudents et de veiller, la vigilance est un acte de la prudence, puisque la sollicitude en est un. Souvenons-nous ici, que le nom de Grégoire signifie « vigilant »; et qui le fut davantage, à cette époque, que le *Pastor vigilantissimus* ?

Les avertissements réitérés du Christ, ceux de ce pauvre saint Pierre « payé pour savoir » ce qu'il en coûte de n'être pas sur ses gardes; l'éloquence pressante et sans détours de saint Grégoire, nous décideront-ils à faire œuvre de vigilance chrétienne ?

Tlemcen, en la fête des saints Chrysanthe et Darie, 25 octobre 1951.

fr. André Bouton, M. B.

Je vous l'ai déjà dit souvent, mes bien chers frères, il faut fuir les œuvres mauvaises, et nous dégager des souillures de ce monde. Mais la lecture de l'Évangile d'aujourd'hui m'oblige à vous dire de rester sur vos gardes, même quand vous faites le bien; de peur que ce bien

3. *Tunc laus erit unicuique a Deo...* alors chacun recevra de Dieu la louange qui lui est due (1 Cor., 4, 5). — *Et ego dispono vobis sicut disposuit mihi Pater meus regnum, ut edatis et bibatis super mensam meam... Praeget se et faciet illos discumbere et transiens ministrabit illis* (Lc, 22, 29 et 12, 37).

4. Rom., 2, 4.

5. IIª IIæ, XLVII, 9. Iª Pet., 4, 7.

que vous faites ne soit un prétexte à rechercher la faveur ou la complaisance des hommes, de peur que l'amour des louanges ne se glisse jusqu'en ses intentions, et ne vienne du dedans enlever toute sa valeur à ce qu'on voit au dehors.

Voici donc sur les lèvres du Seigneur, ces dix vierges, qui toutes sont dites vierges, et qui cependant ne sont pas toutes admises à franchir cette porte du bonheur éternel, parce que certaines d'entre elles, en cherchant à tirer gloire au dehors de leur virginité, négligèrent d'avoir de l'huile dans leurs vases.

Mais cherchons d'abord ce qu'est le Royaume des cieux, et pourquoi on le compare à dix vierges, lesquelles sont encore dites sages et folles; car, étant donné qu'aucun réprouvé n'entrera jamais dans le Royaume des cieux, pourquoi le dire semblable même à des vierges folles? Eh bien, sachons que souvent dans la Sainte Écriture, l'Église du temps présent est appelée Royaume des cieux, dont le Seigneur déclare en un autre endroit[6] *que le Fils de l'Homme enverra ses anges, et qu'ils ôteront de son royaume tous les scandales; car ils ne peuvent avoir de scandales à trouver et à mettre en gerbes, dans ce royaume de la béatitude où règne la paix la plus complète. Et ailleurs il est dit encore*[7] Celui donc qui aura violé un de ces moindres commandements, et appris aux hommes à faire de même, celui-là sera le dernier dans le Royaume des cieux. Mais celui qui les aura pratiqués et enseignés, celui-là sera grand dans le Royaume des cieux.

Car c'est tout ensemble les violer et les promulguer, que d'enseigner de bouche ce qu'on ne met pas en pratique par les actions de sa vie. Aussi bien celui-là ne peut parvenir au Royaume de l'éternelle béatitude, qui ne veut pas faire ce qu'il enseigne. Comment donc celui à qui l'entrée de ce Royaume est refusée, peut-il y être appelé le plus petit? C'est donc bien l'Église d'ici-bas qui est ici marquée par cette expression le Royaume des cieux. En cette Église, tout docteur enfreignant un précepte, est qualifié de plus petit, parce que celui dont la vie mérite d'être méprisée doit bien s'attendre à voir son enseignement méprisé lui aussi.

C'est par les cinq sens de son corps que chacun entretient sa vie. Doublé, le nombre cinq donne le nombre dix. Et comme c'est d'une multitude de fidèles des deux sexes que l'Église est formée, voilà pourquoi l'Église est proclamée semblable à dix vierges[8]*. Enfin, comme les*

6. Mt., 13, 41.

7. Mt., 5, 21.

8. Saint Augustin, Sermon 93 : *De Verbis Domini* : « Toute âme dans un corps peut être désignée par le chiffre 5, parce qu'elle se sert de cinq sens. »

méchants s'y trouvent mêlés aux bons, et les réprouvés, aux élus, il est tout à fait légitime que l'Église soit ainsi comparée à des vierges sages et à des vierges folles.

Car il ne manque pas de « continents » qui savent se garder de tout appétit sensible, et sont en espérance confisqués pour les biens de l'âme, ils affligent en soi la chair, et de toute leur ardeur ils soupirent après la patrie céleste; n'ambitionnant que les éternelles récompenses, ils se refusent absolument à recevoir pour prix de leurs travaux les éloges et les louanges des hommes. Ceux-là, n'est-il pas vrai, bien loin de placer leur gloire dans la bouche des hommes, la dissimulent avec soin dans leur conscience. Et il se trouve aussi pas mal de gens qui affligent leur corps dans l'abstinence, et qui, pour cette abstinence qu'ils pratiquent, ambitionnent en retour les faveurs des hommes. On les voit s'adonner à l'étude de la science sacrée, faire d'abondantes largesses aux indigents... ce ne sont pourtant que des vierges folles, parce qu'ils ne recherchent que la seule récompense d'une louange passagère. C'est pourquoi l'Évangile ajoute fort à propos : Les cinq folles, s'étant munies de leurs lampes, ne prirent point d'huile avec soi; mais les sages se munirent d'huile qu'elles prirent dans leurs vases avec leurs lampes. *Ce qu'on entend par l'huile, c'est l'éclat de la gloire; quant aux vases, ce sont nos cœurs où nous portons toutes nos pensées. Les vierges sages gardent leur huile dans des vases, parce que, s'étudiant à retenir tout l'éclat de leurs mérites en leur conscience*[9], *selon ce que saint Paul affirme :* Toute la gloire dont nous pouvons faire état nous vient du témoignage de notre conscience[10]. *Mais les vierges folles ne prennent point d'huile avec soi, parce qu'elles ne réservent pas leur gloire pour le secret de leur conscience, dans le temps qu'elles la vont recueillir des lèvres de leurs proches. Il est à noter, pourtant, que si toutes ont des lampes, elles n'ont pas toutes de l'huile, parce que la plupart du temps les réprouvés font paraître en soi, des bonnes œuvres; mais ceux-là seulement viennent à l'Époux avec de l'huile, qui, pour ce qu'ils ont accompli au dehors, ne recherchent de gloire qu'au dedans. C'est pourquoi le psalmiste déclare, parlant de la sainte assemblée des élus :* Toute sa gloire, ô filles du Roi, est au dedans[11].

Comme l'Époux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent. *Tandis que le Juge diffère sa venue pour le dernier jugement, élus et réprouvés sombrent dans le sommeil de la mort; car dormir, ici, c'est*

9. Saint Augustin, Serm. 93 : *De Verbis Domini.*
10. 2 Cor., 1, 6.
11. Ps. 44, 10.

mourir; et s'assoupir avant de s'endormir, c'est tomber gravement malade avant de mourir. Et c'est par le poids de la maladie qu'on finit par arriver au sommeil qu'est la mort. Mais au milieu de la nuit un cri se fit entendre : « Voici l'époux qui vient, sortez à sa rencontre. » *Pour ce qui est de l'arrivée de l'Époux, le cri s'en fait entendre au milieu de la nuit, parce que le jour du jugement survient sans qu'il soit possible de le prévoir. C'est pourquoi il est écrit :* Le jour du Seigneur, c'est comme un voleur, dans la nuit, qu'il viendra [12]. *Alors toutes les vierges se lèvent : élus et réprouvés se réveillent du sommeil de la mort. Elles garnissent leurs lampes, c'est-à-dire, font le compte, chacune pour soi, de leurs œuvres, dont elles espèrent recevoir en récompense le bonheur éternel. Mais voilà les lampes des vierges folles qui s'éteignent, parce que leurs œuvres qui, au dehors, ont paru si éclatantes, aux yeux des hommes, s'obscurcissent du dedans, à l'arrivée du Juge. Et elles ne trouvent auprès de Dieu aucune récompense, parce qu'elles ont déjà reçu pour elles ces louanges des hommes dont elles « raffolent ». Et pourquoi demandent-elles de l'huile aux vierges sages, si ce n'est que, reconnaissant à la venue du Juge, leur vide intérieur, elles recherchent au dehors un témoignage en leur faveur; comme si, déçues de leur propre outrecuidance, elles disaient : « Vous nous voyez repoussées, comme n'ayant rien fait, dites du moins de nos œuvres ce que vous avez vu. » Mais les sages de répondre :* De peur qu'il n'y en ait pas suffisamment pour nous et pour vous. *Car en ce jour (et ce que je dis, je le dis de certains qui pourtant se sont endormis dans la paix de l'Église) c'est à peine si chacun aura assez du témoignage de sa propre conscience; encore bien moins pourra-t-il en avoir pour soi et pour son voisin!*

Aussi ajoutent-elles par manière de réprimande : Allez plutôt chez les marchands, et en achetez pour vous. *Ces marchands d'huile, ce sont les flatteurs, qui, en échange de la moindre faveur, vous offrent comme une huile, la splendeur de la gloire, avec leurs vaines louanges; de cette huile dont le psalmiste a dit :* Mais l'huile du pécheur n'engraissera point ma tête [13]. *Notre « principal » à nous* [14], *c'est la tête; aussi donne-t-on le nom de tête à cet esprit qui gouverne notre corps. Or l'huile du pécheur engraisse la tête, lorsque la parole du flatteur s'en vient caresser l'esprit. Mais* pendant qu'elles allaient en acheter, l'Époux vint. *C'est-à-dire qu'au moment où elles sollicitent*

12. I Thess., 5, 1.
13. Ps. 140, 5.
14. *Spiritus principalis.* Ps. 50, 14, c'est l'ἡγεμονικόν, la raison directrice et animatrice.

des autres un témoignage sur leur propre vie, le juge arrive, qui n'est pas témoin des œuvres seulement, mais des cœurs. Et celles qui étaient prêtes entrèrent avec lui aux noces, et on ferma la porte. *Oh! si l'on pouvait, sur le palais du cœur, savourer l'enchantement de ce qui est dit :* L'Époux vint; *toute l'ineffable douceur de ce :* Elles entrèrent avec lui aux noces. *Toute l'amertume aussi du :* Et l'on ferma la porte.

Il vient donc, celui qui, à sa venue, ébranle les éléments, à la vue de qui le ciel et la terre tremblent de concert. C'est pourquoi le prophète dit aussi : Encore un coup et je bougerai non seulement la terre, mais le ciel même [15]. *Celui à l'examen de qui on fait comparaître tout le genre humain. Celui au service de qui anges, archanges, trônes, prncipautés et dominations vont s'employer pour le châtiment des méchants et la récompense des bons. Songez, frères bien-aimés, quand rien ne pourra plus servir de remède à la peine; songez quelle sera la confusion de celui dont le crime le fera rougir devant tous les anges et les hommes réunis; songez quelle épouvante de voir en sa colère, celui qu'en sa sérénité même, l'esprit humain ne peut appréhender! C'est bien là le jour que le prophète aperçut lorsqu'il dit :* Jour de colère que ce jour-là, jour de tribulation et d'angoisse, jour de calamité et de misère, jour de ténèbres et d'obscurité, jour de nuée et de tempête, jour de trompette, jour d'alarme [16]. *Réfléchissez donc, frères bien-aimés, à l'amertume indicible que le prophète voit s'étaler en ce jour du dernier jugement sur les cœurs des réprouvés, puisque, en dépit de toutes ces locutions, il lui est encore impossible de le décrire.*

Mais que sera la grande allégresse des élus, qui auront mérité de jouir de la contemplation de cet époux à l'aspect de qui tous les éléments se montreront plongés dans une respectueuse frayeur, et ensemble, d'entrer aux noces avec lui? Ils jouissent et se réjouissent des noces de l'Époux, eux qui sont également son épouse, puisque dans cette chambre royale de l'éternité, Dieu lui-même se doit unir à notre vision et, pour l'éternité, jamais plus notre vision ne pourra être arrachée aux embrassements de son amour. Alors la porte du Royaume céleste, qui s'ouvre actuellement tous les jours aux pénitents, sera fermée aux « pleurnichards ». Alors aussi il y en aura du repentir, mais repentir absolument stérile et qui ne trouvera plus de pardon, pour avoir délibérément perdu un temps actuellement si propice au pardon. C'est ce qui fait dire à saint Paul : Voici le temps favorable,

15. Ag., 2, 4.
16. Sph., 1, 15.

voici maintenant les jours de salut[17]. *Et au prophète :* Cherchez le Seigneur, pendant qu'il se peut encore trouver, invoquez-le tant qu'il est proche[18]. *Et voici que le Seigneur n'écoute plus les appels de ces vierges folles, parce que, la porte du ciel une fois refermée*[19], *celui qui en exauçant eût pu être à présent tout proche, désormais ne l'est plus. Car l'Évangile ajoute :* Enfin les autres vierges se présentèrent elles aussi, et lui dirent : « Seigneur, Seigneur, ouvrez-nous. » Mais il leur répondit : « En vérité je vous le dis, je ne sais qui vous êtes. » *Il ne peut plus à ce moment-là mériter d'obtenir de Dieu ce qu'il demande, celui qui, ici-bas, n'a pas voulu tenir compte de ce qui lui était commandé; et qui, pour avoir perdu le temps auquel il eût pu faire pénitence, s'en vient maintenant bien en vain, frapper et supplier à la porte du céleste Royaume.*

D'où vient que Dieu leur déclare par la bouche de Salomon : Je vous ai appelés et vous avez refusé de me suivre; je vous ai tendu la main, et personne ne s'en est soucié; vous avez méprisé toute mon industrie et négligé mes remontrances ! Et moi aussi je rirai de votre perte, j'insulterai à votre mort, lorsque se produira l'événement si redouté, quand la calamité fondra sur vous à l'improviste, et que la mort comme une tempête vous surprendra, quand viendront sur vous la détresse et l'angoisse. Alors ils crieront vers moi, et je ne les écouterai pas, ils se lèveront dès le matin, et ne me trouveront plus[20].

Les voilà qui crient pour se faire ouvrir, et pressées par un si cuisant échec, invoquent en gémissant le nom du Seigneur : « Seigneur, crient-elles, Seigneur, ouvrez-nous ! » Elles ont beau supplier, on les ignore. Le Seigneur les « laisse tomber », ce sont des inconnus pour lui, ceux qu'il ne peut actuellement revendiquer pour siens, par le mérite de leur vie. Et voici, très à propos cette exhortation générale aux disciples : Veillez donc, puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure !

Après le péché, Dieu agrée la pénitence, et si chacun savait à quel moment il va quitter ce siècle, il pourrait s'arranger pour consacrer un temps aux plaisirs, et un autre à la pénitence. Mais, celui qui s'est engagé à donner le pardon au pénitent, ne s'est pas engagé à lui

17. 2 Cor., 6, 2.

18. Is., 55, 7.

19. *Janua Regni, janua Coeli*; audace de la tradition chrétienne médiévale : en faisant de Notre Dame la porte du ciel, le pécheur est quasiment sûr d'entrer. Pour venir à lui, le Seigneur n'a-t-il pas franchi cette porte fermée ? *Januis clausis.* Mais il y a pécheur et pécheur.

20. Pr., 1, 24.

assurer même le lendemain. Craignons donc toujours le dernier jour, puisque nous ne pouvons pas le prévoir.

Voici que ce jour même, oui, ce jour où je vous parle, nous l'avons reçu comme une trêve pour opérer notre conversion; et pourtant nous nous refusons à pleurer le mal que nous avons commis. Et non seulement nous ne déplorons pas nos fautes, mais nous y ajoutons sans cesse une nouvelle matière à repentir. A présent, qu'une maladie nous empoigne, et que les symptômes en soient pour nous l'indice d'une mort prochaine, nous sollicitons bien vite, pour pleurer nos péchés, un surcroît de vie, nous réclamons ces « prolongations » avec une chaleur étonnante, un désir extraordinaire, pendant que, actuellement, nous les avons, sans en faire le moindre cas.

L'histoire que je m'en vais vous raconter pourra, si votre charité[21] *veut bien l'écouter, vous être, en raison du personnage dont il va être question, sérieusement instructive.*

Il s'agit d'un noble de la province de Valérie, qui s'appelait Chrysoar, et que les paysans dans leur parler rustique appelaient Chrysère. C'était un homme fort bien doué, mais aussi riche de vices que de biens. Il était tout enflé d'orgueil, esclave des voluptés de la chair, et quand il s'agissait d'acquérir du bien, brûlé des ardeurs de l'avarice. Lorsque enfin le Seigneur eut décidé de mettre un terme à tant d'excès, selon que nous l'a rapporté un homme de Dieu de sa propre parenté, encore actuellement vivant, notre héros tomba brusquement malade. Parvenu à l'extrémité, alors qu'il était sur le point de quitter son corps, les yeux grands ouverts, il vit d'épouvantables esprits tout noirs qui se tenaient devant lui et lui adressaient les plus violentes menaces de l'entraîner dans l'enfer. Il se mit à trembler, à pâlir, et tout couvert de sueur, à réclamer un répit à grands cris, appelant son fils Maxime, que j'ai connu moine, au temps où je l'étais moi-même : « Maxime, viens vite, moi qui ne t'ai jamais fait le moindre mal, reçois-moi en ta foi[22] *». Et Maxime, d'accourir, en proie au plus grand trouble, tandis que la famille en larmes jetait partout de grands cris. Personne ne pouvait voir les esprits malins, dont il essuyait de si cruels assauts, mais on les sentait, pour ainsi dire, présents, rien qu'à*

21. Votre charité = vous. Expression paulinienne consacrant la simplicité, la douceur de liens fraternels basés sur l'état de grâce, si nouveau pour beaucoup. *Ut caritas vestra abundet in scientia*, Phil.

22. Expressions obscure, si on la prend à la lettre, puisque par hypothèse il s'agit d'un chrétien. Sans doute fait-elle allusion à des suffrages particuliers destinés à soulager le moribond ? à des bonnes œuvres accomplies en son nom ?

voir le trouble, la pâleur et les tremblements de celui que déjà ils emportaient. La terreur que lui causait leur épouvantable aspect, le faisait se rouler, de côté et d'autre, sur sa couche. Étendu sur le côté gauche, il ne pouvait supporter leur vue; se tournait-il vers la muraille, ils y étaient. Se voyant enfin si étroitement serré de toutes parts, qu'il désespérait de pouvoir leur échapper, il se mit à jeter de grands cris, disant : « Trêve, au moins jusqu'au matin, trêve au moins jusqu'au matin. » Mais au milieu même de ces clameurs, il fut arraché à sa demeure corporelle.

De ceci il ressort avec évidence, que c'est pour nous et non pour lui-même, qu'il eut cette vision; afin que ce spectacle dont il fut gratifié servît à notre bien. Nous que la longanimité de Dieu attend avec une si grande patience. Car à quoi lui a-t-il servi de voir avant sa mort ces esprits épouvantables, et de réclamer un répit qui ne lui fut point accordé ?

Quant à nous, frères bien-aimés, réfléchissons sérieusement à tout ceci, de crainte que pour nous aussi, le temps ne s'écoule en pure perte, que nous ne nous mettions en peine de bien vivre au moment où nous serons contraints de quitter notre corps.

Souvenez-vous de ce que dit la Vérité : Priez que votre départ n'ait pas lieu en hiver, ni le jour du Sabbat[23]. *Le précepte de la Loi, en effet, ne permet pas d'aller très loin le jour du Sabbat; et l'hiver est un « fameux handicap » à la marche, quand le froid engourdit et paralyse les pas. Il dit encore :* Priez que votre départ précipité n'ait lieu ni en hiver ni un jour de Sabbat, *comme s'il disait : « Prenez garde de ne point chercher à fuir vos péchés, au moment où vous ne pourrez déjà plus marcher. C'est maintenant, quand vous le pouvez, qu'il faut vous en soucier; cette heure de votre mort, il la faut sans cesse avoir devant les yeux*[24], *avec cet avertissement du Sauveur qui nous dit :* Veillez donc; puisque vous ne savez ni le jour ni l'heure.

23. Mt., 24, 20.

24. Saint Benoît, Reg., 4, 47 : « Avoir chaque jour la mort présente devant les yeux. » On a reconnu, au passage, d'autres sentences empruntées à la Règle, comme au sermon cité de saint Augustin : les marchands d'huile, en particulier.

FRANÇOIS-XAVIER ET SES FRÈRES*

Les épreuves et les travaux de François Xavier sont connus; son cœur ne l'est guère. La piété stylise la figure des saints. François de Sales détient le privilège des amitiés, Xavier est le spécialiste des randonnées missionnaires; mais le Docteur de Genève fut un missionnaire, et sous le froc du capitaine de Dieu battait un cœur ardent et tendre. Il est possible d'ausculter à travers l'existence pittoresque de François l'amour qui seul l'explique. Ces pages voudraient plus précisément manifester le milieu nourricier qui entretient l'apôtre et dont la présence rayonne par delà les mers. L'adulte connaît en lui, même s'il les tient cachées, des racines qui plongent toujours dans la terre maternelle de son enfance.

L'apôtre, lui non plus, n'est pas un solitaire qui va de par le monde en faisant du bien : il n'agit pas isolément, mais, comme Jésus en Israël, il s'enracine dans l'Église qui proclame la bonne Nouvelle et, plus particulièrement, dans une communauté qui poursuit un même idéal. Si chaque apôtre laisse les chrétiens ignorer ce besoin de fraternité qu'il éprouve, c'est par nécessité de se donner à eux sans détourner leur attention du Christ qu'il représente. Cette profondeur humaine de l'homme de Dieu peut être méconnue, mais elle existe; ces hommes ont une vie affective

* Ces pages sont extraites d'un livre à paraître prochainement sous le titre *Saint François Xavier. Itinéraire mystique de l'apôtre.*

comme les autres; elle est même nécessaire : l'apôtre serait-il sensible aux peines si lui-même n'était pas contraint par sa propre misère à se faire aider ? La communauté n'est pas un luxe : il la faut pour l'équilibre humain de l'apôtre qui n'est ni un dompteur ni un dictateur d'âmes, mais un père. Il a dû un jour, lui aussi, se sentir aimé : comment aimerait-il pour de bon (ô Scobie, plein de pitié, mais sans amour!) si jamais il n'avait expérimenté comme un don cet amour qu'il doit prodiguer ? Certes au cœur de sa vie palpite l'amour d'un Dieu qui s'est penché vers sa détresse en se faisant homme et en mourant sur la croix, mystère insondable de la Passion qui donne à l'âme la joie de se savoir aimée de Dieu; mais les fruits de son apostolat ne seront ordinairement savoureux que si l'amour qui les offre a lui-même fleuri dans le terroir d'une communauté.

Un cœur tendre.

Dans le cas de François, le tempérament de base sur lequel le Seigneur allait édifier l'apôtre était merveilleusement riche : un passionné, mais un homme affectueux. D'une tendresse qui n'aura rien de la faiblesse : jamais elle ne sacrifiera instinctivement les droits de la vérité aux exigences de la charité. Quelques traits permettront au lecteur de ne pas abâtardir un amour si tendre. François est un intransigeant : il est désolé de déclarer aux Japonais convertis que leurs parents païens sont en enfer, mais il ne compose point. Il est navré de chasser de la Compagnie tel ou tel de ceux qui désiraient y lutter avec joie pour Dieu. On ne badine pas avec l'obéissance. L'amour vrai suppose toujours la communion de pensée et d'intention.

Mais quand celle-ci existe, alors quelles effusions! Quelques lettres manifestent l'énergique affection familiale de Xavier. Ainsi celle qu'il écrit à son frère : il s'y montre heureux de reconnaître son affection à l'inquiétude qu'ont suscitée en lui les on-dit sur sa vie parisienne et désireux d'y répondre en promettant une vindicte digne des Basques :

> Mon plus sensible ennui, à cette occasion, fut de soupeser la peine profonde que vous avez ressentie à cause des racontars

émanant d'hommes méchants et pervers : j'ai un vif désir d'identifier ces gens, afin de leur faire payer ce qu'ils méritent. Et comme ici ils se font tous mes amis, il m'est difficile de savoir qui ils sont; mais Dieu sait la peine que j'endure à différer le paiement de la peine qu'ils méritent. Ma seule consolation, c'est que remettre n'est pas omettre (*quod differtur non aufertur*) [1].

Ce n'est pas seulement sous l'aspect du point d'honneur que se montre l'affection de François : il sait aussi dire sa reconnaissance, par exemple envers son cousin, l'illustre juriste navarrais, et discerner l'amour et la bienveillance à son égard :

L'amour si vif que vous me montrez dans vos lettres me fait une obligation de vous obéir sur ce point.

Et il ajoute délicatement une notation où la suite de sa correspondance permet de ne pas voir une simple formule de politesse :

Pour moi, je tais l'amour qui me lie à vous : le Seigneur sait, lui qui seul sonde les profondeurs de nos êtres, combien vous m'êtes intime !

Si l'on peut balbutier l'amour dont on est l'objet, comment exprimer celui que l'on ressent ? En se convertissant, François, fidèle à l'Esprit, n'a pas tué en lui l'homme créé par Dieu, il n'a pas détruit les délicatesses de son cœur. L'anecdote qu'il rapporte à Ignace montre un homme non seulement sensible, mais conscient de cette sensibilité :

Le jour de mon arrivée à Lisbonne, j'y trouvai Maître Simon qui s'attendait pour ce jour-là à la fièvre quarte; mais tel fut le plaisir qu'il ressentit de mon arrivée, et tel fut le mien en même temps, que nos deux plaisirs réunis eurent cet effet de chasser la fièvre quarte, de sorte que ni ce jour-là ni quelque autre jour depuis un mois elle ne l'a plus saisi ! Il est bien portant et fait beaucoup de fruit (23 juillet 1540).

L'heureux bénéficiaire n'y a point pris garde : il n'en souffle

1. Le passage final fut soigneusement expurgé de tous les manuscrits, sauf deux : on conçoit difficilement un saint aussi énergique dans son amour.

mot dans une lettre qui pourtant fut rédigée juste au moment de l'arrivée de François; mais celui-ci a conservé fraîche en son cœur cette fleur de l'amitié.

Quand il sera au loin, quelle joie de retrouver, vers la fin de 1547, plus de six ans après son départ de Lisbonne, les trois premiers Jésuites envoyés du Portugal : « Nous passâmes, dit-il, un long mois ensemble. » Ces revoirs seront rares et brefs. Aussi François avait pris un moyen court : au jour de sa mort on trouvera dans un petit sachet qu'il portait au cou, auprès d'une relique de saint Thomas, l'apôtre des Indes, la formule de sa profession et la signature d'Ignace, découpée d'une de ses lettres. Non content d'agir ainsi, il a besoin d'en faire part à ses compagnons alors qu'il éprouve pour la première fois une solitude absolue :

> Afin de ne jamais vous oublier, afin de garder de vous un souvenir continuel et spécial, pour ma grande consolation, sachez, ô mes Frères bien-aimés, que des lettres que vous m'avez adressées j'ai détaché vos noms écrits de vos propres mains, et je les ai réunis aux vœux de ma profession. Pour la consolation que j'en éprouve, je les porte sans cesse sur moi... Et puisque nous nous reverrons dans l'autre vie plus à loisir que dans celle-ci, je n'en dis pas davantage.
>
> D'Amboine, le 10 mai 1546. Votre très petit frère et fils, François.

Réflexe de pensionnaire esseulé ? Un homme parfait, détaché du sensible, n'eût-il pas dû jeter ces médaillons au feu ? Ne jugeons pas en puritains : il est des gestes que l'homme ne doit pas faire de lui-même, mais attendre qu'ils lui soient imposés par le Seigneur. Suivons le chemin de Dieu.

François eût certes aimé demeurer auprès de ses amis de jeunesse. Sur l'injonction du Seigneur, il les quitte. Mais il ne les oublie pas et ne veut pas en être oublié grâce à une correspondance fréquente. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi ? Ignace, pour faire face à la dispersion nécessaire, avait engagé ses compagnons à raconter par lettre leurs expériences : il maintient sur quelques milliers de pages le contact avec ses fils. François transmet fidèlement ce conseil à ses collaborateurs; sans cesse revient

sous sa plume la consigne d'écrire par le menu les conditions de leur existence, les difficultés et les succès rencontrés.

> Vous m'écrirez tout, bien au long sur deux ou trois feuilles de papier. Tout les Pères et Frères m'écriront, et chacun pour soi, comment ils se portent et quelles sont leurs consolations. Vous leur direz de le faire très longuement... Qu'un garçon m'écrive très au long, au nom de tous les écoliers du pays, pour me dire s'ils se montrent contents et tranquilles et comment ils servent Dieu Notre-Seigneur.

Si vous êtes trop occupé, dit-il ailleurs, faites-moi écrire par un autre; tâchez d'avoir une écriture lisible, précise-t-il à l'incorrigible Barzée, et si lui-même écrit mal, il s'en excuse et se console à la pensée qu'on pourra en suspendre la lecture à volonté; en revanche, il se réjouit à la pensée que, retranscrite en plusieurs exemplaires, sa lettre se multipliera : prélude à la polycopie!

C'est surtout pour son propre compte que François met en pratique la recommandation de son Père Ignace. Il détaille dès le début de son apostolat aux Indes un plan fort satisfaisant : les lettres, « énigmes » destinées à remplacer le « face à face », rempliront son cœur de consolation et éclaireront son esprit sur la conduite à tenir. Il maintient ainsi humblement une étroite dépendance à l'égard de la communauté voulue par Dieu. Les distances sont supprimées, les cœurs consolés, et entre temps, à défaut de ce contact sensible, l'Église invisible sera toujours présente. L'homme ne pouvait voir plus loin; le Seigneur va intervenir, non pour détruire mais pour parfaire. Il faut s'attacher, il faut aimer et garder les signatures sur son cœur, mais cet amour doit être purifié encore. Peu à peu les deux motifs qu'apportait l'homme vont être transformés : François au cœur tendre va passer, sous l'action purifiante de Dieu, du contact sensible et imaginatif à la présence mystique non moins réelle — et le reste sera donné par surcroît.

Présence mystique de la communauté.

Il supplie d'abord ses Frères de l'éclairer sur la conduite qu'il doit tenir. Prière naïve : ses correspondants ignorent absolument tout des régions où il se rend. Même s'il en pressent la vanité, il la redit : il ne se résigne pas aisément à abandonner une dépendance. Là où tant d'autres gambaderaient de joie dans la perspective d'être libres, il voit une perte.

> Tout en admettant que l'expérience nous enseignera en tout ou en partie quelle conduite tenir, nous espérons en Dieu Notre-Seigneur qu'il plaira à sa Divine Majesté de nous faire connaître par votre intermédiaire tout le reste, sur la manière dont nous devons le servir, comme il l'a fait jusqu'à présent.

Pourquoi ce besoin de conseils? Pas simplement pour s'enrichir d'une autre expérience humaine, mais par sens de sa situation providentielle dans une communauté :

> Nous craignons ce qui se fait d'habitude et arrive à un grand nombre, à savoir que, soit à cause de leur insouciance, soit à cause de leur refus de demander et de recevoir d'autrui, Dieu Notre-Seigneur a coutume de leur refuser beaucoup de choses qu'il leur accorderait si, humiliant notre entendement, nous demandions aide et conseil en ce que nous avons à faire, principalement aux personnes par le moyen desquelles il a plu à sa Divine Majesté de nous faire comprendre en quoi elle désire se servir de nous... Nous désirons tant que la volonté du Christ Notre-Seigneur nous soit manifestée par vous! (18 mars 1541.)

Expression profonde d'humilité, certes! mais plus encore certitude que le Seigneur n'est présent que par la médiation de la communauté : recevoir des conseils est une « passivité » à l'égard des frères et du Seigneur. François a peur de se trouver seul, il veut dépendre : l'apôtre doit faire humainement tout son possible pour garder le contact avec la communauté.

Mais cette base assurée, le Seigneur veut être seul guide : François comprend vite qu'il ne peut compter sur quelque con-

seil venant d'Europe : en dix années de séjour, il recevra de Rome cinq courriers en tout et pour tout, et du Portugal deux de plus. Comment aurait-il pu maintenir serrés les liens de l'obéissance ? il doit renoncer à obtenir quelque secours — ne disons pas humain, mais seulement visible — de cette communauté à laquelle pourtant il est si sensiblement lié. Au delà de l'obéissance, il faut partir dans le désert où seul souffle l'Esprit. Et l'Esprit soufflera si net que les historiens sont unanimes à reconnaître dans l'existence de François une étroite parenté avec les pensées et les vues d'Ignace : François, parti au loin avant l'existence officielle de la Compagnie, ne connaîtra jamais les Constitutions, qui pourtant seront vivantes en lui.

Vaincu par le Seigneur et devant renoncer à l'enrichissement que lui apportaient les lettres et les conseils, François tiendra-t-il sur un autre point ? La correspondance est un substitut de la présence corporelle : en cette vie on ne peut se revoir que par lettres puisque la vision face à face est réservée à l'autre avec force embrassements. François est, dès son départ de Lisbonne, convaincu qu'il ne reverra plus ses frères : Rome est si loin et la moisson des Indes si abondante, inutile de chercher ailleurs. Aussi « quand vous nous écrirez, parlez de tous *nominatim*, puisque cela ne se fera qu'une fois par an, et faites votre lettre très longue, que nous ayons à lire pendant huit jours! et nous ferons de même » dit-il à Le Jay et à Laynez au moment de partir; une autre fois il en demande pour trois jours à lire. Quelle joie à la réception d'un courrier de Rome ou du Portugal :

> Mes récréations dans ce pays, précise-t-il, sont de me ressouvenir très fréquemment de vous, mes Frères bien-aimés, et du temps où, par la miséricorde de Dieu Notre-Seigneur, je vous connus et m'entretins avec vous, reconnaissant dans l'intime de mon âme combien, par ma faute, j'ai perdu de ce temps où nous vivions ensemble, car je n'ai point fait mon profit des nombreuses connaissances que Dieu Notre-Seigneur vous a communiquées de lui-même (15 janvier 1544).

L'imagination de François flambe à la lecture de ces lettres : ses frères sont là, chaudement groupés autour de lui, évoquant les souvenirs du temps passé. A cette lumière, on comprend

mieux l'ardeur qui transparaît dans de petits mots griffonnés à la hâte, au milieu des chrétiens persécutés, pour maintenir le contact avec son aide, Mansilhas. Variété d'expression, aucune formule conventionnelle qui maintienne François dans un cadre : son cœur déborde.

Cette exultation fraternelle retentit jusqu'à la fin de sa vie à la lecture des lettres reçues. Ainsi la joie de se savoir aimé d'Ignace :

> Mon véritable Père. Je reçus une lettre de Votre Sainte Charité à Malacca comme je revenais du Japon (la première depuis plus de quatre années ! mais François ne le dit pas). En apprenant des nouvelles d'une santé et d'une vie aussi chères, Dieu Notre-Seigneur sait combien mon âme fut consolée. Entre autres saintes et consolantes paroles que contenait en si grand nombre cette lettre, je lus ces dernières : « Tout vôtre, sans pouvoir jamais vous oublier ! Ignatio »; ces paroles, je les lus avec des larmes, avec des larmes je les écris. Tout rempli des souvenirs d'autrefois, je pensai au grand amour que Votre Charité eut toujours et a encore pour moi, et comment Dieu Notre-Seigneur m'a délivré au Japon d'innombrables épreuves et dangers par l'intercession de ses saintes prières (29 janvier 1552).

Pourra-t-on s'étonner de l'entendre dire une autre fois qu'il a lu à genoux la lettre de son Père Ignace ? Seuls jansénistes ou ignorants y trouveront de l'ostentation : c'est méconnaître son cœur.

Ces lettres ramènent souvent l'évocation des « souvenirs d'autrefois », l'affirmation d'une évasion par l'imagination hors des Indes :

> Vos lettres, écrit-il, me donnèrent et me donnent encore tant de consolation ! je les lis si souvent qu'il me semble être là-bas près de vous, ou que vous, mes bien-aimés Frères, vous êtes ici où je suis, sinon corporellement, du moins en esprit (10 novembre 1545).

Présents en esprit : il ne faut pas que cette expression donne le change. François vibre toujours lorsque la consolation devient sensible, mais ce n'est pas une compensation à sa solitude : c'est l'efflorescence d'une présence toute mystique... De fait, une rup-

ture s'est produite. Comme il avait dû renoncer à demander conseil auprès de ses frères par suite de l'impossibilité d'une sérieuse et régulière correspondance, il a dû également renoncer à la consolation des « énigmes » à travers lesquelles il voyait ses frères.

Il est maintenant un homme mûr dans les voies de Dieu : jadis il lui fallait un appui sensible, un milieu qui le réchauffât et lui apprît à vivre affectivement en état d'accueil. Le Seigneur a jugé qu'il n'en avait plus besoin. Il lui ôte la possibilité de dépendre par l'amour reçu de ses frères, car il ne risque plus de prendre consistance en soi-même. Deux lettres témoignent clairement de cette évolution dans le besoin du contact affectif : il écrit à son grand ami Simon Rodriguès, le 27 janvier 1545 :

> Dieu sait comme il est vrai que je désirerais vous voir pour ma plus grande consolation : vous devez à votre vertu et aux dons que Dieu vous a faits de m'inspirer un tel désir de vous revoir; et si ce désir pouvait se réaliser, à supposer que le service de Dieu soit plus grand ou égal si vous venez ici, Dieu sait la joie que j'aurais à vous voir et à vous servir !

Sept ans plus tard :

> Sachez avec certitude, mon Frère Simon, que je vous tiens imprimé dans mon âme; et parce que je vous vois continuellement en esprit, la vue corporelle dont j'ai tellement désiré vous voir (allusion évidente à la lettre précédente) ne me donne plus tant de souci qu'autrefois, et cela parce que je vous vois toujours présent en mon âme (27 mars 1552).

Au cours de ces années, — sans qu'on puisse préciser la date, il faut toutefois reconnaître une évolution intérieure, — le Seigneur lui a donné une grâce extraordinaire : à ce cœur qui avait renoncé au contact sensible avec ses frères est conféré un don analogue à la présence continuelle de Dieu, celui de la présence de la communauté. Nous possédons heureusement un texte formel du saint, datant du jour où il désirait tant revoir Rodriguès :

> Dieu Notre-Seigneur sait combien plus consolée serait mon âme en vous voyant qu'en vous écrivant ces lettres si incertaines,

vu la grande distance qu'il y a de ces pays à Rome. Mais puisque Dieu Notre-Seigneur nous tient séparés dans des régions si éloignées, telle est la conformité d'amour et d'esprit où nous nous trouvons que la distance matérielle ne cause, si je ne me trompe, ni froideur ni oubli chez ceux qui s'aiment dans le Seigneur : car toujours pour ainsi dire nous nous voyons, me semble-t-il, bien que nous ne nous entretenions pas familièrement comme nous avions coutume de le faire.

Que de correctifs apportés par François ! Il fait part d'une expérience personnelle qu'il n'ose généraliser. Puis il se risque à une analyse, chose plutôt rare dans ses lettres si spontanées :

La mémoire intense des connaissances passées, quand elles sont fondées dans le Christ, a cette efficace qu'elle supplée presque aux effets des connaissances intuitives. Cette présence en esprit si continuelle que je garde de tous ceux de la Compagnie est plus vôtre que mienne, car vos sacrifices continuels et d'agréable odeur et les prières que vous faites sans cesse pour moi, pauvre pécheur, voilà ce qui produit en moi un tel souvenir. En sorte que c'est vous, mes très chers Frères dans le Christ, qui imprimez en mon âme cette mémoire continuelle de vous-mêmes : et si celle que vous produisez en moi est grande, je confesse que celle que vous gardez de moi est plus grande encore.

Nulle rhétorique ici, mais un effort laborieux pour exprimer une expérience spirituelle de la présence communautaire : François s'y sent passif à l'égard de ses frères, il ne discerne aucune part qu'il puisse s'attribuer en cet état. Le souvenir existait, naturel, mais le fait de sa permanence dépasse son désir ou ses forces. Ils sont présents à lui, et constamment. Or cela, François ne l'a expérimenté qu'au jour où il a reconnu et accepté la séparation corporelle définitive.

Écrivant du Japon aux Pères de Goa, il exprimera d'une autre façon cette co-présence en des termes très nets :

Je finis donc sans pouvoir venir à bout de décrire le grand amour que j'ai pour tous en général et en particulier. Et si les cœurs de ceux qui s'aiment dans le Christ pouvaient être vus

en cette présente vie, je crois, mes Frères très chers, que dans le mien vous vous verriez très clairement; et si vous ne vous y reconnaissiez pas en vous y cherchant, ce serait parce que je vous tiens en si grande estime et que vous, dans votre humilité, vous vous tenez dans un tel mépris que votre vertu même vous empêcherait de vous y voir et de vous y reconnaître; mais ce ne serait pas parce que vos images ne seraient pas imprimées dans mon âme et dans mon cœur (5 novembre 1549).

Il disait aussi au P. Paul, supérieur de Goa, le même jour :

Si vous avez souvenir de moi autant que je l'ai de vous sans cesse, c'est continuellement que nous nous verrons en esprit, ne ressentant quasi en rien l'absence corporelle.

De pareilles expressions ne peuvent relever de la sentimentalité : peu à peu le besoin éprouvé d'une présence que des lettres rendraient un peu sensible a été comblé merveilleusement par le Consolateur divin : la présence toute spirituelle est plus réelle encore que jadis.

La Compagnie de Jésus.

Si profonde que soit cette expérience mystique, elle pourrait être mal interprétée. De quelle nature est cette communauté présente au cœur de l'apôtre ? Plus qu'une équipe de camarades unis pour un même but, c'est une fraternité réelle et davantage encore. En parlant de l'Église, les prédicateurs disent volontiers « Corps mystique » : ce langage elliptique risque d'induire en erreur quand il omet de rappeler que ce corps n'existe que dans la mesure où il est celui du Christ. Sinon il évoque seulement une société organisée et intimement unie. Corps mystique, si l'on veut — corps du Christ en tout cas. Il en est de même pour toute congrégation religieuse qui, à la longue, risque d'oublier qu'elle n'est pas une simple société de bienfaisance ou d'apostolat.

François vécut avec Ignace les origines de la Compagnie : quelques compagnons, de « pauvres prêtres », des apôtres dévoués

à la cause du Christ vont offrir leurs services au Vicaire du Christ sur terre. En chemin, Dieu éclaire Ignace : la communauté qu'ils forment sera la Compagnie de son Fils, Jésus. Fondée par Ignace, la Compagnie de Jésus n'est pas la Compagnie d'Ignace : seul, Jésus lui donne cohésion. Au centre de la fraternité, présente au cœur du solitaire François, bat le cœur du Christ Jésus.

Seule cette pulsation secrète entretient et maintient la communauté. François garantit l'authenticité de son expérience en manifestant une intelligence vive de ce mystère. Il pare à la tentation de dresser la Compagnie à côté de l'Église en la situant par sa foi dans l'Église; il empêche qu'elle se durcisse en société anonyme par la place hors de pair qu'il donne à l'amour.

Par sa foi, François ne sépare jamais la Compagnie de l'Église. Elle n'a pris réellement naissance qu'au jour de sa reconnaissance par le Vicaire du Christ sur terre :

> Parmi les nombreuses faveurs que Dieu Notre-Seigneur m'a faites en cette vie et qu'il me fait encore tous les jours, il en est une qui surpasse les autres : vivant, j'ai vu ce que j'ai tellement désiré de voir, c'est-à-dire la confirmation de notre règle et de notre genre de vie. Grâces en soient rendues à jamais à Dieu Notre-Seigneur, puisqu'il a jugé bon de manifester publiquement ce qu'il avait secrètement donné à connaître au seul Ignace, son serviteur et notre Père (15 janvier 1544).

Pour François comme pour Ignace, la communauté des « Pères du Nom de Jésus » doit être aimée dans notre sainte Mère l'Église, elle « dont vous êtes les membres vivants », écrit-il aux Pères d'Europe en 1542, elle à qui il se confie dans les tempêtes et plus spécialement au moment de s'embarquer vers le Japon « en compagnie des démons » sur le bateau d'un pirate chinois. Un texte caractéristique montre clairement que pour François l'expérience mystique de ses frères présents n'est en définitive qu'une expérience de la communion des saints. Nous le citons assez longuement à cause de sa portée. L'apôtre vient de rentrer de sa première expédition au loin dans les îles Moluques :

> Au plus fort de la tempête, je me recommandai à Dieu Notre-Seigneur, commençant d'abord par prendre pour protecteurs sur terre tous ceux de la bénie Compagnie de Jésus, avec tous ceux

qui lui sont dévoués. Soutenu par cette aide et faveur, je me confiai tout entier aux très dévotes prières de l'Épouse de Jésus-Christ, notre sainte Mère l'Église, qui, en présence de son Époux Jésus-Christ, ne cesse d'être entendue au ciel tout en étant sur terre. Je ne me lassais pas de prendre pour défenseurs tous les saints dans leur gloire du paradis, commençant d'abord par ceux qui, pendant cette vie, furent de la sainte Compagnie de Jésus, prenant en premier lieu pour protecteur la bienheureuse âme du Père Favre[2] et de tous les autres qui furent de la Compagnie durant leur vie. Jamais je ne saurais exprimer les consolations que je reçois quand, par l'intercession de ceux de la Compagnie, aussi bien de ceux qui sont encore en vie que de ceux qui règnent dans le ciel, je me recommande à Dieu Notre-Seigneur.

Au milieu d'un tel péril, je me confiai à tous les anges, suivant l'ordre des neuf chœurs, et en même temps à tous les patriarches, prophètes, apôtres, évangélistes, martyrs, confesseurs, vierges, à tous les saints du ciel, et pour l'assurance de pouvoir obtenir le pardon de mes péchés infinis, je pris pour protectrice la glorieuse Vierge Notre-Dame : car au ciel où elle se trouve, tout ce qu'elle demande à Dieu Notre-Seigneur, il le lui accorde. Et enfin, après avoir mis toute mon espérance dans les infinis mérites de la mort et de la Passion de Jésus-Christ, notre Rédempteur et Seigneur, grâce à toutes ces aides et protections, je me trouvai aussi consolé au milieu de cette tempête, et je crois même plus consolé que je ne le fus après en avoir été délivré. Qu'un très grand pécheur, dans une telle détresse, trouve des larmes de joie et de consolation, c'est pour moi, lorsque je m'en souviens, un sujet de très grande confusion.

François est tout entier dans cette longue confidence : on y reconnaît sa confiance et surtout son expérience, permanente dans la solitude personnelle, de la présence de l'Église et plus spécialement de ses frères de la Compagnie. D'autres conservaient dans les tempêtes de leur âme la certitude que le Seigneur demeurait caché au fond de leur être ballotté; François, lui, semble ne le réaliser, mais avec une rare intensité, qu'à travers la présence de ses frères, et par sa foi dans l'Église, épouse de Jésus à laquelle la Compagnie est vouée.

2. François avait appris la nouvelle de sa mort en octobre 1547 (*Epist. Xaverii*, I, 393).

Toute communauté, dans la mesure où elle devient un « Ordre », risque de faire écran entre l'individu et l'Église : la foi profonde de François y pare. L'autre danger est d'opprimer le membre de la communauté au nom de la Société. A la tension entre communauté et société correspond la tension entre amour et obéissance. Idéalement les seuls liens de la charité devraient suffire à maintenir cohérents les membres d'une communauté. Concrètement l'obéissance se présentera comme l'expression de l'amour qui unit. A la différence des jeunes gens qui entrent dans un organisme et essaient d'en acquérir l'esprit, François et ses compagnons avaient l'esprit à partir duquel ils ont façonné un corps.

Le mot de Compagnie de Jésus évoque aux yeux de beaucoup de contemporains un Ordre solidement organisé, machine aux rouages bien agencés qui actionne jusqu'à plus de trente mille membres! Administration louée par un Fülop-Miller, obéissance que les communistes eux-mêmes admirent dans la pièce de théâtre *Sur la terre comme au ciel* : mais un corps social dont l'âme demeure voilée ne peut paraître qu'une entreprise d'apostolat. Peut-on même comprendre les *Constitutions* de saint Ignace si l'on n'a pas sous sa conduite vécu les *Exercices spirituels*? Par-dessous la société, vit intensément (au moins en principe) une communauté de pensée et de sentiments sans laquelle il n'est plus de Compagnie de Jésus. Ce qui de nos jours demande un effort de pénétration à travers des apparences plus ou moins éloquentes était une évidence aux origines.

Ainsi François donne la plupart de ses ordres « en vertu de la sainte obéissance », expression très forte, non pour en imposer davantage, mais pour soutenir un amour qui pourrait faillir devant la difficulté. Un « corps » ne peut vivre sans l'union très étroite de ses membres, comme le dit Barzée, le disciple chéri de Xavier.

Mais si l'étroite unité que crée l'obéissance est indispensable lorsque les membres sont dispersés, l'amour doit se manifester d'autant plus fortement. Amour de Jésus-Christ en personne, car, selon une lettre de Polanco, le secrétaire d'Ignace, au Recteur du collège de Goa, lettre que François connut certainement, « il est notre tête et nous lie d'un lien très étroit » (22 novem-

bre 1547). François eut à lutter contre l'esprit de domination qui risque d'envahir le « supérieur » et de détruire l'esprit d'amour sans lequel la communauté ne peut subsister. Le cas d'Antoine Gomès, Recteur fougueux de vingt-six ans, a valu une des plus belles pages de François à l'adresse d'Ignace quand, à son retour des Moluques, il constata un abus de pouvoir :

> Celui que vous enverriez, mon Père, pour prendre la charge du collège de Santa Fé de Goa, des étudiants indigènes et des membres de la Compagnie, doit nécessairement avoir deux qualités, sans parler de toutes les autres nécessaires à qui gouverne et commande : la première (étonnons-nous si nous voulons !) est une grande obéissance pour se faire aimer, d'abord de tous nos supérieurs ecclésiastiques, ensuite des laïcs qui gouvernent le pays, en sorte qu'ils ne remarquent pas d'orgueil en lui, mais plutôt une grande humilité. Je dis cela, ô mon Père, parce que dans ce pays, les gouvernants aussi bien ecclésiastiques que laïcs veulent être parfaitement obéis. Lorsqu'ils voient ou remarquent le contraire, ils sont loin d'être édifiés.
>
> La seconde vertu est qu'il soit affable et doux envers ceux avec qui il doit agir : qu'il évite toute raideur, mais se serve de tous les moyens possibles pour se faire aimer, principalement de ceux auxquels il doit commander, aussi bien indigènes que membres de la Compagnie : de manière qu'ils n'aient pas l'impression que c'est par la rigueur ou la crainte servile qu'il veut se faire obéir. Car alors beaucoup sortiraient de la Compagnie, et bien peu y entreraient, soit des Indiens, soit des autres.
>
> Je vous dis cela, ô Père de mon âme (on sent François ému !), parce qu'ici ceux de la Compagnie ont été peu édifiés de l'ordre donné par N. de saisir et d'envoyer en Portugal, chargés de fers, ceux qui ne lui paraissaient pas édifiants ici.

Ne crions pas trop vite au scandale et rappelons-nous les mœurs de l'époque. Le très doux évêque de Goa ordonne que l'on envoie à Lisbonne des clercs chargés de chaînes. En 1553, Ribadeneira pose encore la question à saint Ignace : la prison ne serait-elle pas un adjuvant à la raison ? ne permettrait-elle pas au délinquant de laisser passer la fureur de la tentation et de guérir ? « Notre Père me répondit : s'il s'agissait de tenir compte seulement de Dieu Notre-Seigneur et non pas des hommes également pour le

même Dieu, j'instituerais aussitôt les prisons dans la Compagnie; mais parce que nous avons affaire à des hommes pour son amour, je juge que pour l'heure cela ne convient pas. » Nous savons par Nadal que si Ignace et Laynez s'opposaient à la peine de la prison, Borgia en était partisan. La réaction de François, lui si intransigeant en matière d'obéissance, est d'autant plus significative. Il poursuit :

> Jusqu'à présent, il m'a semblé qu'il ne fallait retenir personne dans la Compagnie par force, contre son gré, sinon par la force de l'amour et de la charité. Au contraire, ceux qui n'étaient pas faits pour notre Compagnie, je les renvoyais malgré leur désir de n'en pas sortir. Quant à ceux qui me paraissaient aptes à la Compagnie, je les traitais avec amour et charité pour les affermir davantage dans leur vocation, car s'ils supportent tant de fatigues en ce pays, c'est pour servir Dieu Notre-Seigneur.
>
> C'est aussi mon avis que Compagnie de Jésus veut dire Compagnie d'amour et conformité de sentiments, et non de rigueur et de crainte servile. Je parle de la sorte sur ce pays à Votre Charité, afin qu'elle le pourvoie cette année d'un homme à la hauteur de la tâche, qui sache commander sans que l'on remarque en lui l'ambition de vouloir commander ou d'être obéi, mais plutôt le désir d'être commandé (12 janvier 1549).

Passage souvent admiré, qui exprime parfaitement le principe de l'union des membres de la Compagnie telle qu'Ignace le déclara plus tard. Seul l'appel du Christ maintient la Compagnie, seul l'amour rend le gouvernement paternel : sans lui il y a peut-être une société organisée, il n'y a pas de Compagnie de Jésus.

Conclusion.

Le premier et le dernier mot de Dieu, c'est l'amour. Amour créateur, le cœur tendre de François; amour rédempteur, la séparation cruelle; amour sanctificateur, la présence des frères, retrouvée dans l'Église et en Jésus-Christ. Les chemins de Dieu sont toujours les mêmes : il fallait que Dieu prît un corps en Israël, mais il fallut aussi que ce corps mourût sur la croix afin

de libérer l'eau de l'Esprit : sans cet Esprit, les hommes ne seraient pas unis.

Le Seigneur ne tue pas le tempérament qu'il a créé : la sensibilité exquise est une fleur divine. François l'a laissée s'épanouir au grand soleil de Dieu : perdant ses pétales, elle a mûri son fruit. Le cas de François est typique : il révèle à l'état parfait ce que l'apôtre doit être ou devenir, et même ce qu'il est en droit.

L'apôtre doit par vocation être père des âmes : il doit porter autrui, être un appui et ainsi prendre consistance, être ferme, faire centre. Il cesse d'être celui qui reçoit, qui est porté, qui dépend; l'amour rendu par les âmes qu'il soutient ne peut avoir ce rôle; il est un retour à l'amour paternel de l'apôtre. C'est la communauté qui ordinairement aura cette efficacité. Une communauté, ce n'est pas seulement l'amplification de l'œuvre individuelle; ce n'est pas seulement un soutien moral qui fait de l'individu une « ville forte » contre les assauts de l'ennemi : plus profondément c'est l'expérience de la dépendance, de la fragilité, de l'accueil, de la passivité. Expérience élémentaire indispensable, comme pour l'homme celle de sa mère ou, plus tard, celle de l'amour reçu d'un autre cœur. Sans elle, l'apôtre risque fort de se durcir et de durcir son action apostolique en une activité humaine.

Or c'est le Seigneur qui, après avoir établi son apôtre dans ce conditionnement, va peu à peu l'en libérer. Ce ne doit pas être l'œuvre de l'homme : il y aurait évasion de sa communauté. Le Seigneur parachèvera sa création en arrachant l'apôtre à la nouvelle consistance qu'il prenait en s'incorporant à sa communauté. Il le livre à la solitude par la mission ou par la persécution : alors la présence de la communauté, sans avoir rien perdu de sa délicatesse, devient toute spirituelle, et seul règne l'amour.

Xavier Léon-Dufour, S. J.

EDITH STEIN
ET LES DONS DU SAINT-ESPRIT

Il est une vérité théologique communément enseignée dans l'Église : au baptême, les dons du Saint-Esprit sont infusés dans l'âme avec les trois vertus théologales. Il est bien certain que nous ne pouvons pas voir ces dons et ils sont tellement voilés chez beaucoup d'entre nous par les conséquences du péché originel, par tous nos défauts de caractère et autres faiblesses, que nous pouvons tout juste savoir qu'ils y sont. Mais, de temps à autre, Dieu élève et met en évidence une âme dans laquelle ils brillent d'un tel éclat qu'il est impossible de ne pas les reconnaître. Ceci est particulièrement frappant dans le cas d'une personne baptisée à l'âge adulte dont les dons naturels vont alors revêtir une nouvelle splendeur qu'il est impossible de ne pas lier à la réception du grand sacrement. Edith Stein, la grande philosophe, que les dons du Saint-Esprit transformèrent en une merveilleuse contemplative après son baptême, fut de ces personnes; on vit briller en elle non seulement le don de sagesse, mais aussi les dons de conseil et de force qui firent d'elle un des plus grands témoins de la foi de notre époque.

Edith Stein appartenait à une famille juive du monde des affaires établie à Breslau, en Silésie, et ses dons intellectuels hors de pair se révélèrent dès le début de ses études scolaires. Au grand désespoir de sa pieuse mère, sa religion ne signifiait rien pour elle; la philosophie et les droits de la femme étaient ses

seules préoccupations quand elle débuta dans la carrière universitaire. Une nouvelle école de pensée venait tout juste de faire son apparition à l'Université de Goettingen : celle d'Edmond Husserl et sa « phénoménologie ». Cela représentait une nouvelle orientation de la pensée, libérée de l'idéalisme de Kant et Hegel qui, d'une façon ou d'une autre, avait dominé jusqu'alors dans les universités allemandes, en même temps que l'accès à une vue plus objective de l'univers. Avec toute la vigueur de ses vingt et un ans, Edith Stein se jeta dans le nouveau courant de pensée et devint rapidement une des lumières du cercle de Husserl. Ce n'était cependant pas la nouveauté de la méthode phénoménologique qui l'attirait. Elle confessa plus tard qu'elle avait toujours désiré la vérité et que cette soif brûlante était derrière tous ses incessants travaux philosophiques.

Un axiome théologique dit qu'à celui qui fait ce qui en lui est mensonge Dieu refuse sa grâce; Edith Stein travailla durement pour trouver la vérité sur la route des philosophes. Elle inaugurait une brillante carrière comme assistante du fameux maître lorsque elle fit une expérience tout à fait déconcertante. La veuve d'un philosophe de ses amis qui venait d'être tué — c'était au début de la première guerre mondiale — lui avait demandé de venir l'aider à mettre de l'ordre dans ses papiers. Cette tâche épouvanta Edith. Elle avait connu le jeune ménage dans les jours heureux de leur mariage et la perspective de retourner à ce foyer harmonieux pour y trouver une veuve consumée de chagrin lui semblait trop terrible à supporter. Toute sa philosophie ne suffirait pas à y faire face. Mais son sens du devoir prévalut. Elle y alla — et trouva quelque chose de tout à fait différent de ce à quoi elle s'attendait. Car la jeune femme qu'elle avait connue dans ses jours heureux était chrétienne. Elle n'était pas encore catholique, mais, d'origine juive, avait été récemment baptisée en même temps que son mari par un pasteur protestant. Tous deux voulaient devenir chrétiens, mais ne se sentaient pas encore prêts à devenir catholiques. Elle le fut un peu plus tard. Déjà sa foi nouvelle avait été à la hauteur de la croix que le Maître lui avait envoyée et que, par sa grâce, elle portait avec force et amour.

Cette expérience fut un choc pour l'indifférence religieuse

d'Edith. Elle a décrit elle-même, quelques semaines avant sa mort, l'impression indélébile qu'elle en avait reçue : « Ce fut, écrit-elle, ma première rencontre avec la Croix et avec le pouvoir divin qu'elle communique à ceux qui la portent. Pour la première fois, je vis devant moi d'une façon palpable l'Église née de la Passion rédemptrice du Christ dans sa victoire sur l'aiguillon de la mort. Mon incroyance fut anéantie à ce moment, le judaïsme pâlit et l'éclat du Christ brilla dans le mystère de la Croix. »

L'Esprit-Saint avait commencé son travail dans une âme élue. Mais comme il voulait répandre sur elle la plénitude de ses dons, il fallait qu'il la conduisît plus loin, d'une attirance pour le christianisme en général à la plénitude de la vérité dans l'Église catholique. C'est une chose étrange que de suivre le développement religieux d'Edith Stein. Douée comme elle l'était des plus hautes qualités de la pensée, on pouvait s'attendre à ce qu'elle atteignît la foi par l'intelligence, par l'étude des philosophes et des théologiens catholiques. Mais Dieu la menait par un chemin différent et les ultimes instruments de sa conversion ne furent pas la *Somme* de saint Thomas, mais les *Exercices* de saint Ignace et la *Vie* de sainte Thérèse de Jésus. Elle découvrit un jour les célèbres *Exercices* dans une librairie. Dès qu'elle en eut la possibilité, elle fit une retraite d'un mois et « fit » les Exercices suivant les indications de saint Ignace. Cependant elle ne franchit pas encore l'étape décisive. Il fallait pour cela que jouât une autre influence. Quelque temps après cette retraite, un soir, chez des amis, elle prit le livre de la fondatrice des Carmélites pour l'emporter dans sa chambre et le lire dans son lit. Elle commença à lire — mais elle ne dormit pas cette nuit-là. Quand elle eut enfin terminé sa lecture, comme l'aube pointait, elle se dit : voilà la Vérité.

L'ultime facteur d'acheminement vers une conversion est uniquement la grâce de Dieu. Si nous voulions chercher à saisir son travail dans telle ou telle âme, il serait légitime de se poser la question : Pourquoi précisément par ce moyen ? Qu'est-ce qui, dans la vie de sainte Thérèse, a pu bouleverser Edith Stein à un tel point qu'elle alla dès le lendemain matin acheter un catéchisme et un missel pour se familiariser avec les fondements de la foi et du culte catholiques ?

Il semble, à première vue, qu'on pourrait difficilement trouver deux types de femmes aussi différents que sainte Thérèse et Edith Stein. Vive, très féminine, l'esprit naturellement doué, mais pas du tout cultivé, la sainte acquit la sagesse par l'oraison et n'a jamais connu la vie mouvementée d'une carrière publique dans le monde. Edith Stein, au contraire, était une femme d'une haute culture, silencieuse et recueillie par tempérament, avec un esprit à tournure masculine adonné au raisonnement abstrait, dont la vie s'écoulait dans les bibliothèques et les salles de conférences. Qu'est-ce que la première avait donc à donner à la seconde, qu'est-ce donc que l'autre était si avide de recevoir ?

Dans la jeune et brillante disciple d'Husserl, quelque chose était resté jusque-là insatisfait. Elle cherchait la vie pour la vérité qu'elle recèle, mais elle s'était tellement absorbée dans sa recherche que même la soif de l'amour humain, qui est le désir naturel d'une femme de son âge, n'avait pas eu la permission d'interférer dans son travail. Ce que je vais dire à présent est mon interprétation personnelle, car Edith Stein ne nous a pas dit elle-même avec précision ce qui la retourna lorsqu'elle lut le récit que sainte Thérèse fit de sa vie. Mais je pense qu'il est bien possible qu'elle ait réalisé dans un éclair que la Vérité qu'elle cherchait était une Personne et que cette Personne était suprêmement aimable. Quand, plusieurs années plus tard, le jour de sa profession religieuse, une de ses jeunes Sœurs du Carmel lui demanda comment elle se trouvait, elle répondit : « Comme l'épouse de l'Agneau. » Toute la vie de sainte Thérèse est la description du Christ attirant l'âme à l'oraison et, par l'oraison, à l'union parfaite avec lui. Edith avait déjà rencontré la Croix et la puissance qu'elle communique à ceux qui l'étreignent. A présent, elle rencontrait la Personne qui mourut dessus par amour; elle découvrait que cette Personne était elle-même la Vérité qu'elle avait si ardemment recherchée et, ce qui était infiniment plus bouleversant encore, que cette Personne désirait s'unir elle-même de la façon la plus intime à ceux qui l'aimaient. Il est certain que la lecture des pages brûlantes de sainte Thérèse a dû enflammer son âme d'une feu nouveau, car elle aussi était une contemplative.

Elle fut baptisée le 1er janvier 1922 et fit sa première commu-

nion le même jour. La façon dont les dons du Saint-Esprit transformèrent sa vie et son caractère à partir de ce jour est extraordinaire. Ils ne la changèrent pas, car la grâce ne détruit pas la nature, mais ils l'approfondirent et la surnaturalisèrent, lui donnant une nouvelle ardeur et un nouvel éclat, comme nous chantons dans la séquence de la Pentecôte : « *Veni, lumen cordium, ... riga quod est aridum ... fove quod est frigidum.* »

Nous croyons aisément qu'elle avait besoin de ces dons, d'une façon toute spéciale, pour apprendre la nouvelle à sa famille, en particulier à sa mère qu'elle aimait profondément. Pour une israélite aussi profondément religieuse que Mme Stein, c'était le coup le plus cruel que d'apprendre que sa fille préférée abandonnait la foi de ses pères et, chose encore pire, embrassait une religion considérée dans son milieu comme une superstition. Edith, qui avait tremblé un jour à la pensée d'aller voir une amie devenue veuve, était à présent résolue à affronter une situation infiniment plus douloureuse. L'Esprit-Saint lui donna la Force et la Sagesse de dire les choses de la façon la plus simple. S'agenouillant devant sa mère, elle ne dit rien de plus que : « Maman, je suis catholique. » Il n'y eut pas de scène, comme elle s'y attendait, pas de mots durs, mais quelque chose de plus terrible à supporter : la femme forte, qui avait toujours su être à la hauteur de n'importe quelle situation, inclina la tête et pleura.

La famille d'Edith fut stupéfaite, non seulement de sa conversion, mais du comportement de sa mère qui semblait tout à fait incompatible avec son caractère. Qu'était-il arrivé aux deux femmes ? L'explication donnée par une amie catholique des Stein semble la plus plausible : « Je suis convaincue, écrit-elle, que le changement survenu chez Edith qui irradiait de toute sa personne comme une force surnaturelle avait désarmé Mme Stein. En femme craignant Dieu, elle réalisa sans le comprendre que la sainteté émanait de sa fille et, bien qu'elle fût blessée à mort, elle reconnut clairement qu'elle était sans pouvoir pour lutter contre le mystère de la grâce. Car nous pouvions tous voir sans peine qu'Édith avait changé. »

Bien que Mme Stein n'ait jamais pu se faire complètement à la conversion de sa fille, Edith fut assez sage pour ne jamais argumenter avec elle; au contraire, elle continua même à l'accom-

pagner à la synagogue comme elle le faisait auparavant et, tandis qu'elle priait avec les psaumes de son bréviaire, que l'assemblée récitait en hébreu, sa mère, mise en face de la puissance de la prière chrétienne, confessait qu'elle n'avait jamais vu personne prier aussi intensément qu'Edith.

C'est la tentation de bien des convertis, sitôt qu'ils ont trouvé la foi, de déborder de zèle pour la communiquer aux autres et de se plonger dans une foule d'activités apostoliques qui les empêchent de croître réellement dans l'Église. Guidée par l'Esprit-Saint plutôt que par ses goûts personnels, Edith Stein résolut d'abandonner sa carrière universitaire pour une vie plus retirée où elle pourrait trouver le temps et le recueillement nécessaires pour se familiariser avec les façons catholiques de penser. Son désir le plus profond était de se consacrer entièrement à Dieu et de suivre les traces de la sainte sous l'influence de qui elle avait trouvé sa voie dans l'Église; mais son directeur pensait que sa vocation était de rester dans le monde, où elle pourrait tant faire pour imprégner la philosophie moderne des principes catholiques. Il convenait toutefois que l'atmosphère d'une université laïque irait par trop à l'encontre de son besoin de prière et de méditation, et c'est ainsi qu'il lui trouva un poste de professeur d'allemand au pensionnat de jeunes filles tenu à Spire par les Dominicaines du Tiers-Ordre enseignant.

Pendant les huit ans qu'elle passa dans ce milieu nouveau, son développement spirituel fut frappant; tous ceux qui entrèrent en contact avec elle, aussi bien les religieuses que leurs élèves, se rendirent compte qu'elle possédait à un degré éminent les dons spécialement contemplatifs de Sagesse, d'Intelligence et de Conseil. Voici ce qu'une religieuse de ce couvent, de qui elle avait été le professeur puis l'amie intime, me dit d'elle dans une lettre : « Dans ses essais philosophiques, elle est souvent d'une clarté et d'une profondeur presque troublantes; mais le trait le plus fondamental de son caractère était certainement un amour dont la chaleur pénétrait l'esprit de l'autre, souffrant avec lui et l'aidant comme seul peut le faire un saint centré sur le Christ. Il fallait voir les foules de ceux qui venaient chercher de l'aide auprès d'elle, les pauvres et les malades et, surtout, ceux qui cherchaient conseil dans leurs angoisses spirituelles.

Beaucoup de prêtres la regardaient comme un « oracle », car elle était un refuge pour les âmes désespérées et rien n'était jamais excessif ou trop difficile pour elle quand il s'agissait d'aider quelqu'un. Et il lui arrivait souvent de pouvoir aider dans des cas où prêtres et directeurs spirituels avaient eux-mêmes abandonné tout espoir. Pour nous autres, jeunes religieuses, elle était une conseillère et un guide d'une façon toute spéciale; les heures passées en sa compagnie sont parmi mes expériences les plus particulièrement bénies. Nous commençons seulement à nous rendre compte maintenant du grand nombre de ses disciples, qui s'étendait bien au delà de l'Allemagne. »

Nous découvrons ainsi qu'il lui fut donné relativement tôt après sa conversion de commencer à exercer un apostolat caché auprès des âmes, sans bruit ni propagande, n'usant d'aucun charisme extraordinaire, sans rien d'autre que le don de Conseil, pour aider hommes et femmes à trouver Dieu ou à s'approcher plus près de lui. Sa propre vie intellectuelle subit en même temps une nouvelle influence : la philosophie moderne, formée à l'école des phénoménologues qui s'enorgueillissaient de philopher *ab ovo*, sans aucune référence à un système antécédent, rencontra pour la première fois la philosophie la plus traditionnelle de l'histoire, la scolastique, en la personne de saint Thomas d'Aquin. Dans l'atmosphère dominicaine de Spire, elle se mit à étudier ses œuvres. Au premier abord, elle fut complètement déconcertée, car, ainsi qu'elle le note elle-même, elle fut « déroutée par une méthode qui allègue alternativement des passages d'Écriture, des citations des Pères et des extraits des philosophes de l'antiquité pour tirer d'eux des conclusions ». Elle décida qu'en toute éventualité la meilleure façon d'arriver à saisir le philosophe et le théologien le plus représentatif de l'Église serait de traduire l'un de ses ouvrages; et c'est ainsi qu'elle entreprit de traduire en allemand les *Quaestiones disputatae de Veritate*.

Edith Stein était particulièrement bien qualifiée pour entreprendre une telle tâche, car elle n'était pas seulement une philosophe professionnelle, au courant de la terminologie moderne et à même, dans ses remarques les plus valables, de comparer et marquer les contrastes entre l'enseignement de saint Thomas et les vues des penseurs contemporains, mais elle était en même

temps une linguiste de grande classe capable de pénétrer l'esprit même d'une langue étrangère et de rendre dans sa propre langue natale les pensées exprimées. Ainsi que le dit le P. Przywara, S. J. : « Nous avons ici d'un côté un intermédiaire allemand à travers lequel la simple clarté de Thomas d'Aquin brille presque sans alliage; et d'autre part tout est devenu une vivante philosophie contemporaine, non seulement par les annotations assez complètes, mais par la façon même de traduire. »

Tandis qu'Edith Stein travaillait à cette traduction, son nom devenait de plus en plus connu dans le monde étudiant catholique et elle était de plus en plus demandée comme écrivain et conférencière. Cependant, elle ne permit jamais à son intense labeur intellectuel d'engloutir sa vie spirituelle. Peu de temps après sa conversion, elle s'était mise à dire le bréviaire monastique et y ajoutait de longues heures d'oraison mentale. Sainte Thérèse, la grande maîtresse d'oraison, l'avait attirée dans l'Église et c'est d'elle qu'elle avait appris combien il est important de se nourrir constamment de cette nourriture. Elle avait l'habitude de venir à l'église de bonne heure chaque matin, généralement longtemps avant les religieuses, et restait agenouillée sans mouvement devant le tabernacle. Nous pouvons bien penser que c'est dans ces heures qu'elle puisait la force nécessaire pour accomplir son énorme somme de travail : l'enseignement qu'elle donnait dans l'école du couvent, ses études philosophiques, son œuvre de contact personnel avec les âmes, et enfin ses conférences publiques et ses écrits.

Cependant, au bout d'environ huit ans, son directeur, l'archi-abbé de Beuron, Dom Walzer, fut d'avis que le moment était venu de quitter sa retraite de Spire. Autant qu'elle l'avait pu, elle avait passé à Beuron les grandes fêtes de l'Église, surtout la semaine sainte et Pâques; et la sagesse et la modération des fils de saint Benoît l'avaient aidée pendant des années à aplanir les sentiers de la vie de son âme. Ils allaient à présent la conduire doucement à jouer son rôle pour la dernière brève période de sa vie dans le monde universitaire.

Ce fut une femme différente de l'assistante d'Husserl qui prit en 1932 son poste à l'Institut allemand de l'Éducation, à Munster, alors que les nuées d'orage s'amoncelaient déjà sur l'horizon

politique de l'Europe. Elle restait une intellectuelle comme elle l'avait toujours été, mais une intellectuelle dont le plus profond souci n'était plus l'acquisition de la science pour elle-même, mais de cette science qui conduit les hommes à Dieu. On lui reprochait parfois de trop insister sur le surnaturel. Mais elle répondait : « Pourtant, si ce n'était pour en parler, j'oserais à peine gravir les degrés d'une chaire de conférencière. C'est vraiment d'une petite et simple vérité que j'ai à parler : comment parvenir à vivre en se laissant guider par la main du Seigneur. » C'était là le message qu'elle transmettait à ses étudiants de l'Université de Munster et qu'elle a cristallisé dans un de ses petits livres sur l'éducation des femmes et les vocations féminines : *Frauenbildung und Frauenberufe*, rempli d'une sagesse pratique et souvent presque maternelle.

Son travail à Munster fut brutalement interrompu par l'avènement du III[e] Reich qui ne pouvait tolérer les non-aryens, et dans les professions touchant à l'éducation moins que partout ailleurs. Il y avait longtemps qu'Edith Stein désirait suivre les traces de sainte Thérèse, mais son directeur l'avait détournée du Carmel parce qu'il estimait que son travail dans le monde était trop important pour pouvoir être abandonné. Mais maintenant que toutes les portes se fermaient devant elle en Allemagne, elle le lui demanda à nouveau. Il consentit enfin à la laisser partir.

C'est au Carmel que ses dons intellectuels et spirituels atteignirent leur pleine maturité. Car ce n'est que là que le renoncement total à elle-même s'acheva pour la mener finalement sur les hauteurs. Dans le monde, même dans sa retraite de Spire, Edith Stein avait toujours trouvé des âmes admiratrices nettement conscientes de sa supériorité. Au Carmel, elle devint Sœur Thérèse-Bénédicte de la Croix, une novice comme les autres, se distinguant uniquement de la plupart d'entre elles par sa particulière incompétence dans tous les travaux domestiques qui peuvent être demandés à une religieuse. S'il restait en elle quelque trace de complaisance en soi-même, c'était bien l'endroit où elle serait simplement et radicalement extirpée.

Dieu se servait d'autres moyens pour purifier cette âme de ses dernières attaches naturelles. Nous ne savons pas si elle eut à passer par les « Nuits » décrites par saint Jean de la Croix; mais

les voies de Dieu diffèrent pour chaque âme et suivant les différentes périodes de la vie. Si elle n'eut pas ces temps d'intense désolation spirituelle qu'on appelle « la nuit obscure de l'esprit », il nous est bien permis de croire que les souffrances ravageantes subies par une femme d'origine juive dans l'Allemagne d'Hitler les remplaçaient. La photo qui fut prise d'elle immédiatement avant son départ d'Allemagne pour la Hollande le prouve suffisamment. Elle révèle les traces d'une souffrance profonde en même temps qu'un calme pleinement surnaturel que seul le don de Force peut donner. Les documents que nous avons sur sa vie à cette époque confirment la justesse de cette interprétation. Ses amis d'origine juive venaient de plus en plus fréquemment au parloir de son Carmel déverser en elle leurs angoisses. Elle souffrait avec eux, elle souffrait avec sa propre famille et, ce qui lui était peut-être plus pénible que tout le reste, elle souffrait à la pensée de constituer elle-même une cause de danger pour sa bien-aimée famille religieuse.

Et pourtant, malgré tous ces chagrins qui la submergeaient, elle trouvait assez de paix et de concentration d'esprit pour écrire son principal ouvrage philosophique : *L'être fini et l'être éternel* (Endliches und Ewiges Sein). C'est une analyse pénétrante du concept d'être, à partir des prémisses thomistes, mais qu'elle développe bientôt suivant sa propre ligne de pensée trop engagée au moment de sa conversion au catholicisme pour lui permettre de suivre tout au long saint Thomas; sa forme d'esprit était plus platonicienne et augustinienne qu'aristotélicienne et thomiste. Mais son œuvre restera comme un jalon de la philosophie allemande moderne en ce qu'elle oppose résolument la réalité de l'Être aux différentes écoles de l'idéalisme subjectif qui avait fini par influencer jusqu'aux phénoménologues.

Il ne fut pas donné à Sœur Thérèse-Bénédicte de voir finalement la publication de son œuvre. La persécution contre les Juifs atteignit une telle ampleur en novembre 1938 qu'elle ne pouvait plus désormais être considérée en sécurité dans son couvent. La dernière nuit de cette année-là, on lui fit franchir secrètement la frontière de Hollande, où elle fut accueillie avec joie par les Carmélites de Echt, fondation allemande.

C'est pendant ces quatre dernières années passées à Echt que l'Esprit-Saint travailla à la consommation de sa vie spirituelle. De sa cellule nue de Carmélite, elle suivait avec une anxiété croissante les événements du monde extérieur. Le dimanche de la Passion 1939, elle décida de faire au Sacré-Cœur la suprême offrande de sa vie « en sacrifice d'expiation pour la vraie paix : que puisse être brisé le règne de l'Antéchrist si possible sans nouvelle guerre mondiale, et qu'un ordre nouveau puisse être édifié ». Son offrande fut agréée, même si son désir d'éviter une nouvelle guerre mondiale ne fut pas exaucé et bien que la chute d'Hitler n'ait pas signifié l'avènement d'une paix véritable.

Son labeur intellectuel au Carmel de Cologne avait été consacré à l'étude de l'être; ses dernières années à Echt furent marquées de toutes manières par le signe de la Croix, en quoi tout être terrestre est consumé. L'œuvre qui fut le fruit de ces dernières années porte le titre de : *Kreuzeswissenschaft* (Science de la Croix). C'est une interprétation de la vie et de l'enseignement de saint Jean de la Croix, originale en ce qu'elle ne sort pas, comme la plupart des ouvrages sur le Docteur mystique, de la plume d'un théologien ou d'un écrivain mystique, mais d'une philosophe, bien que cette philosophe soit en même temps une contemplative. Tout en faisant un large usage des écrits du saint et des événements de sa vie, la présentation qu'elle en fait est néanmoins colorée par sa propre *Weltanschauung* et par sa préoccupation de concepts tels que liberté et personnalité, qui sont assez loin de la forme d'esprit à la fois plus pratique et plus mystique de saint Jean de la Croix, mais qui ouvrent des perspectives tout à fait neuves pour un contact plus étroit entre la philosophie moderne et la théologie mystique.

L'ouvrage fut écrit en pleine guerre, en Hollande occupée, alors que l'auteur savait bien que l'ombre de la Croix s'approchait rapidement de sa propre vie. Il est vrai qu'elle fit toutes les démarches que requérait la prudence pour trouver un havre sûr en Suisse; mais il semblerait bien que, dans la perspective de son offrande du dernier dimanche de la Passion avant que la guerre éclatât, elle ait eu la prémonition que tous les efforts qu'elle faisait dans ce sens échoueraient. On ne peut douter qu'elle ait été parfaitement prête pour le sacrifice, et les dons de

Sagesse et de Force, si évidents dans sa vie de chrétienne, avaient atteint leur perfection quand, dans la soirée du 2 août 1942, la Gestapo arriva au Carmel d'Echt pour la « liquider » comme elle avait « liquidé » des milliers de gens de sa race. Bien qu'on ne puisse savoir avec certitude où elle finit par périr — il est probable que ce fut au camp de la mort d'Auschwitz —, des témoins oculaires ont fait quelques récits de sa vie dans le camp de concentration hollandais où elle fut emmenée avant d'être envoyée en Allemagne. Ils insistent tous sur le calme extraordinaire et la plénitude de paix dont elle irradiait dans l'excitation et le désespoir indescriptibles du camp. Toute sa vie, elle avait aimé les enfants et, à présent, elle prenait soin de ceux que leurs mères, affolées par la peur et la détresse, avaient complètement négligés. Elle réconfortait les femmes, veillait à ce que les enfants aient de la nourriture, les lavait et arrangeait leurs cheveux le mieux qu'elle pouvait.

La jeune assistante d'Husserl, terrifiée par la perspective de rencontrer une veuve inconsolable, avait parcouru bien du chemin pour devenir cette religieuse mûrie, s'oubliant elle-même complètement dans les horreurs d'un camp de concentration moderne, passant les quelques semaines qui lui restaient à vivre à réconforter ceux dont la force défaillait parce qu'elle n'était que leur propre force, tandis que la sienne croissait parce qu'elle était celle de l'Esprit. La route avait été longue, couvrant une vie remplie par la prière, le travail et l'abnégation. Mais qui peut mettre en doute qu'à la fin, elle ait entendu la voix bénie promise à tous ceux qui vivent comme elle a vécu : *Venez, les bénis de mon Père... En vérité, je vous le dis, tout ce que vous avez fait à l'un des plus petits parmi mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait.*

HILDA-C. GRAEF.

Traduit de l'anglais par F. RORET.

SURMENAGE

Trente-deux heures de cours par semaine. Des heures de surveillance qu'on ne peut compter tant elles s'intercalent entre ceci et cela sans intermittence. Et les copies à corriger. Et les élèves à recevoir. Et une section de J.E.C. à animer. Et un groupe de croisade à réunir. Et une communauté de religieuses où l'on court chaque matin pour célébrer la messe. Et une paroisse rurale où l'on assure chaque semaine le service dominical. Et le reste!... ce pauvre reste qui est une récitation du bréviaire, une « oraison », une quête de l'impossible recueillement...

Et voici pris dans cet engrenage un jeune prêtre qui n'a encore pour toute réserve de vie spirituelle que celle des années de séminaire, et comme expérience sacerdotale que de très courts ministères d'occasion. Attendre de lui qu'il garde en pareil régime et des années durant le tonus spirituel de ses lendemains de sacerdoce, c'est tenter Dieu. Lui-même, après quelques mois, s'interroge avec angoisse : a-t-il le devoir de se plier à ces exigences qui sont proprement inhumaines? Est-ce « cela » qu'il a promis à son évêque au jour de l'ordination ? Doit-il consentir, à la cause qu'il sert, le sacrifice même de sa vie d'oraison et de ses possibilités de vitalité spirituelle? Et si le cas de conscience, angoissant, ne trouve pas de solution satisfaisante, quels drames ne peuvent venir se greffer sur lui ? Il est des cas qui pourrissent dans les consciences, et sous quelles formes seront alors rejetées les pourritures accumulées ?

Sept clochers à desservir. Sept groupes d'enfants à catéchiser. Sept lieux de culte à entretenir. Et cela pour une poussière de population dont aucune portion, bien sûr, ne consent à se déplacer : ou la messe à sa porte, ou pas de messe du tout. Et le pauvre curé devient un perpétuel routier. Pour des populations routinières qui ne veulent pas sortir de leur ornière, il entre lui-

même dans leur routine. Au risque de négliger ce qui, en lui et avec lui, devrait monter, il traîne ses kilomètres quotidiens comme un automate. Surmené, comment pourrait-il s'assurer encore un authentique viatique spirituel, des rencontres fraternelles stimulantes et nourrissantes, des temps de prière, des moments de travail dans le calme et le silence, des lectures de Bible ?...

Neuf sections de foyers à réunion mensuelle. Autant de groupes de jeunes ou d'adultes : tout ce ministère « spécialisé », indispensable, bien sûr, à l'évangélisation contemporaine. Mais aussi : combien de cents d'enfants aux catéchismes? Et, dans cette grande paroisse urbaine, un renouveau liturgique à organiser à travers l'immense fatras des messes d'enterrement et de mariage, des baptêmes, du service dominical avec ses huit messes dans une seule matinée, des saluts du Saint-Sacrement et du Chemin de croix de chaque vendredi! Et les malades à visiter. Et les heures de confessionnal. Et les heures de garde. Et les écoles techniques de la paroisse, dont l'aumônerie arrive toujours « par surcroît ». Tout le train d'un grand organisme, vétuste en quelques-uns de ses rouages, et où l'appel de ce qui monte risque de compromettre l'équilibre de ce qui est décrépit mais qu'on n'ose abandonner. Monsieur le curé n'a-t-il pas décidé qu'il fallait tenir les deux bouts de la chaîne? Et le pauvre vicaire s'époumone de ceci à cela. Par soumission il est partout où cela lui est demandé. Il y est de corps. Mais quelle âme apporte-t-il encore à cet entrelacs ? Qui ne voit ce qui se perd à ce régime ? Est-ce donc en ce sens que l'Évangile a dit qu'il fallait « perdre » son âme ?

Si sal evanuerit, in quo salietur ?

Le clergé n'est pas le seul en cause.

Dans les villes, surtout, le moindre des citoyens est menacé de céder à toutes sollicitations. Même la générosité naturelle peut être ici mauvaise conseillère. Faire partie de ceci. Faire partie de cela. Des sociétés de loisirs ont besoin de vous pour leur organisation interne. Un groupement sportif par ici, un ciné-club par là. Et les sections locales d'Action catholique vous récla-

ment : sans vous, évidemment, elles ne vivraient pas (ce qui de fait, est très possible!). Ne vous devez-vous pas aussi d'être membre actif d'un groupement d'entraide de quartier, et, évidemment, comme on inscrivait jadis sur les faire-part mortuaires, « de toutes les confréries de la paroisse » ? Sans oublier tous les appels de la profession. Ni ceux de la famille. On ne renie pas son sang, ni son devoir d'état!

Mais voici que cette abondance devient meurtrière. Et chaque participation à ceci empêche la participation à cela d'être fructueuse. Vous vous anémiez malgré les abondantes nourritures que vous absorbez, mais dont vous n'avez le temps d'assimiler aucune. Vous croyez servir beaucoup. Êtes-vous sûrement dans la voie du meilleur service?

Il y a des surmenages qui ruinent la santé. On les traite par des repos bien ménagés, et d'opportunes mesures dans les activités.

Il y a des surmenages qui, plus profondément, ruinent un équilibre spirituel ou une croissance en grâce. Il en est qui se voient et auxquels peut-être, on consent à parer. Il en est sur lesquels on prend le change, et qui, sous le prétexte de l'œuvre apostolique qui, de toutes manières, est plus urgente que nos possibilités d'y faire face et plus démesurée que nos pauvres largeurs d'épaules, nous entraînent à ruiner le but même que nous poursuivons. On ne voit pas ou on ne veut pas voir que l'on est dupe d'une certaine volonté mal entendue de mieux faire. Cet engrenage mange son homme. Le surmenage devient en lui-même une tentation. Il devient une maladie dont on ne guérit pas sans remède. Il devient en lui-même vicieux.

Et l'on court de clocher en clocher. De réunion en réunion.

On se croit apôtre de plus en plus. On l'est de moins en moins.

Aes sonans.

Il est aussi des communautés surmenées.

Elles ont un office liturgique, peut-être, dont la fonction, répartie à travers les heures de la journée, est de les sanctifier l'une après l'autre. Mais, tentées par d'autres dévotions, elles s'adonnent, par exemple, à un régime d'adorations plus ou moins perpétuelles, apparentées à un autre esprit. La conjonction des deux

régimes, quelque excellent que soit l'un ou l'autre, n'évite guère la surcharge. Passe encore pour des états de vie contemplative. Mais dans des maisons de vie active, d'éducation, d'hospitalisation et de service paroissial et... du reste!... Et l'on se hâte en tout ce que l'on fait par crainte de n'être jamais à temps à l'exercice qui va suivre. Et le décalage est permanent entre ce que l'on croit devoir faire et ce que l'on fait mal. Le surmenage collectif entraîne une mauvaise conscience collective. Rien ne sert de trop charger, où il serait si bon de mesurer. A l'oiseau qui entreprend de voler, il ne faut aucun plomb dans l'aile.

La vertu sait choisir. Elle est sagesse. Elle est prudence.

La « discrétion », dont nos ancêtres faisaient une condition de tout progrès moral ou spirituel, moins sèche et moins rationalisée que notre moderne « discernement », moins attentiste aussi et moins paresseuse dans sa quête du juste milieu; toujours active à bien viser, entre le plus et le moins, comme il faut (le sicut oportet *des vieux conciles*)*; perspicace à la façon de la prudence et délicate comme un instinct pour saisir les nuances du bien et du mieux; apparentée à la vertu comme la partie au tout, et aux dons de l'Esprit comme l'acte à son agent, est ici qualité première. Non la contemporaine discrétion qui fait figure de timide et de « toujours en retrait » d'activité. Mais celle qui tient les yeux ouverts pour éclairer la marche et qui, comme un phare, fait la séparation entre lumière et ténèbres. C'est la lumière que fait au-dedans de soi celui qui consent à toute vérité. Puisée à bonne source, elle jaillit, dans l'âme du juste, de l'intarissable charité. Sa mesure est celle du « parfait ami », comme disait sainte Catherine de Sienne, cette sainte au cœur de feu qui, à chacune des pages de ses écrits, exige de la discrétion, encore de la discrétion, toujours de la discrétion. Et c'est le signe à ses yeux, avec la patience et la douceur, des vrais disciples.*

Et que, jaillie des cœurs amis, la discrétion fasse éclatante de beauté l'œuvre de ceux qui la mesurent à l'Esprit.

C'est ainsi que doit briller votre lumière devant les hommes. Qu'ils voient vos œuvres belles (καλα) et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux.

APOSTOLUS.

IN MEMORIAM

LE P. MARCEL VILLER, S. J. (1880-1952)

Le décès du P. Marcel Viller, S. J., survenu le 6 octobre 1952 à Bruxelles, sera ressenti par tous ceux qui se consacrent aux études de spiritualité comme une très grande perte.

Né à Mauvages (Moselle) le 6 mai 1880, il entra dans la Compagnie de Jésus en 1899. Sauf quatre ans passés à l'Institut oriental de Rome et deux ans à l'Institut catholique de Toulouse, le P. Viller résida toute sa vie au scolasticat d'Enghien (Hainaut) : il y enseigna successivement l'hébreu, l'histoire ecclésiastique et l'histoire des dogmes.

Mais c'est surtout comme historien de la spiritualité que le P. Viller est connu. Quand on parcourt la bibliographie qui fut dressée de ses œuvres dans les *Mélanges Viller* par la *Revue d'Ascétique et de Mystique* à l'occasion du cinquantenaire de sa profession religieuse (1949), on s'aperçoit qu'à partir de 1922 ses ouvrages, articles et comptes-rendus sont tous consacrés à l'histoire de la spiritualité.

Et il faut souligner, comme un fait, à ma connaissance unique à notre époque de spécialisation, que ces écrits embrassent avec une égale compétence tout le champ de l'histoire chrétienne. Qu'il s'agisse de la spiritualité ancienne — citons, par exemple, les articles si connus, *Martyre et perfection* et *Martyre et ascèse* ou encore ce petit chef-d'œuvre, *La spiritualité des premiers siècles chrétiens*, publié malheureusement sans ses notes dans la « Bibliothèque catholique de sciences religieuses » et avec ses notes dans la traduction allemande du R. P. K. Rahner, S. J., — ou qu'il s'agisse de la *Devotio moderna* et de Harphius, ou enfin de cette multitude de notices rédigées pour le *Dictionnaire de Spiritualité*, on trouve toujours le P. Viller égal à lui-même, au courant de la

question comme s'il y avait consacré toute sa vie, objectif dans l'exposé des problèmes, serein dans ses conclusions.

On peut dire du P. Marcel Viller qu'il a créé l'histoire de la spiritualité. En collaboration avec les PP. de Guibert et Cavallera, il a donné à la *Revue d'Ascétique et de Mystique* ce caractère scientifique qui en fait un instrument de travail unique en son genre et il a créé sur le même plan le *Dictionnaire de Spiritualité*, en s'entourant de tous les spécialistes de la spiritualité chrétienne, tout en veillant personnellement à la haute valeur technique de chacun des articles.

Ce grand savant était aussi un animateur : combien d'étudiants et de jeunes professeurs ne lui doivent-ils pas leur orientation scientifique en ce domaine encore trop peu exploité ? Plusieurs m'ont confié la générosité rare avec laquelle le P. Viller communiquait ses notes personnelles, n'hésitant pas, parfois même, à fournir un dossier qu'il avait rassemblé en vue d'une publication.

Quant à moi, je garde de ma correspondance avec le P. Viller l'impression de m'être trouvé en contact avec une âme sacerdotale de très haute qualité.

Fr. Paul Philippe, O. P.

DIEU EXISTE

Un militant ouvrier chrétien, extrêmement connu en France et qui ne passe pas pour un pilier de sacristie, disait il y a quelques années, à une réunion : « Le plus urgent serait de mettre dans la tête des Français actuels deux idées : la première, c'est que Dieu existe, la seconde, c'est qu'ils ont une âme. » Et il proposait de peindre ces deux slogans à la chaux sur les murs et les trottoirs des grandes villes pour que, d'une façon ou d'une autre, les foules se familiarisent de nouveau avec ces pensées.

Dix ans de contacts quotidiens, soit au travail, soit dans un quartier, soit en paroisse, soit hors paroisse, n'ont fait que confirmer cette opinion : non seulement les incroyants affichés, mais des centaines et des milliers de baptisés « traditionnels » ne croient pas en Dieu.

Voici quelques faits notés il y a six ans environ et qui ont servi de point de départ à l'effort indiqué plus bas :

— On s'imagine trop, quand on parle de la perte de la religion, qu'il s'agit simplement d'une perte de la pratique religieuse, par respect humain, par exemple, ou parce que ce n'est plus de mode, et l'on objecte en faveur de la foi « les réactions chrétiennes » qui existeraient encore. Si, par « réactions chrétiennes », on entend « générosité, solidarité, bon cœur, dévouement », d'accord; mais l'on verra que ces sentiments restent purement naturels.

— Si, par « réactions chrétiennes », on entend les notes qui différencient un chrétien, même tiède ou médiocre, d'un païen, disons que ces notes n'existent plus.

La première vérité pour un chrétien est que « Dieu est esprit et que Dieu a fait l'homme à son image ». Or, sur cent ouvriers qui circulent dans la rue entre cinq et sept heures du matin, ou qui jouent aux boules le dimanche, quatre-vingt-dix-neuf ne croient absolument pas ni à un Dieu-Esprit, ni à un esprit immortel dans l'homme. Ceci est

général, n'importe quelle enquête sérieuse ne nous donnera, hélas ! aucun démenti.

— Un certain nombre, et pas la majorité (peut-être 30 %), affirme ou concède qu'il y a « quelque chose au-dessus de nous » (jamais on ne dit quelqu'un). Ce quelque chose est assez difficile à définir ; c'est le mystère de la nature ; les hommes se récrient la plupart du temps si l'on veut appeler *Dieu* ce quelque chose. Ceux-là ne sont même pas déistes ; ils acceptent dans le monde, et surtout pour expliquer son origine, un mystère et se distinguent, par là, des militants rationalistes, en nombre infime, qui affirment que la science explique ou expliquera tout. Il est plus que douteux qu'il s'agisse, en beaucoup de cas, d'un être personnel... En beaucoup d'autres cas, cet Être est conçu comme un homme très intelligent, qui a existé « au commencement », qui a créé le monde, et *qui est mort*... Il y a en tout cela beaucoup de confusion.

— La réflexion générale est : « Tu l'as vu, le bon Dieu ?... Alors !... »

— Quand une femme veut essayer de persuader au prêtre qu'elle croit en Dieu, elle trouve tout juste à dire (réflexion assez fréquente) : « Quand quelque chose d'embêtant m'arrive, je dis « mon Dieu ». Vous voyez donc que j'y crois ! »

« — Oui, vous dites : « mon Dieu », comme d'autres disent « m... », et c'est en effet cela. »

— On voit à quel verbalisme on arrive. Le mot même de Dieu s'applique à tout ce qui est d'ordre religieux : « Dans ma chambre, c'est plein de cadres et de bons Dieux », comprenez : de statues et d'images pieuses.

— Ce Dieu, nul, en tout cas, ne le prie jamais.

— Pour certains, la religion c'est de faire le bien.

— Dans les cas les plus favorables, Dieu est un être à qui on demande santé, travail, gain à la loterie nationale... Aussi, un malheur arrive-t-il, aussitôt on rejette ce reste de croyance... Beaucoup l'ont perdu, paraît-il, ces derniers temps : « S'il y avait un Dieu, il n'y aurait pas la guerre, il n'y aurait pas tous ces malheurs. »

— Les enfants questionnés au catéchisme : « Qui a entendu dire qu'il n'y avait pas de bon Dieu? » lèvent tous le doigt. « Pourquoi? » demande-t-on. « Parce que l'on ne l'a jamais vu... Parce qu'il n'y aurait pas la guerre... Parce qu'il n'y aurait pas tous ces malheurs... »

Il nous a semblé qu'il fallait refaire avec le peuple des grandes villes les lents cheminements que Dieu a consentis dans l'histoire religieuse de l'humanité : rebâtir avec ces hommes et ces femmes les premiers chapitres de la Genèse, mais en partant de ce qui les frappe à l'heure actuelle : *la science*, et, par l'histoire de la création, redonner aux hommes le sens de l'existence de Dieu. Aussi, depuis les premiers mois de caté-

chisme jusqu'aux réunions d'adultes, y compris la préparation des fiancés au mariage, avons-nous essayé, en s'adaptant à chaque âge, de réformer les esprits à ce sujet.

L'album *Dieu existe*[1] est le fruit de cette catéchèse.

Dans des réunions par petits groupes, à domicile, autour de la table, nous disons pourquoi les chrétiens ne *croient* pas seulement que Dieu existe, mais *savent* que Dieu existe.

Le résultat a été généralement excellent. Les participants y découvrent le mystère du monde tel que Pierre Termier l'a si bien exprimé :

> La science est un porte-parole, messagère de mystère; elle est évocatrice de mystères, et non pas explicatrice; elle est toute pleine d'énigmes, insolubles pour la plupart, mais qui ne sont pas assez obscures pour nous être indifférentes, et qui nous séduisent par la pénombre, semée d'étincelles, où nous les voyons se mouvoir. Voulez-vous que j'aille jusqu'au bout de ma pensée ? La science est faite pour donner à l'homme le sens du mystère. Mais pour comprendre cela, il faut avoir exploré les limites du domaine scientifique et pénétré au delà.

Les discussions sont animées.

Souvent, à la première réunion de fiancés (nous essayons d'en faire cinq ou six), le fiancé est assez réticent : il n'a pas du tout l'intention de « venir faire la prière ou le catéchisme », comme il dit. Mais, dès que l'on a abordé la question de Dieu en passant et en commentant, par exemple, le film fixe sur le coquelicot ou les livres de la collection du père Castor, ou des photos de la revue *Science et Avenir*, le climat change, la glace est brisée, la confiance règne.

Il ne s'agit d'ailleurs pas tant de *démontrer*, mais de *montrer* l'organisation du monde, soit à partir d'éléments actuels (et l'album *Dieu existe* relate quelques-uns de ces faits), soit à partir du passé, et souvent, les fiancés eux-mêmes demandent que nous leur parlions des origines du monde et de l'humanité.

Après plusieurs années d'essais, nous avons tenté trois grandes conférences durant les trois premiers jours de la semaine sainte sur le même problème :

I. — Dieu existe : l'ordre du monde.

II. — Dieu existe : le désordre du monde (la souffrance, le mal).

III. — Dieu existe : témoignage des chrétiens.

Pour la première conférence dont il sera seulement question ici, nous avons fait peindre une douzaine de panneaux par un spécialiste des affiches publicitaires de cinéma : leurs couleurs sont très séduisantes et un oh ! d'admiration accompagna certaines d'entre elles.

Après avoir montré l'ingénio-

1. *Dieu existe*. Numéro spécial de *Fêtes et Saisons* avec le concours de *La Vie catholique illustrée* et de *Témoignage chrétien*, 28 pp. hélio sous couverture en quadrichromie; 40 fr. l'exemplaire. Prix spéciaux par quantités. *Fêtes et Saisons*, 29, boul. de Latour-Maubourg, C.C.P., Paris, 6977-01.

sité des fleurs, des insectes ou du corps de l'homme, une discussion suivit. Quelle explication donner de l'argyronète, de la fécondation de la sauge par le bourdon ou des bactéries peuplant les intestins des termites, leur permettant de digérer le bois et recevant en échange chauffage, logement et nourriture ?

La nature, le hasard, furent les deux mots qui fusèrent de l'auditoire.

Le hasard fut mis hors de cause au moyen de quelques scènes : une pendule que l'on démonta et dont on mit les pièces dans une boîte allait-elle se remonter « par hasard », même en secouant longtemps ? Que serait une soupe faite par hasard ? Et l'on revint avec une marmite contenant tout ce que le hasard trouve dans une cuisine : quelques légumes, certes, mais une boîte de savon Persil, une passoire, une vieille poupée sans tête, etc.

La nature donna lieu à une discussion plus serrée. En fin de compte, le contradicteur (un ouvrier ajusteur) admit que cette nature était *intelligente*. Nous ne pouvions désirer plus.

Certes, nous n'avons pas la naïveté de croire que les auditeurs deviennent pour autant des croyants, mais de tels efforts ont certainement changé la mentalité du quartier.

En voici un témoignage. Tout récemment, dans une usine voisine assez importante, une discussion s'élève à l'atelier de mécanique sur le problème de Dieu : au bout d'un moment la conclusion est la suivante et elle rallie les deux camps : « Ça, il faut voir les curés du quartier, car le problème n'est pas aussi simple qu'on le disait autrefois » (quand purement et simplement on niait l'existence de Dieu).

Cet effort, l'Église ne cesse de nous le demander : à qui en douterait, les grands discours de Pie XII, — le dernier, il y a quelques semaines à sept cents astronomes, l'autre il y a juste un an, — le disent avec une éloquence qui atteint au lyrisme : le pape y parle « d'une joie, d'une vision enivrante devant l'ordre du monde que l'astronomie et la biologie nous font connaître ». — « Si l'expérience primitive des anciens put offrir à la raison des arguments suffisants pour la démonstration de l'existence de Dieu, aujourd'hui l'élargissement et l'approfondissement de la science fait resplendir, plus éclatante et plus précise, la trace de l'Éternel dans le monde visible. »

M. R. Loew.

A TRAVERS LES REVUES

LA MISSION ET LES MISSIONS

Le débat autour du mot « Mission » n'est pas clos. Après la réunion de *Rerum Ecclesiae* de février dernier sous la présidence de Mgr Blanchet et son effort pour préciser le concept « Pays de Mission », une note de Guy du Pasquier (La Vie Intellectuelle, juillet 1952) avait voulu faire le point :

> On peut être missionnaire au sens juridique par appartenance au clergé d'un territoire dépendant de la Congrégation de la Propagande.
>
> On peut être dit missionnaire si l'on remplit une fonction présentant quelque analogie avec le rôle du missionnaire au sens juridique.
>
> On peut être missionnaire par conformité à l'esprit du Christ venant en ce monde pour le sauver. Conformité jamais entière, idéal missionnaire jamais atteint.
>
> En ce dernier sens, l'esprit missionnaire est un bien commun à tous les baptisés. Loin de nous désoler et de nous inquiéter, sa croissance en un grand nombre doit nous remplir de joie : ce n'est plus en effet quelques exceptions, c'est peu à peu l'Église entière qui prend conscience d'une dimension traditionnelle de sa foi; c'est peu à peu l'Église qui dans tous ses membres prend conscience que, malgré la diversité des appels, elle est UNE au service du même Seigneur et conduite par l'unique Esprit.
>
> En conséquence, il importe de promouvoir non un mot à la mode, mais une réalité spirituelle riche de contenu; il convient en particulier d'attacher irréductiblement au mot « missionnaire » une note d'universalisme, de catholicisme.

Le Bulletin des Missions de l'abbaye de Saint-André (t. XXVI, n^os^ 1 et 2) défend un autre point de vue. L'auteur, dom de Pélichy, ne nie aucunement l'apport positif qu'ont valu aux positions missionnaires contemporaines les études des théologiens et surtout peut-être des exégètes sur *la* mission essentielle qui est celle même du Christ, Témoin et Apôtre de son Père, et Rédempteur des hommes. Conférée à toute l'Église, elle est monnayée par elle à partir du corps épiscopal à travers les mille formations, cléricales ou non, qui ont part à

l'œuvre apostolique sur toute la terre. Dom de Pélichy est néanmoins sensible aux conditions du travail apostolique, évidemment différentes suivant que la hiérarchie épiscopale normale se trouve établie (avec tout ce que cela suppose) ou suivant que l'on n'est pas arrivé à ce point de développement. Il soutient la manière de parler des canonistes modernes.

Il n'est pas certain pourtant que ses conclusions fassent l'unanimité. Il y a d'abord une question de vocabulaire. (Qu'on relise à cet égard les judicieuses *notes sur l'histoire de l'adjectif apostolique* écrites naguère par le P. Dewailly dans les *Mélanges* des Facultés de Lille.) Le mouvement biblique contemporain augmente chaque jour le nombre de ceux qui regrettent le langage des canonistes, et qu'ils n'aient pas trouvé des termes moins ambigus au regard de l'Évangile pour situer le type d'évangélisation des terres infidèles. Il est vrai que des mots aussi riches que celui de « mission » sont chargés de milles valeurs, et les scripturaires ne sont pas les seules. On peut penser néanmoins que les conditions contemporaines des études ecclésiastiques, d'une part, et du donné démographique, de l'autre, feront évoluer assez vite des manières de dire qui ne semblent pas cadrer avec tout le réel.

L'ÉGLISE ET LA BIBLE. LES SECTES

C'est le titre et le sous-titre du dernier numéro de LUMIÈRE ET VIE, qui va doubler le cap de sa première année et, à cette occasion, fait le point de son activité. Une petite réticence avait été exprimée ici dans le compte-rendu du premier numéro. C'est faire œuvre de vérité que de supprimer désormais toute réticence. Le résultat de cette année est beau. Chacune des livraisons parues a été un appoint appréciable à l'élucidation et à la présentation d'une question de doctrine toujours parfaitement choisie.

On remarquera dans ce numéro (le sixième) le très bel article du P. Boismard sur la Bible, Parole de Dieu et Révélation. Il montre que c'est de la nature même de cette Parole et Révélation que découle la nécessité d'une autorité vivante pour l'interpréter.

> Transcription par des écrivains inspirés de la Parole de Dieu, la Bible présente donc un double caractère, à la fois divin et humain... Essayons d'analyser quelques-unes des conséquences que cela entraîne pour l'interprétation de la Bible.
>
> La toute première est qu'il faut se dégager de la mentalité, du mode de penser de notre époque pour essayer de retrouver ceux d'Orientaux d'il y a vingt ou trente siècles...
>
> Les conséquences de ce principe sont nombreuses; nous ne saurions toutes les exposer ici. Mais la principale touche à la conception même de l'histoire. Aujourd'hui, la « science historique » tend le plus

possible vers le statut de science exacte. Un fait doit être replacé avec précision dans le lieu et le temps, d'où nécessité d'une topographie, d'une chronologie exacte. Il doit être rapporté avec tous ses détails, ses circonstances, avec la netteté d'une photographie...

Or la Bible est histoire populaire en même temps que religieuse. Elle comporte des genres littéraires très différents. A côté de l'histoire, il y a des types très déterminés : le poème, le récit édifiant, l'oracle prophétique, l'écrit didactique, les apocalypses, etc. Chaque genre a son style propre, ses procédés à lui. Pour comprendre, pour interpréter avec exactitude un livre, il faut savoir de quel genre il relève, ne point ignorer les lois de ce genre. Les Apocalypses en particulier ne sont point à traiter comme un enseignement moral, encore moins à prendre dans la matérialité des mots.

Nous n'en finirions pas de relever tout ce qui dans la Bible, Parole de Dieu, est élément humain, tout ce qui, de ce fait, la rend livre difficile, demandant du travail, de la souplesse d'esprit, de l'information scientifique, pour être interprété correctement. A la grandeur vertigineuse de la Parole divine, s'ajoute tout l'humain, tout le poids des limites créées des auteurs sacrés.

Ces deux aspects de la Bible : Parole de Dieu transcrite par des hommes sous l'influence de l'Esprit, permettent de comprendre pourquoi Dieu en a confié l'interprétation à l'Église. Non, certes, que celle-ci ait reçu mission de fixer le sens de tous les détails du texte sacré, mais elle a comme fonction propre de conserver le message religieux dans son intégrité.

Plus que tout croyant individuel, elle est comme Épouse du Christ dépositaire de l'Esprit. Dans sa hiérarchie, le charisme apostolique de régir le Peuple de Dieu, d'enseigner toutes les nations, de les maintenir dans la foi, s'est continué. De par ses sacrements, elle réalise dans l'histoire l'œuvre de sanctification accomplie en plénitude dans le Seigneur. Elle est accordée à la compréhension du mystère de Dieu, de sa grandeur, de sa transcendance. La Parole n'est pas pour elle quelque chose d'extérieur; elle vit en elle. Et si elle ne peut rien y ajouter, la compréhension qu'elle en a lui permet de la garder intacte...

La Bible est Parole de Dieu, elle est Révélation. Mais pour être entendue et comprise, l'Église, Épouse du Seigneur, qui est la Parole par excellence, lui est nécessaire.

Le P. Chéry nous parle des « sectes bibliques ». Il analyse d'abord le phénomène de dissidence, en relève la constance dans l'histoire de l'Église, et montre son inquiétante prolifération actuelle. Il groupe de bons éléments d'enquête, nous dresse un tableau des sectes contemporaines et, en quelques mots, fait leur historique et dresse leur bilan. Il s'attarde au visage actuel des sectes en France et croit devoir nous donner un avertissement sévère.

Si nous établissons des comptes approximatifs, nous voyons donc que dans une ville comme Toulon (125.000 habitants, 1.200 membres de l'Église réformée, combien de catholiques pratiquants ?) près de 600 personnes suivent les réunions des sectes nommées, — et qu'à Nice il existe environ 400 militants (c'est-à-dire consacrés totalement ou partiellement à la propagande, surtout par le porte à porte) : est-il sûr qu'il existe 400 militants catholiques d'un dynamisme égal ?

Il ne sert de rien en effet de répondre, comme cet évêque défunt

d'une ville de l'Ouest à un groupe de laïcs inquiets : « Vous me dites que les adventistes sont 200 à leurs réunions ?... mais voyez notre cathédrale aux offices du dimanche matin !... » Il est clair que la majorité de ces fidèles du dimanche matin se soucient assez peu de propager leurs croyances en sortant de la messe, tandis que les « mordus » des sectes nouvelles deviennent facilement d'ardents propagandistes.

Et il montre la situation française des Adventistes, des Témoins de Jéhovah, des Amis de l'Homme, des Pentecôtistes, des Mormons, des Antoinistes et de la Christian Science :

En face de cette prolifération d' « églises », qui se réclament toutes du même Christ et de la même Bible, et dont la plupart proclament qu'elles ont enfin retrouvé la vérité de leur enseignement, tombé dans l'oubli ou complètement déformé jusqu'à elles, on ne peut se défendre d'un sentiment de tristesse et d'étonnement. Se peut-il que le Christ, qui est venu apporter aux hommes la vérité de Dieu et qui va, bien entendu, les unir dans cette unique vérité, ait accepté cette variété doctrinale, de telle sorte que son Église serait faite de troupeaux dispersés, antagonistes même, n'ayant en commun que son nom, le nom de chrétiens ? Il n'a pu vouloir rassembler les hommes dans l'unité d'une simple dénomination, et son apôtre Paul n'a pas trahi sa pensée en affirmant : *Vous êtes membres de la famille de Dieu, édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ lui-même est la pierre angulaire; c'est en lui que tout l'édifice bien ordonné s'élève, pour former un temple saint dans le Seigneur* (Eph., 2. 19-21). Cet édifice bien ordonné est un corps, celui du Christ, où l'on doit s'efforcer *de conserver l'unité de l'esprit par le lien de la paix. Il n'y a qu'un seul Corps et un seul Esprit, comme aussi vous avez été appelés par votre vocation à une même espérance. Il n'y a qu'un Seigneur, une foi, un baptême, un Dieu, Père de tous, qui est au-dessus de tous, qui agit pour tous, qui est en tous* (*ibid.*, 4, 3-6). Il nous semble impossible de conclure que la vérité est partout, donc nulle part. Et impossible d'admettre que le oui et le non, quand ils portent sur l'essentiel, soient « parties intégrantes de l'Église universelle ».

Mais d'où viennent donc les dissidences ? On aura remarqué que la dissidence appelle la dissidence. Si nous avions poussé notre étude à fond, nous aurions pu décrire, sous un bon nombre des étiquettes présentées, plusieurs groupements opposés les uns aux autres (cinq, par exemple nous l'avons dit sous la seule étiquette adventiste). Mais déjà les étiquettes mentionnées signalent des églises séparées d'une église antérieure. C'est quelque chose comme un phénomène de désintégration en chaîne. Toutes pourtant se réclament d'un même principe : la Parole de Dieu, telle que nous la donne l'Écriture, interprétée par chacun sous la lumière de l'Esprit-Saint. Le résultat ne condamne-t-il pas le principe ? De fait, chaque secte reconstitue une orthodoxie, les unes parce que leurs fondateurs ont bénéficié de lumières exceptionnelles de l'Esprit-Saint qui leur ont permis de mettre en valeur des vérités qui avaient échappé jusque-là; les autres parce que leur fondateur a reçu miraculeusement d'en-haut une révélation nouvelle grâce à quoi il peut interpréter valablement la Bible (exemple Joseph Smith); les autres parce que leurs chefs déterminent d'eux-mêmes les passages sur lesquels il convient de mettre l'ac-

cent et l'interprétation qu'il faut leur donner. Il est difficile qu'il en soit autrement, car sans cela il n'y aurait pas d'églises et le phénomène de désintégration se poursuivrait jusqu'à l'individu. Mais alors l'esprit est invinciblement porté à penser que le Seigneur, qui sait ce qu'il y a dans l'homme, et qui veut l'unité de son Église, a dû remédier dès le principe aux dissidences qu'engendrerait nécessairement l'interprétation de la Bible abandonnée aux fantaisies individuelles. Une autorité vivante est nécessaire, assistée par l'Esprit-Saint, pour assurer l'unité d'interprétation de la Bible à travers les mouvances de l'histoire...

Le succès actuel des sectes doit nous pousser à l'examen de conscience. Pourquoi se fait-on adventiste ? Réponse d'un religieux qui les connaît bien : « Parce qu'on y trouve une communauté chaude et fraternelle, parce qu'on les fait prier dans leur langue. (Ce n'est pas parce que l'adventisme remplace le dimanche par le sabbat, ni parce qu'il demande la dîme de ses fidèles, etc.) » Qui ne voit que cette réponse (qui vaut pour toutes les sectes) exige l'accentuation du mouvement liturgique et biblique, l'épanouissement de nos paroisses en communautés fraternelles et missionnaires. Qui ne voit également que l'aspect eschatologique de notre doctrine, laissé dans l'ombre par des prêtres plus soucieux d'exhortation morale immédiate, est susceptible de séduire et d'enthousiasmer ? Or il est pleinement dans la tradition catholique.

Enfin, nous soulignerons le courage des militants des sectes actuelles, qui n'hésitent pas à braver le ridicule, les rebuffades, les humiliations, pour propager ce qu'ils croient être la vérité, et cela généralement dans la douceur et la charité à l'égard de ceux qui les rebutent. Dans tout mouvement à ses débuts, il y a cette ferveur des néophytes, c'est vrai. Mais, pour être catholiques depuis toujours nous n'avons pas le droit d'être des « habitués ». La fidélité à nos sources, à notre Source unique, le Christ, exige que nous retrouvions cet esprit, qui fut celui des premières communautés chrétiennes non en faisant table rase de vingt siècles d'enrichissement sous la conduite de l'Esprit-Saint, mais en retrouvant dans la nouveauté permanente de l'Évangile la jeunesse éternelle de l'Église. L'exemple de nos frères dissidents doit nous être sur ce point un puissant stimulant.

INTUITIONS CANONIALES

Le Courrier de Mondaye (avril-septembre 1952) publie sous ce titre deux lettres bien intéressantes du chanoine Raux, jadis doyen d'Amettes, dans le Pas-de-Calais, et professeur au séminaire d'Arras. M. Raux fut, il y a trente-cinq ans, un pionnier de la renaissance canoniale. Ces lettres furent écrites en 1918 à un jeune homme qui cherchait sa vocation. En voici des extraits :

> Vous constatez, autour de vous, le mouvement que nous retrouvons ici, et qui sera le même un peu partout. Deux grandes voies se dessinent vers la restauration de la vie commune, au sein du clergé pastoral : la voie antique et la voie moderne. Il y a entre l'une et

l'autre de profondes différences; mais elles peuvent parfaitement coexister et se rencontrer sans se heurter aucunement, dans la restauration de nos institutions diocésaines de vie ecclésiastique. En raison de la diversité des aspirations et des aptitudes dans les âmes sacerdotales, il est souverainement désirable que la plus large liberté soit laissée, surtout dans les débuts, à la diversité des initiatives, sous la haute direction de l'autorité épiscopale. L'uniformité, dans l'établissement des communautés ecclésiastiques des paroisses, n'est nullement nécessaire ni souhaitable. La réglementation uniforme, en pratique, a toujours pour effet de viser vers le *minimum*, sous prétexte de se mettre à la portée du plus grand nombre. Le résultat du système, c'est qu'il empêche les meilleurs de monter plus haut et qu'il n'empêche pas les autres de descendre plus bas. Je ne parle pas, pour l'instant, d'une autre conséquence de ce régime uniforme et minimal, qui pousse les âmes d'élite à chercher au dehors de la vie diocésaine la satisfaction de leurs aspirations plus hautes.

Avec Dom Gréa, ou pour mieux dire avec tout l'Ordre ancien des Chanoines réguliers, — clercs religieux du pastorat local —, nous procédons de l'idéal antique et de sa discipline traditionnelle. Toutes vos aspirations et convictions personnelles vous tournent vers ce même idéal, dont vous tenez bien les données essentielles. Cet idéal, qui vous attire et vous entraîne, effraie ceux qui n'en ont pas l'attrait, et qui en ignorent aussi les véritables conditions. Ceux-ci se tourneront plus volontiers vers le régime des communautés ecclésiastiques modernes, dont le type a été donné, depuis le XVII[e] siècle, par Saint-Sulpice et autres instituts du même genre, à des degrés très variables. Ma conviction est que l'on verra, dans l'avenir, ces deux genres d'institutions s'établir dans nos églises diocésaines, de manière à ouvrir aux aspirations différentes les voies qui répondent à leurs besoins, ou plutôt aux besoins du ministère pastoral et de la sanctification des pasteurs et de leurs peuples...

En vue des grandes restaurations et des grandes conquêtes qui suivront dans l'Église, par un souffle puissant, le réveil de la vie contemplative, par une restauration simultanée des plus anciens Ordres, c'est-à-dire de l'Ordre canonial (à la tête des Églises particulières) et de l'Ordre monastique (défricheur des déserts et créateur d'Églises nouvelles). *Hi sunt duae olivae et duo Candelabra in conspectu Domini terrae stantes* (Ap., II, 4)... L'histoire du passé le démontre, quand ces deux grands Ordres interviennent en toute leur puissance, c'est que Dieu prépare à son Église une époque de grande fécondité dans la conversion et l'organisation des peuples chrétiens.

Dom Gréa et avec lui Dom Benoît nous ont donné, à ce sujet, des vues quasi prophétiques qui apporteront, en leur temps, une grande lumière sur le dessein providentiel. Dans un tout petit écrit, peu connu et introuvable aujourd'hui, *De Re Orientali*, Dom Gréa expose, en un texte latin condensé, une thèse qu'il a prêchée toute sa vie et en toute occasion, sur le rôle apostolique de l'Ordre monastique dans la création ou la restauration des chrétientés nouvelles, dans la formation première des clergés indigènes en pays de missions. Quand l'Ordre monastique, rendu à son antique ferveur, reprendra, dans toutes les parties du monde chrétien, le sens et la pratique de sa mission d'apostolat contemplatif et actif, les merveilles qu'il accomplira dépasseront tout ce qu'il a pu faire dans les siècles antiques. En fait, n'est-ce pas dans cette voie de son antique mission que l'Ordre monastique renaissant

s'apprête à orienter son effort vers l'avenir ?

L'Ordre canonial, renaissant à son tour, va reprendre aussi peu à peu, au sein des Églises restaurées, quelque chose de son antique puissance. C'est de ce côté que s'est portée principalement, suivant le don de Dieu, la pensée de Dom Gréa et l'effort providentiel de son œuvre. Il a été peu compris, comme il arrive à tous les précurseurs, dont les vues et les entreprises dépassent l'horizon de l'actualité présente. Mais on y arrive, ou du moins on s'en rapproche de plus en plus...

C'est en vue d'orienter ainsi, dans leurs essais pratiques, les âmes généreuses, qu'a été rédigée la *Parvula Regula Cleri*, expression réduite et substantielle de cet antique idéal de vie ecclésiastique. Une réflexion me hante souvent, — peut-être vous l'ai-je exprimée dans ma précédente lettre. Dans le haut Moyen-Age, au moment où l'Ordre canonial, état parfait du clergé pastoral au sein des Églises particulières, allait entrer en la phase de longue et lente décadence du régime bénéficiaire, on a vu se produire un double courant dérivatif : d'une part, la vie canoniale, en sa partie contemplative, sort des Églises particulières et se réfugie au désert, avec saint Bruno, chanoine régulier de Reims, fondateur des Chartreux ou Chanoines réguliers du désert, — d'autre part la vie canoniale, en sa partie active, sort aussi de la hiérarchie localisée des Églises particulières, pour se répandre, avec saint Dominique, chanoine régulier d'Osma, et ses Frères Prêcheurs, dans l'apostolat de l'Église universelle. Or, à l'heure présente, la longue descente de la vie canoniale, sur les pentes de la sécularité, arrive à son terme final, avec la disparition des richesses bénéficiaires dans nos Églises particulières, appauvries par les Révolutions. C'est le moment où, sur la base de la pauvreté apostolique, l'antique vie canoniale va refluer vers les Églises particulières où elle sera peu à peu rapatriée en sa double puissance de vie contemplative et de vie active. Dans le Corps hiérarchique du clergé pastoral, en ses Églises particulières, on verra rentrer, en l'unité de l'antique et primitive discipline, le double esprit de saint Bruno et de saint Dominique : de la contemplation sacerdotale et de l'action apostolique.

C'est précisément en ce point, en la restauration de cette antique discipline de vie canoniale, à la fois contemplative et active, au sein des Églises locales et de leur clergé pastoral, que consiste l'idée et l'œuvre providentielle de ce grand serviteur de Dieu et de l'Église que fut Dom Gréa. Quand cette pensée sera pleinement comprise et bien pratiquement reprise, elle attirera et entraînera vers ses hauteurs quantité d'âmes sacerdotales, et ce sera pour les peuples chrétiens un renouveau de foi et de ferveur, qui réparera tous les maux de nos Révolutions modernes. *Haec spes reposita in Sinu meo.* Fiat !

En présentant ces textes, le Courrier de Mondaye les dit saisissants de netteté et presque prophétiques. On l'en croit volontiers. Si, des deux chemins parallèles que suit la lente mise sur pied du clergé communautaire contemporain, le type « moderne » (où l'office choral a disparu) est de beaucoup, en France du moins, le plus accusé, la remontée de l'Ordre canonial ne manque pas d'être impressionnante. Il est heureux que sa voix puisse être exprimée et retentir avec force en ceux qui cherchent aujourd'hui les meilleures voies du service pastoral chrétien.

J. B.

COURRIER DES LECTEURS

Une religieuse nous écrit :

On vient de me montrer un extrait de journal intitulé « Une révolution dans les couvents féminins ». J'en suis profondément étonnée. On dit notamment qu'il est prévu par le Saint-Siège que « les cloîtrées descendront dans la rue au niveau de la misère humaine » et que les religieuses vont porter une robe courte et un béret. Le tout est écrit d'une manière bien déplaisante pour nous, religieuses. Beaucoup de laïcs nous en parlent et quelques-uns en plaisantent. Je ne sais qu'en penser et que leur répondre. *La Vie Spirituelle* pourrait-elle nous renseigner ?

En effet, deux quotidiens ont publié l'article que vous avez lu. Il ne fait qu'utiliser des articles de même style parus dans divers quotidiens italiens. Ces journaux ont cru, sans doute, que, s'adressant à un public non catholique, il était opportun de piquer l'attention de leurs lecteurs en laissant libre cours à la fantaisie de leurs rédacteurs.

En ce qui concerne les deux points que vous signalez, voici, succinctement, ce qu'il nous en semble :

La Constitution apostolique Sponsa Christi *(21 novembre 1950) conserve à la vie contemplative son statut essentiel et sa stricte clôture (qu'elle renforcerait plutôt). On y encourage les moniales, qui ont eu dans leur histoire une certaine activité, à la reprendre, mais à condition que la clôture — dite mineure — soit conservée et que la vie contemplative n'en soit pas troublée. Une lettre du Rme P. Larraona, secrétaire de la Sacrée Congrégation des Religieux, a rappelé aux évêques cette volonté du Saint-Siège (cf.* Documentation catholique, *27 juillet 1952). Les documents officiels ne prescrivent rien de plus. C'est dire que nous ne sommes pas près de voir les moniales*

« descendre dans la rue ». La vie contemplative est trop primitive, traditionnelle et essentielle dans l'Église pour qu'il puisse être question de la supprimer de fait. La Bulle de Pie XI, Umbratilem vitam *du 8 juillet 1924 (cf.* A.A.S., *1924, pp. 385 sq.) nous paraît conserver toute sa valeur et son opportunité. Certes, il est souhaitable que des chrétiennes, militantes ou consacrées, descendent dans la rue au niveau de la misère humaine, mais ce n'est pas la tâche des contemplatives.*

En ce qui concerne l'habit. Sa modification — souhaitable en certains cas, comme l'affirme S. S. Pie XII dans son discours du 15 septembre dernier (cf. La Vie Spirituelle, *novembre 1952) — n'est qu'un élément secondaire, quoique spectaculaire, d'une adaptation plus profonde de l'esprit de la vie religieuse. Cette modification n'est pas obligatoire : elle dépend d'un vote majoritaire du chapitre général de chaque congrégation. Il est exact qu'avant et depuis le discours du Saint-Père plusieurs congrégations ont simplifié l'habit : à en juger d'après le nouveau costume des Sœurs de Nazareth, il ne s'agit pas d'un béret, mais d'un bonnet noir, bordé de blanc (remplaçant la coiffe) surmonté d'un voile. Vous en trouverez la photographie dans l'hebdomadaire* Match, *du 8 novembre (p. 7) et vous pourrez en apprécier la simplicité et la décence.*

Vous voyez que, ainsi ramenées à la réalité des décisions officielles et des faits, ces nouvelles « sensationnelles » ne le sont guère. Elles manifestent simplement la vitalité nouvelle de la vie religieuse féminine, à laquelle le Saint-Siège vient de donner une impulsion autorisée.

LES LIVRES

LA BIBLE. LES PÈRES. LES SACREMENTS. LA LITURGIE

ANDERS NYGREN : *Erôs et Agapè. La notion chrétienne de l'amour et ses transformations.* Traduction de Pierre JUNDT. IIe partie, t. I et II. Aubier, Paris, 1952; 2 vol. in-8° de 240 et 332 pp.

En 1944 déjà, la collection « Les Religions » avait publié en traduction française la première partie de l'ouvrage, déjà célèbre, d'A. Nygren, *Erôs et Agapè*. La thèse du théologien suédois est devenue classique, et il est à peine besoin de la présenter : il y a une antinomie, absolue et irréductible, entre l'amour chrétien, l'*agapè* dont Jésus apporte la révélation, amour tout spontané et gratuit, « non motivé », qui descend de Dieu vers l'homme, — et l'*érôs* de la piété grecque, qui tend vers Dieu, cherche à monter vers Dieu et à s'unir à lui, parce qu'il croit trouver en lui son bien suprême. Ainsi l'*agapè* chrétienne est-elle une réaction, à la fois contre la morale juive régie par la *Loi*, et contre la piété hellénistique, mue par l'*érôs*.

La première partie de l'ouvrage avait présenté ces deux « mobiles » fondamentaux, tels qu'ils apparaissent, d'une part, dans le Nouveau Testament, d'autre part, dans l'hellénisme, chez Platon qui ici encore est influencé par la religion des mystères, chez Aristote qui donne au thème de l'*érôs* une signification cosmique, et chez Plotin qui en fait une mystique. Il était facile à M. Nygren de souligner l'opposition absolue de ces deux mobiles : Dieu s'abaissant par pitié jusqu'à l'homme : l'*agapè* est théocentrique; — l'homme s'élevant par le désir jusqu'à devenir Dieu : l'*érôs* est égocentrique. Dieu est *agapè*, dit saint Jean; Dieu est *érôs*, dira Plotin (*Enn.*, VI, 8, 15).

Les deux « mobiles » devaient, semble-t-il, nécessairement s'exclure. En fait, le christianisme s'est développé dans un monde profondément imprégné de la pensée et de la piété hellénistiques; et c'est à l'histoire de la contamination de l'*agapè* par l'*érôs* qu'est consacrée la seconde partie de l'ouvrage, qu'on peut maintenant lire dans la traduction française de M. P. Jundt. C'est presque toute une histoire du dogme et de la piété chrétienne que nous donne là M. Nygren, histoire centrée autour de ce thème, à vrai dire fondamental. Tout l'effort des théologiens et des mystiques chrétiens tend à édifier une synthèse, il faudrait peut-être dire plutôt un compromis, entre ces deux mobiles. Ainsi les Alexandrins, Clément et Origène. Ainsi surtout Augustin, qui élabore le concept original de *caritas*, où se fondent l'*érôs* et l'*agapè*, « amour égocentrique » éprouvé pour Dieu. Dieu s'abaisse

vers nous par la *gratia*, et nous montons vers lui par la *caritas*. Tout amour est désir, et ce désir ne s'apaise que quand l'âme se repose dans la jouissance (*frui*) de Dieu, qui est son seul vrai bien. Ces pages (t. III, 1-130), consacrées à l'analyse des grands thèmes augustiniens, sont du plus haut intérêt.

Le moyen âge est l'héritier d'Augustin; il est aussi, par l'intermédiaire du pseudo-Denys, dont l'influence ici encore fut énorme, l'héritier du néo-platonisme et de Proclus. Aussi élabore-t-il une synthèse dont M. Nygren admire « l'unité grandiose » (p. 182). Cette unité apparaît aussi bien chez un théologien comme saint Thomas, dont la *Somme théologique* s'édifie selon le schéma « alexandrin » de l'unité et du retour, que chez un mystique comme Suso, pour qui (*Autobiographie*, ch. LIII), l'esprit émane de l'essence divine et retourne vers elle. Un curieux dessin, de Suso lui-même, reproduit en tête du tome III, et commenté pp. 183-185, illustre à merveille cette synthèse. Un élément essentiel de la théorie médiévale de l'amour est la notion de « foi formée par la charité » : en infusant à l'homme la charité, Dieu l'élève jusqu'à lui, et c'est au niveau propre de Dieu, et sur la base de la sainteté, que s'établit la communion avec Dieu (p. 229). — A un autre plan, la « dévotion amoureuse » et la mystique de la Passion représentent aussi une contribution originale du moyen âge à la doctrine chrétienne de l'amour en même temps qu'un glissement dans le sens de l'*érôs*.

La synthèse élaborée ainsi au long de quinze siècles de pensée chrétienne, « éclate » avec Luther, qui opère ici une « révolution copernicienne ». L'axe de la pensée et de la piété est désormais déplacé; la religion redevient purement théocentrique : Luther refuse à l'homme toute valeur devant Dieu. L'amour divin, tel qu'il a été manifesté en Jésus-Christ, n'est pas un désir, mais un don (p. 254). La communion de l'homme avec Dieu se réalise par l'abaisement de Dieu et non par l'ascension de l'homme, elle s'établit au niveau de l'homme et non au niveau de Dieu, non sur la base de la sainteté, mais sur celle du péché, car l'homme, même justifié, reste pécheur, et ne saurait monter vers Dieu. Le christianisme n'est pas « théologie de la gloire », mais « théologie de la croix ».

Une œuvre de cette ampleur mériterait une longue discussion : il nous faut ici nous contenter de quelques brèves remarques. On ne peut que louer l'information de M. Nygren, abondante et objective (on verra, par exemple, t. III, pp. 192-194, comment il rectifie les interprétations protestantes courantes de la théologie médiévale et thomiste de la grâce). On lira avec plaisir et profit quantité de remarques pénétrantes et suggestives, et on reconnaîtra que l'étude de ces « thèmes » ou « mobiles » est souvent très féconde. On ne peut méconnaître non plus que M. Nygren a abordé, et avec quelle lucidité aiguë, un vrai problème, contre lequel vient nécessairement buter toute réflexion sur l'histoire de la pensée et de la piété chrétiennes. Mais on ne saurait nier qu'il n'ait traité ce problème de façon *très* systématique. Il écrit quelque part (t. III, p. 77) : « C'est une entreprise assez hasardeuse que de distinguer ainsi certains éléments que l'on baptise du nom de conceptions fondamentales, d'autres éléments, que l'on désigne comme des apports étrangers. » M. Nygren n'a-t-il pas vu que c'était sa propre condamnation qu'il prononçait là ? Il qualifie ainsi d'apport étranger tout ce qui dans le christianisme est désir de Dieu, désir de s'unir à lui et de trouver en lui son Bien suprême ? Mais est-il sûr que ce désir ne se trouve jamais exprimé dans l'Écriture (« Mihi adhaerere Deo bonum est »...). Une thèse qui décèle en saint Jean une « altération » de

l'*agapè* chrétienne (t. I, pp. 163-172), ne dénonce-t-elle pas par là même son caractère outrageusement systématique ? Au demeurant, qu'une notion vienne de l'hellénisme, ou qu'elle y ait trouvé son expression, s'ensuit-il qu'elle soit fausse, qu'elle n'exprime pas une réalité profondément humaine, et qu'elle ne puisse pas être assumée par le christianisme? Et si les Pères empruntent leurs formules au vocabulaire de l'*érôs*, il ne s'ensuit pas que leur théologie soit nécessairement infidèle à l'*agapè* chrétienne. (On a pu sur ce sujet lire dans le *Supplément de La Vie Spirituelle* un article solidement documenté de miss H. Graef (15 février 1950, pp. 99-105). Et pour en rester encore au plan de l'histoire doctrinale, nous avouons que cette « dialectique » de la *synthèse* et de la *réforme* (t. II, pp. 15-17) nous paraît imposer à la vie des idées un cadre fâcheusement arbitraire.

A un autre plan, il y aurait aussi sans doute beaucoup à dire sur cette notion même d'*agapè*, amour « non motivé ». Il est bien vrai que l'amour de Dieu répand et crée la bonté dans les choses, que les êtres sont bons parce que Dieu les aime, alors que nous les aimons parce qu'ils sont bons (Ia Pars, 20, 2). Mais s'ensuit-il que cet amour lui-même n'ait aucun motif, et qu'il soit, si l'on ose dire, pure fantaisie ? On sent trop chez M. Nygren la volonté de justifier la thèse luthérienne qui refuse à l'homme la moindre valeur devant Dieu (t. III, p. 253).

Et c'est là sans doute ce qui heurtera le plus le lecteur. Déjà le premier volume avait permis de soupçonner chez l'auteur des préjugés dogmatiques qui risquaient de fausser son interprétation des textes. L'ensemble de l'ouvrage, qui se ferme sur des pages ferventes à la louange de Luther, ne laisse aucun doute sur la pensée du président de la *Fédération luthérienne mondiale*. M. Nygren a eu le mérite de mettre en un vigoureux relief un aspect essentiel du message évangélique et de l'*agapè* chrétienne (à vrai dire aucun théologien, aucun saint catholique ne l'avait vraiment oublié). On pourra trouver profit à le voir de nouveau affirmé en ces pages dont nous avons dit tout l'intérêt qu'elles peuvent présenter pour l'historien; mais on se défiera d'une synthèse dont le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle est arbitraire.

P.-Th. Camelot.

La Bible, le Livre des livres, n° spécial de *Liber* (Pâques 1952). Union catholique du Livre, 91, rue de Sèvres, 314×24×7 mm. (sans pagination et sans prix).

Après *Notre-Dame du Livre* (1934) et *Saint Jean, patron du livre* (1937), l'Union catholique du Livre et le Syndicat des Écrivains catholiques viennent de publier pour leur livraison de Pâques 1952 un numéro spécial de leur revue *Liber*, intitulé *La Bible, le Livre des livres* (n° 46, 2e trim. 1952). On y trouve de très belles études de Mgr Weber : « Comment lire la Bible ? », de M. Robert sur les livres historiques, de M. Gelin sur les livres prophétiques, du P. A.-M. Dubarle sur « le Nouveau Testament, accomplissement de l'Ancien », du chanoine Osty sur saint Jean, etc. On y trouve également des hors-texte et des illustrations in-texte, certaines de grande valeur, d'autres de moindre. Le tout est magnifiquement présenté sur papiers de luxe de différents grains et fait honneur au travail des artisans — dessinateurs, typographes, lithographes, graveurs, etc. — autant qu'à celui des artistes et des auteurs.

A.-M. H.

P. Camillo M. MENCHINI, O. S. M. : *Il discorso di S. Stefano Protomartire nella Letteratura e Predicazione Cristiana primitiva*. Rome, 1951; 187 pp.

L'auteur a choisi le discours de saint Étienne dans la littérature et la

prédication primitive comme sujet de sa thèse de doctorat soutenue au Collège Angélique.

Il nous montre d'une manière intéressante et documentée que le discours de saint Étienne n'est pas seulement un rappel de l'histoire du peuple juif, mais plutôt un exposé complet du christianisme face au judaïsme, une remise en valeur de toute l'économie de l'Ancien Testament, une apologie éloquente et persuasive du christianisme en cinquante versets et la preuve tirée de l'Écriture de l'universalité du salut par la foi en Jésus-Christ.

J. RICCIOTTI : *Saint Paul apôtre.* Laffont, Paris, 1952; 528 pp.; 1.650 fr. (3 cartes, nombreux hors-texte).

L'érudition distinguée de Mgr Joseph Ricciotti, Abbé titulaire des Chanoines réguliers du Latran, est déjà bien connue du public français, à qui a été donnée la traduction de ses maîtres ouvrages : *Histoire d'Israël* (Picard, 1939), *Vie de Jésus-Christ* (Payot, 1948). Voici aujourd'hui, traduit par F. Hayward, la *Vie* de saint Paul.

Ce qu'il y a de tout à fait remarquable dans ce livre, comme dans les autres ouvrages de l'auteur, c'est le contexte temporel, géographique, social, politique, religieux, spirituel, etc., dans lequel le savant chanoine situe son « sujet ». Tout est évoqué de main de maître, par un recours aux meilleures sources, et se lit avec beaucoup d'intérêt. Il ne manque même pas une histoire de l'histoire de Paul, c'est-à-dire une histoire de la critique qui est en même temps une critique de l'histoire, si utile au lecteur exigeant d'aujourd'hui.

Le livre est divisé en paragraphes nombreux qui indiquent bien la marche progressive de la pensée. Il est non pas agrémenté, mais complété par des hors-texte photographiques qui présentent soit les hauts-lieux actuels des séjours de Paul, soit d'antiques monuments chrétiens.

A.-M. H.

A. METZINGER : *Miscellanea... R. P. Athanasio Miller oblata.* Inst. pontif. Saint-Anselme et Herder, Rome, 1951; 512 pp.

Pour les soixante-dix ans du P. Miller, exégète et consulteur à la commission biblique, le P. A. Metzinger et les moines du collège Saint-Anselme à Rome, en collaboration avec les *Miscellanea biblica et orientalia* que publie la maison Herder, ont édité ce volume de « mélanges » (fascicules XXVII-XXVIII des *Studia anselmiana*).

Parmi les notes érudites dont ce livre est composé, relevons celle du P. Metzinger sur les travaux bibliques du P. Miller, celles du cardinal Tisserand sur l'histoire des Patriarches, de O. Smit : *Serpens aut daemonium* (Gen., 4, 7), du P. Abel sur Josué, 5, 13-15, du P. Salmon sur Job et les *Moralia*, du chanoine Cerfaux sur saint Paul et le serviteur de Dieu d'Isaïe, de S. Bovo sur les sources du commentaire d'Ambroise Autpert sur l'Apocalypse.

A.-M. H.

Saint AUGUSTIN : *L'Esprit et la Lettre. De spiritu et littera.* Texte, introduction, traduction et notes, par J.-D. Burger. Éd. H. Messeiller, Neuchâtel, 1951; 214 pp.

De tous les traités antipélagiens de saint Augustin, le *De spiritu et littera* est volontiers considéré par les historiens comme son chef-d'œuvre, celui où il donne l'exposé le plus équilibré et le plus nuancé de sa doctrine de la grâce. Il est cependant le deuxième en date et l'un des plus brefs. Nous pourrions le caractériser comme un commentaire, soit de l'épître aux Romains, soit de la parole de saint Paul dans 1 Cor., 4, 7 : *Qu'as-tu que tu n'aies reçu? Et si tu l'as reçu, pourquoi te glorifier*

comme si tu ne l'avais pas reçu ? soit encore du passage célèbre de 2 Cor., 3, 6 : *La Lettre tue, mais l'Esprit vivifie.*

Nous n'en avions pas de traduction française récente. Celle annoncée dans la collection dirigée par le P. Cayré ne paraîtra pas encore avant plusieurs années. Aussi sommes-nous reconnaissants à M. Burger, professeur à l'Université de Neuchâtel, de nous donner cette présente édition. La traduction, littérale, rend bien le texte latin et se lit aisément. La présentation est claire. Le texte latin reproduit sans changements appréciables celui du *Corpus* de Vienne. Une introduction d'une cinquantaine de pages retrace les circonstances historiques du traité et expose face à face la pensée de Pélage et celle de saint Augustin. Le lecteur y trouvera une première initiation, juste dans l'ensemble, de la doctrine de la grâce de celui-ci. Nous regretterons cependant que l'auteur, sans entrer dans des détails superflus, n'ait pas noté les divergences d'interprétation entre les historiens modernes. Surtout, nous exprimerions quelques réserves à propos des dernières pages où il tente une sorte de confrontation de la pensée de saint Augustin avec l'Écriture interprétée à la lumière de l'exégèse contemporaine. Nous ne saurions souscrire à toutes les affirmations, notamment en ce qui concerne le péché originel. Nous croyons enfin que les lecteurs auraient aimé trouver une petite bibliographie. Nulle part, par exemple, n'est mentionnée (ni, nous semble-t-il, ne fut utilisée) l'excellente analyse qu'a donnée de ce traité, le P. Léon-Dufour (dans *Rech. Sc. Relig.*, 1946). Par contre, l'auteur a eu l'heureuse idée de citer en notes les passages du Commentaire de Pélage sur l'épître aux Romains, ce qui permet aux lecteurs de comparer aisément la pensée de ce dernier avec celle de saint Augustin.

R. Refoulé.

Ch.-V. HÉRIS : *Le Mystère de l'Eucharistie*. Éd. Siloé, Paris, 1952; 139 pp. in-12.

Cette étude, parue il y a quelque dix ans, avait été rapidement épuisée. Elle reprenait, d'ailleurs en le remaniant et en le développant, un texte publié dans le volume *Le Christ*. C'est une petite somme de la doctrine eucharistique, qui était fort appréciée des jeunes étudiants en théologie. La réédition en est donc fort opportune. Une introduction situe le mystère de l'Eucharistie par rapport à la Rédemption. La première partie éclaire ce mystère à partir de la notion de sacrement. La deuxième développe assez longuement la doctrine scolastique sur la présence réelle et la transsubstantiation. Chacune des notions est étudiée avec soin; on suivra en particulier avec intérêt les nuances de l'analyse concernant la présence locale du Christ sous les espèces sacramentelles. Enfin la dernière partie est consacrée à la question du sacrifice eucharistique. On retrouve dans ce livre les qualités habituelles de l'auteur : clarté, solidité, connaissance approfondie de la doctrine thomiste. Faut-il regretter que cette doctrine reste encore assez souvent proche de la formulation scolastique ? Ce que le livre perd peut-être en séduction facile, il le gagne en sérieux et en une précision trop rare.

R.-L. O.

J.-A. JUNGMANN : *Missarum Sollemnia*, t. II. Aubier, Paris, 1952; 384 pp.

Nous avons déjà présenté (*La Vie Spirituelle*, août-septembre 1951, pp. 140-160) le tome I de cet ouvrage. Voici le deuxième. Celui-là était surtout une introduction générale, celui-ci est un commentaire détaillé de la messe romaine (et, à l'occasion aussi, des messes d'autres rites) depuis le début jusqu'à la préface. Le canon de la messe et sa fin doivent faire l'objet du troisième tome de la traduction.

Il est difficile de rendre compte d'un ouvrage aussi dense, où fourmillent les notations érudites et les idées neuves dans un style direct qui laisse l'ouvrage à la portée du grand public. Il faut louer particulièrement l'auteur des explications simples qu'il donne des rites et des symboles que nous avons l'impression de saisir dans leur pure vérité, à leur naissance; que nous sommes loin des allégorismes artificiels d'une certaine époque. C'est ainsi que nous sont expliqués, par exemple, le rite de l'amict posé sur la tête en certaines liturgies (pp. 26-27), le sens de l'antienne à propos de l'Introït (p. 74), les neuf invocations « au Christ » du *Kyrie eleison* (pp. 97 sq.), la liste défectueuse de nos épîtres et de nos évangiles (pp. 164 sq.), la localisation de la lecture évangélique (pp. 183 sq. : explication qui ne manque pas de saveur!), les chants responsoriaux (p. 188), le sens de la prédication (pp. 228 sq.), le sens de la musique (p. 238), l'introduction de l'offertoire après l'office des lectures (pp. 258, 259, 377), l'origine des petites hosties et du vin blanc (pp. 310-311), etc. C'est ainsi que nous saisissons de façon réelle et vivante les éléments de l'ancienne participation au culte (la procession d'entrée, le chant commun, le rôle de la collecte, les mains levées des fidèles...) et que nous sont rappelées certaines grandes règles liturgiques, comme la lecture intelligible, ou la prière au Père; souvent au cours de son ouvrage, le P. Jungmann revient sur cet adage liturgique, *Cum altari assistitur, semper ad Patrem dirigatur oratio* : A l'autel, la prière s'adresse toujours au Père et non au Christ (cf. pp. 140, 142, 376); c'est le sacrifice du Christ au Père qui est offert.

En tout cela nul archéologisme, mais au contraire beaucoup de bon sens et de sens théologique et pastoral. Qu'on lise, par exemple, le jugement favorable porté sur le *Credo* des messes dialoguées, p. 247. On ne peut que louer le savant liturgiste allemand d'un ouvrage aussi complet.

Puisque nous attendons encore la publication du tome III, peut-on suggérer aux traducteurs anonymes de nous donner une table plus complète qu'une simple mention des chapitres ? Il y a une mine de renseignements et d'idées dans le texte et dans les notes qu'une table analytique et une table alphabétique des thèmes mettraient heureusement en valeur.

A.-M. H.

VIE DE L'ÉGLISE ET DES SAINTS

B. DE VAULX : *Histoire des missions catholiques françaises*. Arthème Fayard, 1951; 556 pp.; 900 fr.

Les jeunes générations sont ordinairement sévères pour le XIX^e^ siècle. Elles lui reprochent une certaine méconnaissance pratique de la liturgie, un affadissement des formes de la piété, la perte du sens biblique, l'ignorance de la littérature patristique, comme aussi, dans un autre domaine, la dégénérescence de l'art sacré... Que voilà des jugements sommaires ! Et même seraient-ils en partie vrais, suffisent-ils pour déterminer la qualité chrétienne d'une époque ? Le livre de M. B. de Vaulx nous apporte un autre point de vue.

Le XIX^e^ siècle a été un siècle éminemment « missionnaire ». Sur les cinq cent soixante pages d'un livre qui veut retracer toute l'histoire des missions depuis les origines jusqu'en 1914 environ (il n'y a plus que quelques pages sur cet après-guerre), plus de trois cents sont consacrées exclusivement au XIX^e^ siècle. Le dernier siècle n'a pas été seulement la grande époque des explorateurs et des grandes découvertes, ce fut aussi l'ère des missions, et tout particulièrement —

pour plus des deux tiers — l'ère des missions françaises. L'épopée des *Actes des Apôtres* a été renouvelée au XIX^e^ siècle par les missionnaires venus de France qui ont porté l'Évangile à toutes les terres inexplorées et répandu leur sang, après d'atroces souffrances, sur les cinq continents. Presque toutes les jeunes congrégations de religieux qui naissent à cette époque ont à leur actif l'évangélisation d'une terre lointaine et dure, et la gloire d'un certain nombre de martyrs. La foi des jeunes chrétientés des îles océaniques, de Chine, de Corée, de Madagascar, d'Afrique noire, du Grand Nord canadien, etc., germe partout sur le sang répandu des nouveaux apôtres. C'est le premier fait qu'il faut enregistrer si nous voulons être justes.

Certains diront : « Oui, mais quel mélange dans cet apostolat ! Nos missionnaires n'ont-ils pas été bien souvent les ambassadeurs de la nation française en même temps que du Christ ? » Même ce jugement mériterait, me semble-t-il, une réforme, ou au moins quelques nuances importantes. S'ils n'avaient eu le souci que de la gloire française, quels missionnaires auraient accepté de se livrer eux-mêmes à la mort « par obéissance » ? Or, c'est ce qui arriva plusieurs fois, en Chine, en Corée, par exemple, lorsque les supérieurs, dans le but d'apaiser la xénophobie des autorités, demandèrent à leurs religieux de sortir de leur secret et de « se livrer ». S'ils n'avaient eu que le souci de l'expansion française, pourquoi n'auraient-ils pas donné droit aux requêtes de Mouséba voulant, « par l'entremise des pères, le protectorat de la France » sur l'Ouganda (p. 410)? Ne voit-on pas d'ailleurs à plusieurs reprises que, dans la lutte de l'Église contre le « patronat », contre les « méthodistes », contre l'Angleterre, Rome ne trouve son meilleur appui spirituel que dans les missions de la France (cf. pp. 273, 346, etc.).

On ne lit pas sans émotion, quelles que soient par ailleurs les critiques de détail que l'on pourrait faire, tant d'*actes de martyrs* français en une période si restreinte, tant d'initiatives généreuses. Et en terminant sur la Papouasie, l'auteur nous présente une épopée française qui dure toujours. Nous avons là une belle histoire des « congrégations modernes ».

Il serait vain cependant et nuisible de remplacer le travail d'aujourd'hui par une complaisance en des gloires passées. Il serait même périlleux de vouloir suivre toujours des méthodes qui ont eu leur temps. Si glorieux qu'aient été les missionnaires du siècle passé, il n'est pas niable qu'ils aient eu la nostalgie d'aller reconstituer en Afrique ce qui n'existait plus en France et où la France pourrait selon eux se retrouver — des « chrétientés » où le prêtre gouverne, où l'Église mène le mouvement civilisateur — et de montrer aux Combes français et à l'étranger que le pavillon de France est toujours soutenu, voire précédé, par une soutane. Les missionnaires d'aujourd'hui qui travaillent durement pour la promotion des Noirs en Afrique (ou ailleurs, s'il est vrai, comme on le dit, que cette promotion se joue aux États-Unis pour tous les Noirs africains) imitent la générosité de leurs devanciers, sans en reprendre matériellement les méthodes.

Et nous n'avons rien dit du XVII^e^ siècle, sur lequel l'auteur s'étend moins et dont l'épopée est connue. Nous n'avons rien dit non plus des XIII^e^-XV^e^ siècles et à cet égard l'ouvrage paraîtra-t-il un peu court aux spécialistes.

Il manque à ce beau livre des cartes complètes avec indication des missionnaires pionniers, des instituts missionnaires, des dates d'évangélisation, etc., à la manière, par exemple, dont sont composées les admirables cartes de M. van der Meer dans son *Atlas de la civilisation occidentale*.

A.-M. H.

A. HAMMAN : *Prières des premiers chrétiens.* Introd. par DANIEL-ROPS. A. Fayard, Paris, 1952; 480 pp.; 750 fr.

Le P. Hamman, aujourd'hui professeur au Collège de Poissy, a eu l'heureuse idée de recueillir toutes les premières prières chrétiennes: : Prières inspirées contenues dans l'Évangile, les Actes des Apôtres, l'Apocalypse; prières des premiers évêques et théologiens, prières des premiers martyrs, prières de chrétiens le plus souvent anonymes, que l'on retrouva sur les tessons, les papyrus, gravées sur la pierre, dans des inscriptions, premières prières eucharistiques, prières des premiers Pères de l'Église. Une dernière partie ajoute même, en quarante pages environ, les premiers « traités sur la prière ».

Les traductions revues par M. H.-I. Marrou et, particulièrement, par M. de La Tour du Pin, sont bonnes, et c'est un trésor que d'avoir, en français, ce recueil des prières de nos tout premiers frères dans la foi. Voici un volume qui n'a pas de prix.

Une carte donnant indication des « lieux » de l'Église primitive et des Pères, des tables nombreuses et détaillées rendent captivante l'utilisation de ce livre.

A.-M. H.

DANIEL-ROPS : *L'Église de la cathédrale et de la croisade.* A. Fayard, Paris; 832 pp.; 950 fr.

Après l'*Histoire sainte, Jésus en son temps, L'Église des apôtres et des martyrs, L'Église des temps barbares*, voici le cinquième tome de cette histoire du peuple de Dieu, d'Abraham à nos jours, que M. Daniel-Rops poursuit avec une ténacité et un zèle inlassables.

Le présent volume pourrait aussi s'appeler l'Église de la Chrétienté. C'est l'époque de Grégoire VII, et plus tard d'Innocent III, d'Honorius III, de Grégoire IX, de Boniface VIII. C'est aussi l'époque de Bruno, de Bernard, de Norbert, de Dominique de Guzman et de François d'Assise, de Thomas d'Aquin et de Bonaventure. C'est la grande époque où l'Église, après avoir tant craint les Barbares, a fini par les assimiler, par « christianiser » leurs institutions et présider à leurs destinées. La sève chrétienne est riche et féconde. En cette même période, nous assistons à la naissance des universités, au départ des premières « missions » en Afrique, aux Indes, en Chine, aux croisades, à la Reconquista espagnole, et à combien de fondations monastiques et religieuses! Visiblement, apparemment, entre 1050 et environ 1350, quelle belle époque pour l'Église !

Et cependant que de forces de désagrégation déjà en travail ! S'il est indéniable que ce triomphe temporel est pour une grande part le fruit d'un beau travail spirituel de toute l'Église depuis ses origines, il est indéniable aussi que l'Église n'est pas longtemps faite pour ces sortes de triomphes qui représentent trop de tentations et de dangers pour les chrétiens, qui sont aussi des pécheurs, qu'elle rassemble. Dépassant la lettre des chapitres, les lecteurs de cet ouvrage seront maintes fois appelés à méditer sur ce destin de l'Église et des chrétiens au sein de ce monde. C'est dire aussi tout le profit qu'ils tireront de ce livre.

Malgré une composition dense, l'ouvrage se lit avec aisance; la plume de M. Daniel-Rops est vive et alerte. Et les tableaux et index, les huit cartes fort judicieusement réparties et établies, feront de ce livre un répertoire de renseignements toujours utile.

A.-M. H.

Métropolite SERAPHIM : *L'Église orthodoxe.* Les dogmes, la liturgie, la vie spirituelle. Payot, Paris, 1952; 240 pp.; 650 fr.

Le présent ouvrage comprend plusieurs parties : une dogmatique, un exposé historique — et même géographique — de l'Orthodoxie, et

enfin un traité de la vie spirituelle dans l'Orthodoxie. Le métropolite Séraphim a composé la dogmatique et « a donné à l'ensemble du livre sa rédaction définitive » (p. 7). L'exposé historique est de Wassili Lengelfelder, et la doctrine spirituelle est du professeur Ivan Tschetwerikow. L'ouvrage se présente comme une traduction de J. Marty, mais on ne nous dit pas si c'est une traduction de l'allemand ou, directement, du russe.

La présentation du dogme que fait un orthodoxe est toujours originale pour un catholique latin; elle ne manque pas de lui être profitable. Certaines parties essentielles, comme la doctrine du Saint-Esprit, ou très importantes, comme la doctrine de la justice originelle, ou le mystère des saintes icones, ou des reliques des saints, qui sont souvent mises un peu à l'ombre dans notre théologie, sont ici placées en un relief très particulier, grâce aussi à une organisation du savoir théologique tout à fait originale. C'est ainsi, par exemple, que la « hiérarchie » est placée avec les sacrements parmi les « saints mystères de l'Église orthodoxe ». Ces confrontations sont fécondes pour nous, ne serait-ce que pour nous stimuler à mieux faire l'inventaire de notre héritage spirituel et à ne rien en laisser perdre.

Il est regrettable que l'auteur se soit laissé aller ici et là à un antiromanisme de principe où, évidemment, nous ne le suivons plus. Aussi bien d'ailleurs se contredit-il quelquefois : on nous dit, page 7, que l'Orient est le terrain d'élection des formules dogmatiques, tandis que l'Occident se consacre à l'administration et à la discipline. On nous dit, page 18, que, « selon l'Église orthodoxe, il ne peut être question d'évolution, de développement, perfectionnement ou amplification des vérités dogmatiques » et que l'Orthodoxie « voit dans ce conservatisme son privilège ». Plus loin cependant, page 19, on explique comment « des définitions rénovées restent possibles dans l'avenir ». La théologie de l'auteur sur le développement du dogme est plus semblable à la nôtre qu'il ne veut le laisser supposer, et nous accepterions volontiers, mise à part sa polémique, ses positions à la fois conservatrices et progressistes. Nous pourrions donner d'autres exemples, mais il y a assez de bonnes choses dans ce livre (par exemple, la partie finale sur le monachisme) pour que nous-même ne retenions pas ces détails de polémique.

A.-M. H.

J. C. DICKINSON : *The origins of the Austin Canons and their Introduction into England.* S.P.C.K. House, Northumberland Av., London W. C. 2, 1950; 310 pp.; 20 s. net.

Nous ne savons encore que bien peu de choses de la vie des prêtres en Occident entre le VI^e^ et le XII^e^ siècle. Comment étaient-ils recrutés ? Dans quels milieux ? De quelle manière étaient-ils instruits ? Quel était l'essentiel des charges qui leur incombaient ? Quel genre de vie avaient-ils ? Vivaient-ils en commun ou séparément ? Quel habit portaient-ils ? Autant de questions — et il y en a d'autres — auxquelles la plupart du temps et pour le plus grand nombre d'églises nous ne pouvons donner que de vagues réponses. Aussi toute contribution à ce travail historique nous est-elle extrêmement précieuse.

C'est un apport de ce genre que nous donne le Révérend J. C. Dickinson, fellow d'Emmanuel College, à Cambridge. Sans doute le but de son ouvrage est-il surtout de présenter une histoire des chanoines augustins en Angleterre. Mais il est impossible de poursuivre un tel but sans étudier le contexte et les sources de la vie canoniale anglaise : ses relations avec la vie monastique, avec les charges paroissiales; le genre d'observances reçues par les chanoines, leur nature; l'idéal de la *Vita apostolica* et l'influence de la Règle dite de saint Augustin chez les chanoines, bref toutes les caractéristiques des mai-

sons de chanoines. Autant de points communs ou d'analogies qui intéressent notre propre histoire des chanoines (et des clercs) en France à cette époque, en attendant que se révèlent les historiens de la compétence des Dickinson, des Hamilton Thompson (cf. *The english clergy and their organisation in the latter middle ages*) qui a d'ailleurs revu l'ouvrage de notre auteur.

Après les travaux de M. C. Dereine sur les chanoines des XI^e-XII^e siècles, en particulier ceux de saint Ruf et de Prémontré, voici une étude capitale. Elle ne manquera pas d'intéresser particulièrement ceux qui aujourd'hui s'intéressent aux modalités de la vie commune dans le clergé, aux adaptations de la pastorale et aux moyens de sanctification du prêtre.

A.-M. H.

J. DAGENS : *Bérulle et les origines de la restauration catholique (1575-1611)*. Desclée, Bruges, 1952; 457 pp.

Ce livre était vivement attendu. On le savait sur le chantier. La notoriété de M. J. Dagens en prédisait la qualité ! C'est de fait un livre de grande classe. Non pas une biographie de Bérulle — l'œuvre de l'abbé Houssaye reste suffisante — mais une restitution de l'ambiance intellectuelle, spirituelle et politique où Bérulle a vécu. L'ouvrage est réparti en quatre livres : L. I : Les années de formation de Bérulle. Renaissance et esprit chrétien. L. II : Les origines de la réforme catholique. Les œuvres de jeunesse de Bérulle (on veut dire le *Bref discours de l'abnégation intérieure* et le *Traité des énergumènes*, dont Marthe Brossier fut l'occasion). L. III : La politique religieuse d'Henri IV. Les premières entreprises religieuses de Bérulle (1600-1669) (songeons à la fondation du Carmel et mettons au point de départ de l'entreprise la retraite que fit Bérulle en 1601 chez les jésuites de Verdun et qui marque un moment décisif de sa vie spirituelle). L. IV : La doctrine spirituelle de Bérulle. L'ouvrage est d'un maître. Les cent trente premières pages décrivent le climat spirituel du XVII^e siècle en des termes qui nous semblent très exacts; relevons au passage l'honneur fait à Cologne (et à sa Chartreuse) d'être l'une des capitales mystiques de la réforme catholique. Tous les historiens du XVII^e siècle se réjouiront à voir mettre en place, et en si bonne place, tant de faits. L'interprétation générale reste délicate. L'œuvre de Bérulle, c'est l'évidence, ne rend pas un son thomiste. Ses maîtres sont, aux yeux de M. Dagens, saint Bonaventure, Harphius, Benoît de Canfield, mais surtout saint Augustin. « Saint Augustin est le grande maître de Bérulle » (p. 250). Est-ce bien sûr ? Le platonisme de la mystique germanique, prépondérante du XVII^e siècle, celui que reflète l'*Abrégé* de la dame milanaise et le *Bref discours* est moins celui de saint Augustin que celui de Denys et de Proclus. Quant au christocentrisme bérullien, M. Dagens rejette la thèse de Dom Huyben, celle d'une influence décisive de la *Perle évangélique*, et fait remonter à la retraite de 1601 ses premières origines; il aurait eu, à partir de cette date, un développement continu que la rareté des textes interdit de suivre avec précision. M. Dagens se refuse à faire dériver le christocentrisme bérullien d'une source littéraire; mais il ne retrace pas l'histoire de la dévotion au Christ au delà de saint Bonaventure; il ne songe ni à Aubertin de Cadale ni à ses disciples proches ou lointains. C'est, à notre avis, la faiblesse d'un ouvrage qui reste un grand ouvrage et dont nous remercions M. Dagens. Attendons un second volume où seront étudiés la fondation et le développement de l'Oratoire jusqu'en 1629, les progrès et la crise du Carmel, le rôle politique et surtout spirituel du grand cardinal de Bérulle.

J.-A. R.

MARCEL SIMON : *Les premiers chrétiens.* Coll. « Que sais-je ? ». Presses Universitaires de France, Paris, 1952.

La collection « Que sais-je ? » n'a pas à être présentée à nos lecteurs. Sa réputation est faite depuis longtemps. Avec le n° 551, elle aborde enfin les *Origines chrétiennes.* La rédaction de l'ouvrage fut confiée à M. Marcel Simon, doyen de la Faculté des Lettres de Strasbourg, dont on connaît les travaux antérieurs sur l'influence juive durant les premiers siècles du christianisme et aussi une étude suggestive sur la ruine du Temple.

Traiter en une centaine de pages des multiples problèmes posés par les origines du christianisme, entre 30 et 70, représente une véritable gageure. M. Simon, cependant, l'a tenue et son petit livre peut être considéré comme une belle réussite. Ce n'est pas que nous soyons toujours d'accord avec l'auteur. Il est le premier du reste à reconnaître qu'en raison de la pauvreté de notre documentation, « le tableau qu'on peut dessiner reste sur bien des points approximatif et conjectural... Il ne saurait être question, le plus souvent, de certitude ». L'entreprise était d'autant plus difficile que des travaux récents ont modifié, dans une certaine mesure, l'image traditionnelle qu'on se faisait de cette histoire. Nous pensons particulièrement ici aux études de Schoeps et de Brandon, surtout de celui-ci, aux conclusions duquel Simon, nous a-t-il semblé, se rallie le plus souvent. Or toutes ne sont pas aussi sûres et l'on pourrait aisément donner des mêmes faits une interprétation sensiblement différente, et tout aussi vraisemblable. Ainsi, par exemple, M. Cullmann dans son livre récent sur saint Pierre, en ce qui concerne les rapports de Pierre et de Paul. Nos réserves porteraient surtout sur le chapitre v, intitulé : « Le Conflit des Observances ». En résumé, malgré son intérêt et sa valeur, nous n'oserions recommander cet ouvrage qu'à des esprits déjà avertis et informés. Il ne saurait être mis entre toutes les mains.

R. REFOULÉ.

H. POURRAT : *Saints de France.* Coll. « Vocation de la France », publiée sous la direction de R. WITTMANN et D. MORIN. Boivin, Paris, 1951; 190 pp.

Voici un martyrologe des saints de France. On y trouvera les biographies de saint Denis, des martyrs de Lyon, d'Hilaire, Martin, Germain d'Auxerre, Sidoine Apollinaire, Geneviève, Remi, Clotilde, Césaire d'Arles, Maur, Radegonde, Éloi, Bathilde, Odon, Odilon, Bernard, Louis, Colette de Corbie, Jeanne d'Arc et tant d'autres, jusqu'à Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus — et jusqu'au P. de Foucauld (qui n'est pas canonisé). Tout cela commence par un premier chapitre sur saint Michel, « l'ange de la nation », et se termine par une postface sur « le ciel de demain ».

Les saints sont présentés de façon vivante, en un style direct, alerte et sobre. Le livre, élégant, est orné de dix-neuf hors-texte en héliogravure.

A.-M. H.

JEAN BARBIER : *Le Curé d'Ars et Pauline Jaricot.* Éd. du Sud-Est, Lyon, 1952; 152 pp.; 380 fr.

Entre autres traits de la vie du Curé d'Ars, ce petite livre raconte la visite que lui fit un jour le P. Lacordaire (p. 94). Pour qui connaît cette rencontre par ailleurs, par exemple par le *Lacordaire* de Foisset, le présent récit a un peu l'aspect d'une caricature. C'est dommage, car cela pourrait faire douter aussi de la valeur de présentation d'autres traits racontés ici de manière agréable et non sans à propos. Présenter parallèlement des traits biographiques du Curé d'Ars et de Pauline Jaricot est une idée séduisante. On s'y est peut-être laissé aller en cette œuvre de

vulgarisation avec un peu trop de facilité. Le lecteur y trouvera cependant de bons éléments pour un premier contact avec les personnages présentés.

J. B.

Louis VAN DEN BOSSCHE : *Isabelle des Anges*. Éd. du Carmel, Tarascon, 1951; 203 pp.

Attachante figure, celle d'Isabelle des Anges ! Elle était du nombre des six carmélites qui vinrent chez nous implanter le Carmel. Elle fut la seule à se donner à la France jusqu'à la mort. Après le Carmel d'Amiens, elle fonda Rouen malgré l'opposition du Parlement, Bordeaux, où le jeune Surin entendit ses leçons, Toulouse, où vingt filles attendaient sa venue pour se cloîtrer, Limoges enfin, où Isabelle mourra le 24 octobre 1644, âgée de près de quatre-vingts ans. Au milieu des dissensions qui opposèrent certaines religieuses avides de direction carmélitaine à leurs supérieurs oratoriens, sa douceur et son effacement lui permirent de sauver l'essentiel.

J.-A. R.

M.-S. BARBEY : *Vision de paix*. Imp. Saint-Paul, Fribourg, 1951; 144 pp.

Véritable « livre d'or » de l'abbaye cistercienne d'Hauterive, en Suisse, cet ouvrage raconte la grande geste cistercienne du XII^e^ siècle au cours de laquelle Hauterive fut créée pour vivre sept cents ans, jusqu'à ce matin de 1848 où les moines furent exilés. Après près d'un siècle d'interruption les moines sont revenus (dès 1939) et forment maintenant une petite équipe. De longues pages détaillent la vie religieuse (on sait que les cisterciens ont gardé l'antique tradition du rythme « bénédictin » des Heures — c'est-à-dire des heures du jour, plus longues en été, plus courtes en hiver, telles qu'elles étaient comptées à l'époque de saint Benoît — et qu'ils ne « bloquent » jamais deux Heures canoniques), studieuse et travailleuse des cisterciens, et leur architecture. De très belles photos terminent le volume et proposent à notre contemplation la magnifique abbaye et la vallée d'Hauterive.

A.-M. H.

Giovanni ROSSI : *Traqués par Dieu*. Bonne Presse, Paris, 1952.

Ceux qui aiment à suivre les chemins divers, disons mieux les ruses merveilleuses dont Dieu se sert pour s'emparer du cœur de l'homme, liront avec plaisir cet ouvrage traduit de l'italien par M. Bourrette Serre.

Nous voyons comment des hommes et des femmes parmi les plus célèbres de notre époque, de toutes nations et de toutes langues, savants, littérateurs, artistes, penseurs, ont été amenés à la foi en Dieu et à reconnaître, suivant les démarches particulières de leur esprit, la vérité du catholicisme. Nous voyons se profiler la physionomie d'A. Carrel, G. Cohen, Lou-Tsen-Tsiang, Sigrid Undset, bien d'autres encore, et chacun nous raconte sa conversion.

G. DE B.

THÉOLOGIE ET SPIRITUALITÉ

Yves M.-J. CONGAR, O. P. : *Le Christ, Marie et l'Église*. Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 110 pp.

Qu'on ne se laisse pas impressionner par la modeste apparence de ce petit livre : en une centaine de pages, le P. Congar dit ici plus et mieux que d'autres en de gros volumes, et c'est une œuvre de clarté et de sereine franchise.

Un premier chapitre, déjà paru en

octobre et novembre 1951 dans *La Vie Intellectuelle*, s'ouvre par un rappel du quinzième centenaire du Concile de Chalcédoine, où fut définie solennellement l'union des deux natures dans le Christ, définition professée avec nous par nos frères protestants. Mais si l'accord existe entre les chrétiens pour accepter la formule de Chalcédoine, est-il bien sûr que, sous les mêmes mots, on accepte le même sens ? Le P. Congar montrera que non, et que c'est dans cette divergence sur le sens des formules que s'enracinent nos dissensions sur la nature véritable de l'Église du Christ et sur la place de Marie. Il s'agit, en définitive, de situer la place de l'*Homme* dans l'économie salvatrice; qu'on affirme une telle transcendance de Dieu qu'elle ne puisse s'accommoder d'aucune coopération véritable de l'homme à son propre salut, et l'on devra, avec Luther, refuser à l'Humanité même du Christ, toute efficacité salvatrice : c'est Dieu seul qui sauve, Dieu opérant sous le voile de l'humanité du Christ, mais sans aucune causalité de celle-ci. A fortiori n'y a-t-il plus de place pour une méditation ecclésiale ou mariale, puisque le salut est l'acte exclusif de Dieu. Mais ne revient-on pas ainsi à une sorte de monophysisme, de méconnaissance du rôle de la nature humaine du Christ, et donc à une position assez semblable à celle que condamnait jadis de Concile de 451 ?

Les catholiques éviteraient-ils complètement ces dangers de la position luthérienne ? Sans doute la théologie catholique, fidèle à Chalcédoine, a su donner à la nature humaine du Christ la place qui lui revient : le Christ est pleinement homme, agissant et sanctifiant dans son humanité même; des dévotions comme celles au Sacré-Cœur ou au Christ-Roi, bien comprises, sont le plus manifeste rejet de l'erreur condamnée à Chalcédoine. Pourtant le P. Congar, dans le deuxième chapitre de son livre, décèle, en certaines manifestations de la piété catholique envers le Christ, envers l'Église, ou envers Marie, des traces d'une certaine tendance monophysite. Il faut admirer sans réserve, en même temps que la lucidité de l'auteur, le tact avec lequel il procède au cours de ces pages, qui ne veulent ni condamner ni juger, mais seulement éclairer et prévenir le mal.

Car ce serait un mal, et un grand danger, qu'une dévotion mal éclairée nous fasse oublier la place de la nature humaine du Christ, pleinement semblable à la nôtre *hormis le péché* (Héb., 4, 15); affirmer, comme certains l'ont fait, que notre Christ ne saurait représenter pleinement l'humanité dans l'alliance avec Dieu, parce qu'il n'a pas de personnalité humaine, c'est à la fois très mauvaise philosophie et oubli des enseignements les plus précieux de la Révélation. Chercher une « place libre » pour la Vierge entre le Christ et nous, parce que la distance est trop grande entre les pécheurs que nous sommes et sa sainteté transcendante, n'est-ce pas encore oublier que *nous n'avons pas un Grand-Prêtre impuissant à compatir à nos faiblesses* (Héb., 4, 5; cf. 5, 2-8) ?

Chemin faisant, l'auteur signale encore d'autres indices de cette même tendance à un certain monophysisme, notamment dans la façon dont on parle parfois de l'Église : celle-ci est divine, sans doute, mais on semble oublier parfois qu'elle est humaine aussi, et que l'exercice de ses pouvoirs a un conditionnement humain, donc sujet aux fautes et à l'erreur : l'impeccabilité personnelle du Christ ne s'étend pas à l'Église, et son infaillibilité ne garantit pas tous les actes du Magistère... C'est toujours le même oubli de l'apport humain dans l'œuvre du salut, au bénéfice d'une action de Dieu seul qui serait infaillible, sans doute, mais invisible et sans coopération véritable de l'homme.

Remercions le R. P. Congar de ces pages éclairantes, et de ce rappel aux exigences d'une théologie rigoureuse,

seule base valable d'une authentique piété.

J. Lécuyer.

Carnets du cardinal Suhard. Extraits spirituels. Bonne Presse, Paris 1952; 48 pp.; 150 fr.

On est ému en lisant des témoignages de vie aussi simples, dont la grandeur ne réside ni dans leur valeur de présentation littéraire, ni dans un quelconque souci d'originalité. Comment ne pas être bouleversé en lisant ceci, tout simple, à la page 22 : « Vingt-six août 1944. Cette journée fut une des plus pénibles de ma vie; puissé-je la transformer en l'une des plus méritoires. Pour cela, il faut beaucoup d'amour de Dieu : l'aurai-je suffisamment affermi en moi. » Un leit-motiv court à travers ces carnets : je dois devenir un saint : « Être un saint pour être un bon archevêque de Paris » (p. 12).

PAUL-MARIE DE LA CROIX, O.C.D. : *L'Ancien Testament, source de vie spirituelle.* Desclée de Brouwer, 1952; 930 pp., 19×30 cm.; 1.800 fr., rel. 2.400 fr.

Voici un bon livre de spiritualité, qui traite successivement de *Dieu et l'âme*, de l'*amour divin*, des *chemins de Dieu* : *foi*, *sagesse*, *purifications*, *union*. Ce plan n'est peut-être pas très structuré, ni très foncièrement biblique, mais ces grandes vérités sont utiles à rappeler à nos contemporains, et toujours savoureuses à méditer : la sainteté, l'absolue transcendance de Dieu, les exigences de son amour, le sens des épreuves, la nécessité des souffrances et des purifications pour toute âme qui veut monter. Voilà qui peut faire du bien, d'autant plus que le livre est rempli de citations d'Écriture sainte avec une telle abondance qu'elles couvrent presque autant de place que le texte. On sent un auteur qui s'est plongé avec amour dans la lecture de la Bible. Tous ces extraits qu'il en rapporte pourront peut-être familiariser avec l'atmosphère de l'Ancien Testament les âmes qui y seraient encore réfractaires. L'ouvrage y gagne en tout cas cette irradiation que la Parole de Dieu dégage irrésistiblement, et qui est bien mise en valeur par une présentation soignée.

Mais il est regrettable que les textes soient donnés le plus souvent sans aucun souci de leur contexte, de leur situation chronologique ni de leur genre littéraire, ce qui diminue singulièrement la portée des citations, et nous empêche de trouver ce qu'on nous promettait : « Rejoindre la pensée divine en voie d'exécution. » Le sens du déroulement de l'histoire fait presque totalement défaut : on ne perçoit pas les réfractions successives de la révélation aux diverses époques, l'évolution interne des traditions en Israël, l'action réalisatrice de Dieu dans son peuple, toute cette œuvre de salut dont la Bible n'est que la trace inspirée.

Et, à tout prendre, quand ces splendeurs viennent émailler à profusion un livre d'une spiritualité saine, forte et sûre, cela ne peut que constituer une source savoureuse pour notre vie spirituelle.

S. J. d'A.

Dr Angel SUQUIA GOICOECHEA : *La Santa Misa en la espiritualidad de San Ignacio de Loyola.* Publicaciones del Instituto español de estudios ecclesiásticos, Roma. Dirección general de relaciones culturales, Madrid, 1950; 1 vol. 250×170, 265 pp.

On a beaucoup discuté sur le sort fait aux valeurs liturgiques dans la spiritualité ignatienne. Ces discussions reposent trop souvent sur une connaissance assez superficielle des écrits du fondateur de la Compagnie de Jésus, et de l'ambiance théologico-spirituelle dans laquelle il se forma et vécut. Aussi l'ouvrage pré-

cis et érudit du Dr Suquia mérite-t-il d'être retenu. La première partie de ce livre qui étudie précisément ce qu'on pensait de la messe et la façon dont on en vivait dans les milieux que fréquenta Ignace, depuis la cour d'Arévalo jusqu'à Venise et Vicence, est particulièrement riche en analyses d'opuscules ou de traités trop peu connus de Bernal Diaz de Luco, Hernando de Talavera, Ciruelo, Matthieu Ory, Alberto Castellani, Nicolas de la Piove, à côté de ceux de Ludolphe le Chartreux, Ambrosio Montesinos, Gerard Groot, Gerson, Gabriel Biel, Montbaert, Garcia de Cisneros, etc... Il va de soi que l'intérêt d'un pareil exposé dépasse le cas de saint Ignace; il y a là les premiers éléments d'un tableau de la vie sacramentelle et cultuelle à l'aube des réformes catholiques. Pour ce qui est de saint Ignace, son *Journal spirituel*, tout autant et plus que les *Exercices*, est le livre sur lequel le Dr Suquia construit son exposé. Il n'a pas de mal à montrer comment la messe est vraiment au cœur de la vie spirituelle d'Ignace, comme acte suprême du culte chrétien. On ne manquera pas d'être frappé de l'angle plus individuel qu'ecclésial sous lequel sont conduites ces différentes analyses; ou, plus exactement, de la prédominance du point de vue de l'union personnelle au Christ sur celui du rassemblement du peuple de Dieu dans la communion au « Mystère »... Le livre est ainsi particulièrement intéressant pour faire saisir la diversité des sensibilités liturgiques.

A. D.

Dom G. LEFEBVRE : *Le Christ, vie de l'Église*. Préface du chan. Hoornaert. Éd. de la Vigne, Bruges 1949; 200 pp.

Ce livre n'est pas un traité de « dogmatique » ou d'apologétique ni une « ecclésiologie ». « Né d'une retraite prêchée à Bruges » en 1949 aux Filles de l'Église, il est plutôt ce que nous appellerions un livre de spiritualité, bien que le terme soit discutable et convienne souvent assez mal à ces belles exhortations toutes remplies de sève biblique et patristique, et qui sont d'excellente théologie. Toutes centrées sur l'Esprit-Saint et l'Église, ces conférences traitent de l'esprit de famille, de l'humilité, de l'obéissance, de la foi, de la virginité, etc. Doctrine antique et classique, mais, il faut bien le dire, rarement présentée avec autant de sens de la Tradition.

A.-M. H.

DIVERS

Henri AGEL : *Le cinéma a-t-il une âme ?* Coll. « 7e Art ». Éd. du Cerf, Paris, 1952; 120 pp., 300 fr.

Dans le premier volume de la nouvelle collection « 7e Art », M. Henri Agel pose une question dont il est impossible de se désintéresser : *Le cinéma a-t-il une âme ?* Sa réponse n'est pas seulement positive; elle exalte le cinéma comme un art privilégié, éminemment propre à dégager, des sujets auxquels il touche, de hautes significations spirituelles : « Existe-t-il un art, dans le monde d'aujourd'hui, qui se prête à cette expression spiritualisante d'une façon plus souple, plus complète et, si l'on ose dire, plus contagieuse que le cinéma ? Il possède, à un degré remarquable, des qualités plastiques et intellectuelles qui, entre des mains généreuses et habiles, permettront ce surgissement du spirituel. »

Pareille affirmation ne manquera pas d'étonner ceux qui en sont encore à ne voir dans le cinéma qu'un pur délassement ou une illustration en

images d'histoires à juger selon leur conformité avec telle foi ou telle morale. Après avoir rappelé dans son introduction de quels éléments particulièrement riches dispose ce mode d'expression, l'auteur justifie la pensée que nous avons exprimée en relevant à travers la production cinématographique les principaux thèmes qui jaillissent du choc des images : co-naissance au monde — l'aventure humaine — connaissance du prochain — l'amour — le dépassement de soi. Cette énumération laisse soupçonner ce qu'il entend par « spiritualité »; une table plus analytique en eût davantage indiqué au premier coup d'œil la richesse, car l'auteur, au passage, est amené à dire sa pensée sur des sujets aussi importants que les films de guerre, le problème des Noirs en Amérique, etc. Nous sommes ainsi amenés à voir bien au delà des images et à saisir les valeurs engagées au cinéma dont la variété apparaîtra à cette lecture, à plus d'un, une révélation.

Certes, nous ne sommes pas encore dans le sacré proprement dit; mais patience, une seconde étude nous est promise, qui traitera directement de ce sujet et complétera à souhait ce premier volume. Nous ne doutons pas qu'après cela le divorce entre le septième art et notre vie chrétienne laissera place à une utilisation bienfaisante de ce langage aux innombrables ressources.

Le seul inconvénient de cette lecture pourrait venir de sa richesse. L'auteur se réfère à un lot impressionnant de films qui dépassent les capacités d'un spectateur moyen. Dans une étude aussi générale, il était difficile, sans doute, d'éviter ce foisonnement qu'au demeurant un index fort précieux permettra d'utiliser pour d'occasionnelles recherches. D'ailleurs cette nouvelle collection nous promet des études sur des thèmes spéciaux, comme l'enfance, ou des auteurs particuliers, qui, en limitant leur objet, permettront une initiation et un approfondissement faciles et sûrs. En portant leur attention vers cette collection « 7e Art », les amis — ou détracteurs — du cinéma et les éducateurs notamment, ne tarderont pas à apprendre le secret d'utiliser le film au service de l'homme et du chrétien.

HYAC. MARÉCHAL.

Dr HEINRICH ELFERS ; *Reich Gottes einst und jetzt.* Ferd. Schöningh, Paderborn, 1948; 376 pp. in-8° relié, 6,80 DM.

Les conférences qui forment le « Règne de Dieu autrefois et aujourd'hui », ont été données au Grand Séminaire de Paderborn, pendant les années qui ont suivi la dernière et terrible guerre.

Bien que l'auteur ait en vue les situations propres au peuple allemand d'après-guerre, son exposé garde cependant une très grande importance même pour des lecteurs non allemands. L'idée fondamentale du livre est que l'Occident se trouve placé devant la nécessité inexorable d'une décision claire et nette : ou bien il reconnaîtra et acceptera le « Règne de Dieu » avec toutes ses exigences, ou bien, il se détachera de Dieu et suivra sa propre voie qui le conduira fatalement à une nouvelle catastrophe. Et cela vaut pour toute l'Europe et pour chaque Européen en particulier.

Un simple regard sur la table des personnes et des matières fait saisir combien de problèmes modernes très brûlants sont traités dans ce livre, toujours — et c'est ce qui fait son originalité et sa valeur — à la lumière de la notion évangélique du « Règne de Dieu ». Étant donné que le « Règne de Dieu » est l'unique objet de la prédication de Jésus et des apôtres, et qu'il doit être le seul objet de notre foi et de nos efforts. — *Primum quaerite Regnum Dei* —, on ne peut que se réjouir de cet essai pour résoudre les problèmes contem-

porains sous la lumière de la « domination royale de Dieu ».

GEBH-M. BEHLER.

MARIA MONTESSORI : *Pédagogie scientifique. La découverte de l'enfant.* Nouvelle traduction par G.-J.-J. BERNARD. Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 264 pp., 14×22, avec 27 photos de J.-M. MARCEL.

Dans sa courte introduction, M. Mario Montessori, fils de l'auteur, qui s'intitule directeur général de l'œuvre Montessori, date la première édition (chez Larousse, traduction de Miss Cromwell), de 1926. Attribuons ce lapsus au typographe. Le premier tome de la *Pédagogie scientifique*, sous-titré *La Maison des enfants*, fut l'événement pédagogique de l'immédiate après-guerre.

La renommée de Mme Montessori avait depuis des années déjà franchi les frontières. Cet ouvrage aux dimensions imposantes (226 pp., 19×28), avec la préface française de Paul Lapie, ses nombreuses planches hors texte, et plus que tout la chaleur vibrante qui s'y exprimait, acheva la conquête du monde enseignant, bien que les critiques ne manquèrent jamais à la méthode, à laquelle on oppose souvent celle du Dr Decroly, contemporain belge de la doctoresse italienne (il est d'ailleurs heureux qu'on puisse comparer des conceptions assez différentes, et qui sont aussi défendables l'une que l'autre, selon le point de vue auquel on se place et selon les besoins psychologiques des divers milieux et des divers types d'enfants).

Peu d'années après — 1921 ou 1922 — parut le tome II, *Éducation élémentaire*, plus considérable encore (470 pp.), mais moins sensationnel; le volume actuel a, avec raison, laissé tomber la partie générale, qui nous semblerait aujourd'hui trop longue et dépassée.

L'ouvrage étant épuisé depuis longtemps, on accueillera avec empressement ce nouvel état de l'œuvre montessorienne, qui n'est pas une réimpression pure et simple (celle-ci eût d'ailleurs été impossible à envisager).

C'est Mme Montessori elle-même qui avait demandé une nouvelle traduction; et son fils, dont la fonction dans la vie est de diffuser l'œuvre de sa mère, l'a mise au point. Est-ce lui qui a choisi les passages à sacrifier ? Je n'aurais pas été d'accord sur tous les points. Aux pages sur le langage graphique, dont je ne retrouve qu'une partie dans la première édition (I, pp. 153-157; éd. actuelle, pp. 189-199), j'aurais certes préféré un plus large extrait de la section consacrée à l'enseignement grammatical (t. II, pp. 215-299; éd. actuelle, 60 lignes, pp. 187-188). Le symbolisme utilisé en était discutable. Mais bien des réflexions utiles auraient pu être reproduites (cf. II, p. 218 : l'analyse constructive), même si l'on devait tendre, comme je le crois, à reculer l'apprentissage de l'analyse.

Par contre, la méthodologie de l'arithmétique est largement exposée. On apprendra même du nouveau : procédé du serpent (p. 215); acheminement vers l'algèbre (pp. 219-220). Ce dernier point est, à mon avis, fort discutable. Mais dans le domaine des chiffres ce n'est pas le seul; les petits montessoriens m'ont toujours semblé trop poussés dans ce sens.

Un autre élément nouveau intéressera les éducateurs religieux. L'expérience de Barcelone était en cours lors de la première édition; il y était seulement fait allusion. Dans ce livre-ci on verra décrite l'organisation de *l'église des enfants*. Cela ne va d'ailleurs pas très loin. Mme Montessori, catholique, semble toujours s'adresser à des petits catholiques déjà bien « entrés » dans l'Église; elle ne se pose pas beaucoup de questions.

Jusqu'à son dernier jour, Mme Montessori a conservé sa flamme, qui la rendait si sympathique. Si dans la présente édition la langue est

souvent plus châtiée, dans la première le reflet de cette flamme était plus vivant. Comparez par exemple : « Peu à peu j'acquis la conviction que de semblables méthodes [celles qu'elle utilisait pour les anormaux] appliquées aux enfants normaux, développeraient leur personnalité *d'une manière merveilleuse et surprenante* » (p. 15), et la nouvelle traduction (p. 23) qui s'arrête à *personnalité* (et *conviction* est remplacé par *certitude*, plus froid). Ou encore comparez ces deux fins de phrases : la jeune Mme Montessori évoque la grâce de ses petits élèves, qui « représente une humanité grandie dans le culte de la beauté » (I, p. 152); et la traductrice d'aujourd'hui, ou le superviseur Mario Montessori, écrit qu'ils « préparent » (préparent est plus exact) « une humanité grandie sous le signe du raffinement ». Je préférais *beauté*... On multiplierait les exemples.

Les planches représentant le matériel didactique ont été supprimées. Il est aujourd'hui facile de voir le matériel lui-même; et d'ailleurs on sait que le reproduire librement n'est pas permis. A la place, vingt-sept très jolies photos d'enfants s'occupant avec les objets du matériel; de sorte que le lecteur qui s'en tiendrait au livre serait quand même suffisamment renseigné, à moins qu'il ne prétende fabriquer.

MARIE FARGUES.

Dr ANDRÉ ARTHUS : *Un monde inconnu : nos enfants.* Castermann, Paris, 1952; 226 pp., 13×20.

L'auteur, étant médecin, se place délibérément sur le terrain biopsychologique. Le point de vue du moraliste et du chrétien devra compléter le sien, c'est évident pour nous — et le Dr Arthus n'y contredit pas —; mais sans cette intransigeance étroite et mal informée qui si souvent, au lieu de dénouer les situations, les aggrave, quand elle ne ne les a pas entièrement créées.

L'auteur décrit des cas : des parents sont venus le consulter; puis les explique: ce qui apparaît aux éducateurs comme anormal ou coupable, il nous le fait voir comme normal et prévisible, étant données les conditions où s'est trouvé le jeune sujet.

Celui-ci, plutôt que de le condamner, il faut l'aider; bien souvent ce sera en l'éclairant lui-même : on reconnaît ici ce que la psychanalyse a si fortement mis en lumière. Toujours il faudra éclairer les éducateurs; ceux-ci y consentent ou s'y refusent. C'est émouvant de voir les miracles qu'opère leur compréhension — on a envie d'écrire leur humilité.

La lecture de ce livre d'expérience, fort agréable, sans termes techniques, permet de mettre au point bien des problèmes délicats de l'éducation pratique.

M. F.

B. SEEBOHM ROWNTREE et G. R. LAVERS : *English Life and Leisure.* A Social Study. Longmans, Green and Co, Londres, 1951; 482 pp.; 15 s.

L'enquête de B. S. Rowntree et G. R. Lavers ne se présente pas sous les auspices de la méthode. Un millier d'Anglais et de Gallois de conditions très modestes ont été interrogés, on ne sait comment. Deux cent vingt parmi les témoignages obtenus nous sont présentés pêle-mêle, dans un désordre un peu ahurissant. Le résultat est un tableau extraordinairement vivant de la vie anglaise contemporaine, plus riche et vraisemblablement plus proche de la réalité qu'un annuaire statistique, et passionnant comme un roman policier. Car si cette investigation, qui prend toutes ses aises, demeure sujette à caution, elle a permis de pénétrer jusque dans des domaines qui se refusent obstinément aux procédés rigoureux.

Après s'être arrêtés successivement sur l'alcool, le tabac, les relations sexuelles, l'honnêteté, le cinéma, le théâtre, la radio, la danse, les lectures et l'éducation pour adultes, les

auteurs en viennent à la vie religieuse. Les chiffres recueillis à York indiquent, non seulement depuis le début du siècle, mais encore entre 1935 et 1948, une diminution notable de la pratique dominicale. La situation de l'Église catholique semble cependant sensiblement moins défavorable que celle des temples protestants : bien que diminuant, relativement à la population croissante, la participation au culte catholique s'est, seule, accrue au moins en nombre absolu; pour ce qui concerne, parmi les adultes (au-dessus de 17 ans), la proportion des hommes (44,3 %; la proportion pour l'ensemble de la population étant de 47,6 %) et des moins de 50 ans (77,4 %; 64,6 % pour l'ensemble), le culte catholique se trouve nettement mieux (et même très bien) placé. La plupart des personnes interrogées se montrent assez indifférentes aux institutions religieuses et fort sévères pour les ministres et les « fidèles ». Le plus souvent, ils pensent qu'il doit y avoir quelque chose après la mort, peu croient à l'enfer. Après une revue critique des formes d'enseignement religieux pratiquées et d'une initiative récente, les auteurs se perdent un peu dans des pronostics en s'éloignant décidément trop du ressort pour lequel ils viennent de manifester leur compétence.

JEAN THOMAS.

JACQUES MAILLET : *Lettres à sa fiancée*. Préface de G. MARCEL, Introd. de H. GOUHIER. Éd. du Feu nouveau, Paris, 1951; 300 pp.; 590 fr.

Le « genre littéraire » qu'évoque le titre de ce livre va sans doute en rebuter plusieurs. Cela est malheureux. Car c'est un très beau livre et pas du tout un recueil de « confidences », de sentimentalisme ou, encore moins, de romantisme. C'est un livre chrétien, vivant et vrai, qui vaut beaucoup de traités sur « l'amour et le mariage ».

Comment l'amour de Dieu donne de l'esprit à l'amour du conjoint, et l'amour de celui-ci de la force à l'amour de Dieu : voilà ce qu'enseigne Jacques Maillet, non pas d'une façon abstraite, ou à la manière dure et sévère des stoïciens, mais joyeusement, allégrement, et généreusement, comme un « chrétien » doit le faire.

Ce livre n'est pas seulement à recommander aux fiancés, mais aussi aux époux, à tous ceux qui croient ou ont pensé trop facilement que l'amour est un cadeau de mariage alors qu'il doit être une enthousiasmante conquête à deux, tout le long de la vie.

A.-M. H.

LIVRES REÇUS

Abraham, père des croyants, par S. E. le card. TISSERANT, R. DE VAUX, J. STARCKY, J. GUILLET, P. DEMAN, J. DANIÉLOU, B. BOTTE, P. DE MESNACE, Y. MOUBARRAC, P. MESNARD. Cahiers Sioniens et Éd. du Cerf, Paris, 1952; 142 pp.; 300 fr.

Ames de lumière... Préface de S. Exc. Mgr KERKHOFS. Dessain, Liége, 1952; 172 pp.

BARBIER (Jean-François, O.F.M.) : *Tiers-Ordre, source de vie*. Éd. Franciscaines, Paris; 50 pp.; 30 fr.

Barucq (A.). : *Judith*. Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1952; 132 pp.; 420 fr.

Baumgartner-Cours Chevreuil : *Cours d'instruction religieuse. La morale chrétienne*. Lethielleux, Paris, 1952; 370 pp.

Bernard (Régis) : *L'image de Dieu d'après saint Athanase*. Aubier, Paris, 1952; 154 pp;. 495 fr.

Bondallaz (Jacques, C.S.SP.) : *Histoire Sainte*, II : *Les luttes du peuple de Dieu*. Éd. Fleurus, Paris, 1952; 48 pp., 4 illustr. à la page; 145 fr.

Bonniwell (W.-R., O.P.) : *Margaret of Metola*. Kenedy and Sons, New-York, 1952; 180 pp., rel.; $ 2.50.

Boyer (Chan.) : *Catéchisme et monde nouveau*. Lethielleux, Paris, 1952; 41 pp.

Brunner (August) : *Eine neue Schöpfung*. Verlag Ferdinand Schoning, Paderborn, 1952; 217 pp., 1 vol. rel.

Cazelles (P.S.S.) : *Les Nombres*. Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1952; 160 pp.; 495 fr.

Collin (Bernardin, O.F.M.) : *Traité canonique du Tiers-Ordre*. Éd. Franciscaines, Paris, 1952; 78 pp.; 100 fr.

Couroyer (B.) : *L'Exode*. Coll. « La Bible de Jérusalem ». Éd. du Cerf, Paris, 1952; 184 pp.; 600 fr.

Courtois (Abbé G.) : *Face au Seigneur*, 4e série. Éd. Fleurus, Paris, 1952; 246 pp.

Courtois (Abbé G.) : *L'heure de Jésus*. Éd. de Fleurus, Paris, 1952; 224 pp.; 400 fr.

Cruiziat (A.) et Dalmais (I.-H.) : *Alleluia*. Agenda liturgique 1953. 42, quai Henri-IV, Paris.

Garrone (Mgr) : *Psaumes et prières*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1952; 122 pp. illustr.; 220 fr.

Cattegno (Caleb) : *Introduction à la psychologie de l'affectivité et à l'éducation de l'amour*. Delachaux et Niestlé, Neuchâtel, 1952; 130 pp.

Goyau (Georges) : *Le martyre du P. Chanel et l'apostolat mariste*. Éd. C. van Heden, Ledeberg-Gand, 1951; 50 pp.

Grangette (Chan. H.) : *Le chanoine Rutard (1867-1928)*. Arrault et Cie, Tours; 260 pp.; 450 fr.

Guéranger (Dom) : *L'Année liturgique*, V : *Le temps après la Pentecôte*, 2e partie. Desclée et Cie, Paris, 1952; broché, 970 fr.

Guittard (Louis) : *L'évolution religieuse des adolescents*. Spes, Paris, 1952; 500 pp.; 1.200 fr.

Herking (M.-L.) : *Le P. Leseur*. De Gigord, 1952; 256 pp.; 540 fr.

Hörmann (Karl) : *Leben in Christus*. Verlag Herold, Wien, 1952; 350 pp.

Jaegher (Paul de, S.J.) : *Le Seigneur est ma joie*. Apostolat de la Prière, Toulouse, 1952; 248 pp.; 350 fr.

Joatton (Pol) : *En ce temps-ci ou le mystère contemporain*. Desclée de Brouwer, Paris, 1952; 152 pp.; 420 fr.

Le Jollec (S.J.) : *Guénolé, le saint de Landévennec*. Roz-Avel, Quimper, 1952; 264 pp.

Lippert (P.) et Lorson (P.) : *Lettres à un jeune moine*., Beyaert, Bruges, 1952; 196 pp.; 495 fr.

Luppé (Robert de) : *Albert Camus*. Éd. Universitaires, Paris-Bruxelles, 1952; 122 pp.

Médecine et mariage. Groupe lyonnais d'études médicales. Coll. « Convergences ». Spes, Paris, 1952; 272 pp.; 575 fr.

Meersseman (Prof., O.P.) : *Die Klerikervereine von Karl dem grossen bis Innocenz III*. Zeitschrift für Schweizerische Kirchengeschichte XLVI (1952), heft 1-2; 110 pp.

Message et spiritualité du P. de Foucauld, par Mgr Blanchet, RR. PP. Carré, Coudray, Monier-Vinard, Nielly, Tenneson, Voillaume, M. Pourrat, P.S.S., M. Thiout. De Gigord, Paris, 1952; 236 pp.; 390 fr.

La mort du chrétien. Centre de Pastorale Liturgique, Paris, 1952; 116 pp.; 200 fr.

Nicholl (Donald) : *Recent thought in focus*. Sheed and Ward, London, 1952; 1 vol. rel., 252 pp.; 16 /—.

O'Reilly (Patrick) : *Pèlerin du ciel*. Alsatia, Paris, 1952; 240 pp.

Peano (Pierre, O.F.M.) : *Histoire du Tiers-Ordre*. Éd. Franciscaines, Paris; 126 pp.; 150 fr.

Penna (Angelo) : *La lettera di Dio, presupposti di esegesi biblica*. Morcelliana, Brescia, 1952; 344 pp.; L. 1.000.

Ponsard (Philippe, de l'Oratoire) : *Le Chemin de la Croix*. Coll. « Feuillets de vie spirituelle ». Éd. Fleurus, Paris, 1952; 48 pp.; 60 fr.

Ponsard (Philippe, de l'Oratoire) : *Essai sur la prière*. Coll. « Feuillets de vie spirituelle ». Éd. Fleurus, Paris, 1952; 72 pp.; 120 fr.

Prestige (G. L.) : *God in patristic thought*. S.P.C.K., London, 1952; 1 vol. rel., 320 pp.; 21 /—.

Qu'est-ce qu'un monastère de pauvres Claires? par les pauvres Claires colettines de Tournai. Casterman, Tournai, 1952; 45 pp.

Ricciotti (Mgr Giuseppe) : *Saint Paul apôtre*. Laffont, Paris, 1952; 530 pp.

Rümke (Dr. H. C.) : *The psychology of unbelief*. Rockliff, London, 1952; 70 pp. rel.; 7/6.

Sauvageot (Abbé Paul) et Jacquin (Abbé Gabriel) : *L'initiation de l'enfant au mystère chrétien par la Bible et la liturgie*. Éd. Fleurus, Paris, 1952; 144 pp.; 220 fr.

Simon (Marcel) : *Les premiers chrétiens*. Coll. « Que sais-je ? ». Presses Universitaires de France, Paris, 1952; 128 pp.

Steidle (Basilius) : *Di regel St. Benedikts*. Beuroner Kuntverlag, Beuron, 1952; 344 pp.

Steinmann (Jean) : *Le prophète Jérémie. Sa vie, son œuvre et son temps*. Coll. « Lectio divina ». Éd. du Cerf, Paris, 1952; 332 pp.; 885 fr.

S. Thomae Aquinatis : *In Aristotelis libros de Caelo et Mundo de generatione et corruptione meteorologicorum*. Expositio. Marietti, Turin; Lethielleux, Paris, 1952; 740 pp.

S. Thomae Aquinatis : *Super evangelium S. Ioannis lectura*. Marietti, Turin. Dépôt : Lethielleux, Paris, 1952; 542 pp.

Van Houtryve (Dom Idesbald) : *Ami de Dieu et des hommes*, 2e éd. Duculot, Gembloux, 1952; 378 pp.

Varraud (Chan. J.) : *La Famille divine*. Manuel d'enseignement religieux. Classe de 2e. L'Église, famille divine sur terre. Lethielleux, Paris, 1952; 155 pp.

Varraud (Chan. J.) et Souche (Abbé P.) : *La Famille divine*. Classe de 1re. A l'école du Christ. Manuel d'enseignement religieux. Lethielleux, Paris, 1952; 191 pp.

Vignon (Abbé Jean) : *Le P. Champagnat*, Éd. Fleurus, Paris, 1952; 48 pp., 4 illustr. à la page; 145 fr.

Völker (Walter) : *Der Wahre Gnostiker nach Clemens Alexandrinus*. Akademie Verlag, Berlin, 1952; 674 pp.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME LXXXVII

JUILLET-DÉCEMBRE 1952

APOSTOLUS : Le ministère, source de sanctification 5
— La paix de la confession 132
— Être libres 227
— Surmenage 516
Abbé J. BALL : Leçon spirituelle des journées universitaires de Lyon 66
Bibliographie 37
J. BONDUELLE : Porteurs d'esprit 18
— Initiation théologique 188
Fr. BRAHIM : La prière des laïcs à Bosserville 414
Courrier des lecteurs 80, 192, 314, 425, 533
J. DELAMARE : Liturgie et charité 351
Dom DOYÈRE : Complexité de l'érémitisme 243
Mgr GARRONE : De la bonne tenue 53
Maodez GLANNDOUR : Le ministère du baptême 8
H.-C. GRAEF : Édith Stein et les dons du Saint-Esprit 504
Saint GRÉGOIRE DE NYSSE : Homélie pour le jour de Noël 478
A.-M. HENRY : La vie communautaire du clergé 74
— L'érémitisme dans l'histoire 306
P. HERBIN : Les laïcs devant le sacrement de pénitence 59
Hymnes du nouvel office de l'Assomption 130
L. JAMBOIS : La royauté de la Vierge-Mère 115
JEAN LE SOLITAIRE : La vie érémitique dans l'Église 255
— La charité fraternelle chez les solitaires 376
R. LAURENTIN : Histoire de la théologie mariale 388
J. LÉCUYER : La pérennité des mystères du Christ 451
X. LÉON-DUFOUR : François Xavier et ses frères 487
R. LOEW : Dieu existe 522
H. MARÉCHAL : Colonnes de sainteté 296
N. MATOVILOV : Comment l'Esprit de Dieu se manifesta en saint Séraphim 148
D.-M. NOTHOMB : Amour du prochain, amour du Christ 364
C. PASQUIER : La nuit de l'Exode et la nuit de Noël 464
P. PHILIPPE : Le P. Marcel Viller 520
S. S. PIE XII : Discours aux Révérendes Mères Générales 406
A. PLÉ : Le congrès de Nancy 72
— Église et charité 339
— Le premier congrès des Révérendes Mères Générales 403
Th. RECLUS : Plaidoyer pour l'érémitisme 230
A. ROSE : L'office de la nuit pascale 77
S. : L'érémitisme dans la vie spirituelle et dans la vie religieuse 278
S. J. d'A. : Élie dans l'histoire du salut 136
— Élie et nous 289
— La prostituée aïeule du Christ 471

Saint Thomas d'Aquin : La charité, amour de la Jérusalem céleste..... 348
M.-L. Triquet : M.-M. Teilhard de Chardin..... 175
R. de Tryon-Montalembert : L'état religieux chez l'homme et la femme. 38
B. Vandenberghe : Chrysostome et Paul..... 161
Dom Vandenbroucke : Le baptême, entrée dans le peuple de Dieu..... 417
J.-N. Walty : L'art de vivre en temps de danger..... 183

LES LIVRES

A Diognète..... 322
Abscondita..... 222
Acta congressus mariologici-mariani Romae..... 390
H. Agel : Le cinéma a-t-il une âme, ... 549
J. Ancelet-Hustache : La princesse au cœur généreux..... 327
Archivio italiano per la storia della pietà..... 216
Dr Arthus : Un monde inconnu : nos enfants..... 552
Ascension mystique d'un curé provençal..... 99
Assise, terre sainte..... 98
Atti e documenti del primo convegno internazionale delle religiose educatrici 433
Saint Augustin : L'Esprit et la Lettre..... 538
C. Balíc : Testimonia de Assumptione Beatae Virginis Mariae..... 393
M. S. Barbey : Vision de paix..... 546
J. Barbier : Le Curé d'Ars et Pauline Jaricot..... 545
E. Bardy : Le Saint-Esprit en nous et dans l'Église..... 205
F. M. Bauducco : Duc Mariologie di Dionigi il Certosino..... 392
A. Bayart : Sept psaumes de louange..... 321
B. Beverini : De Corporali morte Deiparae..... 394
La Bible, le Livre des livres..... 537
H. Bissonnier et E. Delpierre : Geneviève..... 103
Saint Bonaventure : Vie de saint François d'Assise..... 103
M. Bories : Ma vie par la Croix..... 216
Mgr Bornet : Le P. Firmin..... 325
G. Bosco : L'Immacolata Concezione nel pensiero del Gaetano et del Catarino 397
A. Brana Arrese : De Immaculata conceptione B. V. Mariae..... 398
G. Cancellarii et Bartholomaei de Bononia : Quaestiones ineditae de Assumptione B. V. Mariae..... 207
Le cardinal Mercier, fondateur de Séminaire..... 222
J. Caret : Familles d'hier et d'aujourd'hui..... 331
Carnets du cardinal Suhard..... 548
Catalogue philosophie-théologie 1952 210
E. et T. Catta : Le T. R. P. Moreau..... 99
G. Cesbron : Les saints vont en enfer..... 107
A. Cistellini : Figure della Riforma pretridentina..... 218
L. Cognet : Le P. Teilhard de Chardin et la pensée contemporaine..... 209
La Communion solennelle..... 98
Y.-Congar : Le Christ, Marie et l'Église..... 546
B. Costa : La mariologia di S. Antonio di Padova..... 402
F. Cucchi : La mediazione universale della santissima Vergine..... 402
J. Dagens : Bérulle et les origines de la restauration catholique..... 544
Daniel-Rops : Saint Paul, conquérant du Christ..... 318
— L'Église de la cathédrale et de la croisade..... 542

Daniel-Rops, P. Riquet, J. Madaule, G. Thibon : Le couple chrétien..... 331
J. Daniélou : Les anges et leur mission..... 206
J.-F. Dervaux : Sagesse ou folie ?..... 106
J. C. Dickinson : The origins of the Austin Canons and their Introduction into England..... 543
Dictionnaire pratique de liturgie romaine..... 320
A. Ducasse-Harispe : L'Eucharistie en esprit et en vérité..... 207
G. Duhamelet : Les Dominicaines de Sainte-Catherine-de-Sienne..... 334
Dr H. Elfers : Reich Gottes einst und jetzt..... 550
Eusèbe de Césarée : Histoire ecclésiastique..... 322
H. Faure : Sainte Marie-Dominique Mazarello..... 325
P. Fernessole : Jean Battifol..... 221
Le flambeau de la vision..... 216
X. de Franciosi : L'esprit de saint Ignace..... 211
Frère Guillaume..... 326
H. Frevin : Le mariage de la Sainte Vierge..... 400
T. Gallus : La Madonna Assunta..... 393
N. García Garcés : La Virgen y la Eucaristia..... 400
Grégoire le Grand : Morales sur Job..... 322
Mgr Grente : Les sept sacrements..... 437
G. Gueudré : Au cœur des spiritualités..... 220
J. Guitton : Le travail intellectuel..... 109
A. Hamman : Prières des premiers chrétiens..... 542
F. Hayward : Pie X..... 325
Mgr de Hemptinne : L'Ordre de saint Benoît..... 433
Le hérault de l'amour divin..... 215
Ch.-V. Héris : Spiritualité de l'amour..... 90
— Le Mystère de l'Eucharistie..... 539
R.-J. Hesbert et E. Bertaud : L'Assomption de Notre-Dame..... 394
L'Imitation de Jésus-Christ..... 211
Irénée de Lyon : Contre les hérésies, t. III..... 322
R. d'Izarni : La virginité selon saint Ambroise..... 402
C. Jéglot : Les Sœurs de la Présentation de Tours..... 432
Mgr Journet : Vérité de Pascal..... 219
— L'Église du Verbe Incarné, t. II..... 443
J. A. Jungmann : Missarum Sollemnia, t. II..... 539
J. Kalathil : The Development of the Gita concept of God..... 332
Dr König : Christus und die Religionen der Erde..... 441
Lanza del Vasto : Commentaire de l'Évangile..... 318
L. Lavelle : Quatre saints..... 327
La Varende : Don Bosco..... 326
J. Leal : L'image corporelle de la Vierge..... 399
Dom Leclercq : Un humaniste ermite..... 101
E. Le Couturier : Lettres de direction et de spiritualité de saint François de Sales..... 213
Dom Lefebvre : Le Christ, vie de l'Église..... 549
M.-H. Lelong : L'an dernier à Jérusalem..... 331
I. Lepp : La communication des existences..... 209
P. Lippert : Cœurs inquiets..... 215
Livre des Fondations de sainte Thérèse..... 432
Livre d'heures..... 96
H. de Lubac : La rencontre du bouddhisme et de l'Occident..... 438
H. Lubienska de Lenval : L'éducation du sens liturgique..... 327
J. Madaule : Le retour d'Israël..... 442

J. Maillet : Lettres à sa fiancée..... 553
A.-M. Malingrey : Initiation au latin de la messe..... 319
A. Marbeau : Journal spirituel..... 103
H. Maréchal : Précurseurs de Notre-Dame..... 318
Maria 389, 392, 397
P. Marie-Bruno : Aux écoutes de Dieu..... 445
M. Marie-Paule : La vie de sainte Thérèse d'Avila..... 326
Dom Cl. Martin : Perfection du chef..... 214
A. Martinelli : De primo instanti Conceptionis B. V. Mariae..... 398
L. Massion-Vernory : Le bonheur conjugal..... 330
A. Maydieu : Le désaccord..... 94
A. Mazahery : La vie quotidienne des Musulmans au moyen âge..... 443
Mélanges colombaniens 218
C. Menchini : Il discorso di S. Stefano Protomartire..... 537
E. Mersch : Le Corps mystique du Christ..... 204
Th. Merton : Aux sources du silence..... 215
A. Metzinger : R. P. Athanasio Miller oblata..... 538
Michonneau : Missel communautaire..... 319
E. Mistiaen : La vérité qui délivre..... 215
H. Mogenet : La vocation religieuse dans l'Église..... 431
G. Mollat : Les papes d'Avignon..... 217
Les moniales dominicaines..... 431
P. Monier : Exercices spirituels..... 212
H.-D. Monnier : Aux origines des Dominicaines enseignantes..... 104
M. Montessori : Pédagogie scientifique 551
M. Nédoncelle-R. Girault : J'ai rencontré le Dieu vivant..... 323
J. H. Newman : The New Eve..... 391
J.-H. Nicolas : Le mystère de la grâce..... 205
A. Nygren : Erôs et Agapè..... 535
M. Oraison : Vie chrétienne et sexualité..... 94
Les Ordinations 98
Les Paraboles 446
Paul-Marie de la Croix : L'Ancien Testament, source de vie spirituelle. 548
Abbé Pihan : Pour un catéchisme en plein dans la vie..... 329
Pinard de la Boullaye : Exercices spirituels selon la méthode de saint Ignace 212
A. Piolanti : L'Eucaristia 437
J. Plagnieux : Saint Grégoire de Nazianze, théologien..... 321
G. Poage : Recruiting for Christ..... 107
A. Poulleau : L'enfant des cèdres..... 221
Pour faire découvrir aux petits les beautés de la nature..... 329
H. Pourrat : Saints de France..... 545
G. Quadrio : Il trattato De Assumptione B. M. Virginis dello pseudo-Augustino 395
G. Quispel : Gnosis als Welt-Religion..... 440
A. Rey-Herme : L'enfant et son devenir..... 328
J. Ricciotti : Saint Paul apôtre..... 538
A. Riedmann : Die Wahrheit des Christentums..... 333
A. de Rievaulx : L'amitié spirituelle..... 214
A.-M. Roguet : La Messe, approches du Mystère..... 435
Le rôle de la femme dans les Missions..... 329
Le rôle des laïcs dans l'Église..... 209
B. Rowntree et G. Lavers : English Life and Leisure..... 552
G. Rossi : Traqués par Dieu..... 546

Sacris Erudiri : Jaarbock voor Gadsdienstmetenschappen..... 437
W. Schamoni : Das wahre Gesicht der Heiligen..... 323
Dr Schimmelpfennig : Die Geschichte der Marienverehrung im deutschen Protestantismus 207
P. Schmitt-Eglin : Le mécanisme de la déchristianisation..... 332
Métrop. Séraphim : L'Église orthodoxe..... 542
Mgr Sheen : La paix de l'âme..... 95
M. Simon : Les premiers chrétiens..... 545
A. Sinués Ruiz : Advocaciones de la Virgen..... 391
P. Strater : Katholische Marienkunde..... 389
F.-M. Statmann : Jésus-Christ et l'État..... 208
Dr Suquia Goicoechea : La Santa Misa en la espiritualidad de San Ignacio de Loyola 548
H. Tardif : Christiani populi sacramenta..... 436
G. Thils : Théologie et réalité sociale..... 208
L. S. Thornton : Revelation and the modern world..... 208
Mgr Tihamer Toth : Le Christ et la jeunesse..... 329
Tractatus de Immortalitate beatae Virginis Mariae..... 394
Una escuela de servicio del Señor..... 107
L. Van den Bossche : Isabelle des Anges..... 546
B. de Vaulx : Histoire des missions catholiques françaises..... 540
Chan. Vidal : Ginette Castan..... 221
Chan. Vieujan : L'autre toi-même..... 109
R. Voillaume : Au cœur des masses..... 429
— Qu'ils soient Un..... 429
G. Von Le Fort : La demoiselle de Barby..... 220
L. Wagemans : Tananarive..... 331
R. Welsh : Introduction to the Spiritual Doctrine of Fray Luis de Leon. 447

LES REVUES

L'Ami du Clergé (82). — L'Anneau d'Or (88). — Bulletin des Aumôniers scouts (202). — Bulletin du Cercle Saint-Jean-Baptiste (310). — Bulletin des Fraternités Charles-de-Foucauld (82). — Bulletin des Missions (526). — Bulletin paroissial de Saint-Étienne de Caen (422). — Cahiers de la Ligue catholique de l'Évangile (311). — Cahiers Sainte-Jehanne (87). — Centre d'Informations catholique (83). — Collectanea Ordinis Cisterciensum Reformatorum (88). — Courrier de Mondaye (530). — The Downside Review (200). — Ecclesia (196). — Éducatrices paroissiales (88). — Efficacité (198, 309). — Études (196). — Évangéliser (86, 200). — Lumière et Vie (527). — La Maison-Dieu (312, 423). — Le Messager des Oblats (84). — Paroisse et Liturgie (85, 197). — Proche-Orient chrétien (420). — Questions liturgiques et paroissiales (423). — Le Recrutement sacerdotal (82). — Revue de l'Action populaire (423). — Revue d'Ascétique et de Mystique (87). — Revue du Droit canonique (309). — Terre et Ciel (202). — La Vie Intellectuelle (526). — 27, rue Jacob (198).

Le gérant : R. P. Plé, 29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e.

Impr. Aubin, Ligugé (Vienne). — D. L., 4e trimestre 1952. — Impr., no 774.

LA VIE SPIRITUELLE

★

Maodez GLANNDOUR. Le ministère du baptême.

Jourdain BONDUELLE . . . . Porteurs d'esprit.

R. DE TRYON-MONTALEMBERT. . L'état religieux chez l'homme et la femme.

Mgr GARRONE. . . . . De la bonne tenue.

Pierre HERBIN. . . Les laïcs devant le sacrement de pénitence.

ÉDITIONS DU CERF

JUILLET 1952

LA VIE SPIRITUELLE

paraît le 1er de chaque mois
sous la direction de A. Plé et A.-M. Henry, O.P.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Les abonnements partent de janvier, avril, juillet et octobre

	La Vie Spirituelle seule	Avec Supplément trimestriel	Supplément seul
Un an	1100 fr.	1750 fr.	700 fr.
Six mois	600 fr.		
Étranger	1500 fr.	2250 fr	800 fr
Belgique, 50, r. Fétinne, Liége.	225 F. B.	335 F. B.	120 F. B.
Suisse	18,75 F. S.	28 F. S.	10 F. S.

LE NUMÉRO (FRANCE ET ÉTRANGER) : 135 FR. PLUS LE PORT

CHÈQUE POSTAL :
ÉDITIONS DU CERF, PARIS 1436-36

VOUS DONT L'ABONNEMENT EST TERMINÉ
(VÉRIFIEZ LA BANDE D'ENVOI)
VEUILLEZ VOUS RÉABONNER IMMÉDIATEMENT.
MERCI.

Adresser la correspondance à :

ADMINISTRATION DE LA VIE SPIRITUELLE
29, boulevard Latour-Maubourg, Paris-7e INV. 30-53

PUBLICITÉ LECOMTE, 24, BOULEV. POISSONNIÈRE, PARIS-IXe
TÉL. : TAItbout 61-17, 52-39.

34e ANNÉE N° 375. T. LXXXVII JUILLET 1952